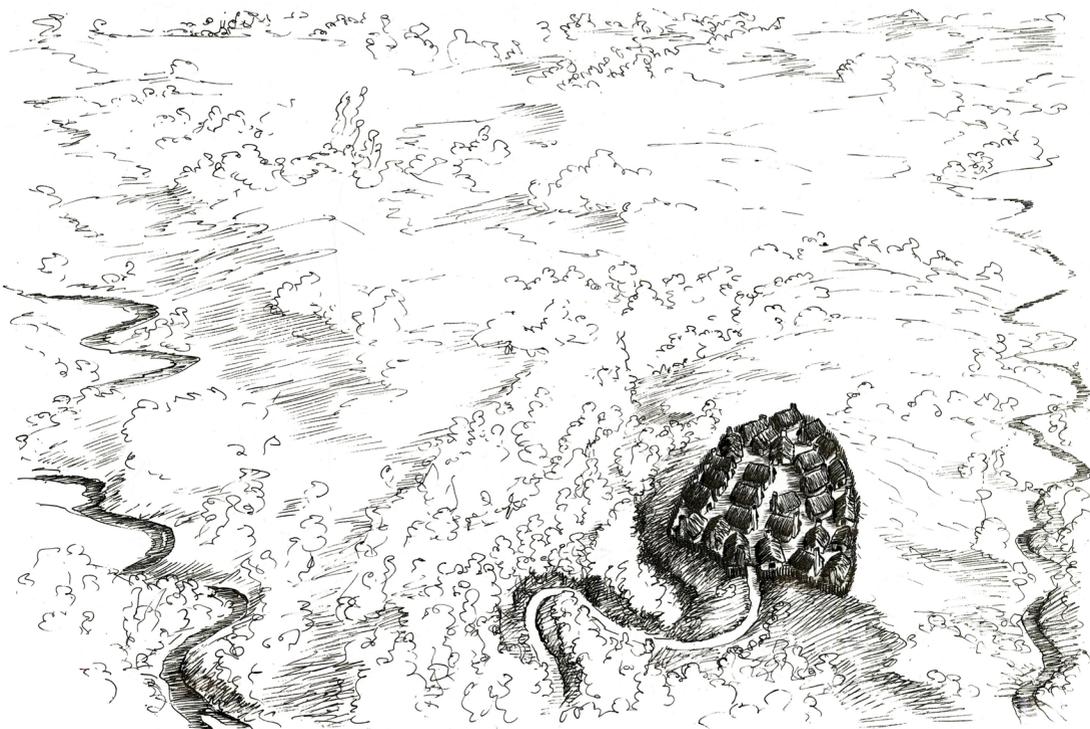


# Des pieds & des mains

pour une sobriété désirable



# Des pieds & des mains

pour une sobriété désirable

Mémoire de fin d'études de Gaétan Mazaloubeaud,  
École Nationale Supérieure de Création Industrielle,  
sous la direction de Jacques-François Marchandise.

À propos 9

**Introduction 17**

- 1. Définition du désir 19
- 2. Dialectique désir / limite 23

**I - Roseau pensant, roseau quand même :  
la question de l'identité 31**

- 1. La dépendance : condition naturelle de l'homme 33
- 2. Le sens du sacré chez les peuples premiers 37
- 3. Le rejet de l'aliénation : origines symboliques de la rupture 45
- 4. Le glissement du sacré 51
- 5. Pistes de réconciliation 63

**II - Un pour tous, tous pour un :  
la mesure du bien commun 77**

- 1. De la violence 81
- 2. Si tout le monde faisait comme moi 92
- 3. La reconquête du bon usage 102

**III - Moins de biens, plus de liens :  
le chemin du bon sens 119**

- 1. Apprendre à ne rien faire 121
- 2. La grande braderie 131
- 3. Le terreau de la convivialité 139
- 4. Les enjeux de la relocalisation 147
- Premier bilan 160

**Annexe : récit d'un compagnon REPAS 163**

- Génèse 165
- Premier regroupement 169
- La Corbionne 190
- Ambiance bois 209
- La Batailleuse 225
- Deuxième regroupement 251
- Bois 2 Mains 260
- Troisième regroupement 289

**Conclusion 305**

- Bibliographie 313



## À propos

En tant que mémoire de fin d'études, cette réflexion se situe dans le droit prolongement de mon parcours à l'Ensci. Durant ces cinq années, j'ai appris bien plus qu'un métier : les rencontres et expériences qui ont émaillé mon parcours m'ont avant tout donné les moyens de me construire en tant qu'individu capable de porter un regard critique sur le monde qui l'entoure. Je peux dire aujourd'hui que mon passage à l'Ensci fut une formidable école de vie, et c'est à mon sens la plus noble des missions qu'une école puisse se donner.

Ce mémoire est avant tout la synthèse de quatre années d'expériences et de réflexions d'un être aux prises avec la complexité d'un monde qu'il découvre. Ce travail n'est donc pas celui d'un spécialiste mais celui d'une personne qui tente de relier les choses afin qu'elles prennent sens. Dans un monde atomisé, illisible, déraciné, il est plus que jamais nécessaire de prendre de la hauteur pour porter un regard global.

Prenons donc de la hauteur, 370 000 km de hauteur, pour voir les choses telles qu'elles sont. Notre planète, cette bille bleue perdue dans l'univers, est finie, limitée : ses ressources ne sont pas extensibles. Les premières visions de cette réalité physique remontent à l'époque des premiers vols spatiaux habités, au début de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. A cette époque, l'idée de croissance infinie vers laquelle tendaient les lois de l'économie existait déjà depuis un demi-siècle. Cette logique, qui domine aujourd'hui le monde entier, est donc née dans un monde qui ne connaissait pas encore ses limites et s'est construite sur une vision : celle d'un monde aux ressources infinies, celle de la révolution industrielle.

« C'est à contre-courant que l'on revient à la source. »  
Joseph Lanza del Vasto<sup>1</sup>

---

1] Philosophe, poète, artiste et militant de la paix italien du XX<sup>e</sup> siècle (1901-1981) connu pour l'animation des Communautés de l'Arche, qu'il a créées sur le modèle des ashrams de Gandhi.

Si les appels à la raison se sont multipliés depuis cinquante ans, ils n'ont jamais été entendus. Aujourd'hui, les conséquences de l'utopie consumériste occidentale - contamination chimique globale, épuisement des ressources naturelles, changement climatique, etc - ont mis à jour les limites planétaires. Des ressources naturelles limitées appellent donc à des rapports mesurés avec la Nature.

Car c'est bien ici d'éléments mesurables dont il est question : une planète pour 7 milliards de personnes. Si tous les habitants de la planète avaient le même mode de vie que vous et moi, cinq planètes ne suffiraient pas. Dans les années 2000, on parlait de « facteur 4 » pour désigner la nécessité de diviser par quatre notre impact écologique. Or depuis, les ressources naturelles se sont encore réduites, la concentration de CO2 a augmenté dans l'atmosphère et la population mondiale a continué de croître. En 2050, de quelles ressources disposerons-nous pour répondre aux besoins d'une population qui aura augmenté de 50% ? A quel niveau le droit de chacun à polluer s'élèvera-t-il ?

Partant du principe que chaque être humain possède par essence le même « droit à polluer » que tous les autres et que la quantité limite de CO2 « absorbable » chaque année par la planète est de trois milliards de tonnes<sup>1</sup>, Paul Ariès propose simplement de diviser ce seuil planétaire par le nombre d'individus pour définir la quantité de CO2 que chaque habitant de la planète est en droit d'émettre chaque année. Ce chiffre : 500 kg équivalent CO2. Or ce droit à polluer équivaut, selon Pierre Radanne<sup>2</sup>, à un an de chauffage au gaz pour un deux pièces, ou à 420

---

1] Les émissions mondiales de CO2 sont évaluées à 30 milliards de tonnes par an, soit environ 8 milliards de tonnes de carbone. Or, ces rejets de carbone ne sont absorbés qu'à hauteur de 3 milliards par les puits de carbone naturels - océans, végétation et sols. (source : ADEME)

2] Scientifique français spécialiste des questions énergétiques et écologiques depuis les années 1970. Il a notamment été président de l'ADEME, agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie, jusqu'en 2002.

kg de viande de bœuf, ou à 150 kg de mangues transportées depuis l'Afrique du Sud, ou encore à une tonne de papier, à 7 000 km en Twingo en ville, à 80 aller-retour Paris-Londres en train, à 1 aller seul Paris – New York en avion... Devons-nous choisir entre nous nourrir et nous déplacer, entre nous chauffer ou nous divertir ? Chaque Français, en 2000, a émis en moyenne 6 500 kg CO2 dans l'atmosphère. Se plier à une stricte répartition du droit à polluer entre tous les individus de la planète reviendrait donc à une réduction de quasiment 90%. A cela s'ajoute bien sûr la croissance démographique : si la population augmente, les limites de la planète sont les mêmes. Ainsi, si 10 milliards de personnes peuplent la planète en 2050, comme les démographes le prévoient, la quantité limite de CO2 émis par individu sera presque réduite de moitié : 250 kg CO2 par an et par personne. Soit près de 20 fois moins que ce qu'un Français émet en moyenne aujourd'hui.

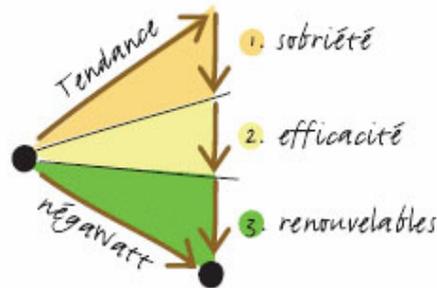
Si l'on considère combien il est aujourd'hui fastidieux, pour chacun de nous, de réduire notre impact écologique de quelques pourcents, je vous laisse imaginer le choc que représente une réduction de 90 ou 95 %... L'échelle du changement nécessaire est telle que nous avons du mal à le concevoir. Je me souviens de la poussée d'adrénaline qui m'avait collé à mon siège dans l'un des amphithéâtres de l'Hôtel de Ville, lorsque Pierre Radanne, à l'issue de sa conférence, lâchait gravement : « Nous sommes devant un changement de civilisation. » Mais comment préparer ce changement ? Comment amortir le choc ?

L'association Négawatt<sup>1</sup>, créée en 2002, rassemble 350 professionnels de l'énergie partageant les analyses suivantes : face à la crise écologique actuelle, il est impératif et urgent de changer notre regard sur l'énergie, de mieux consommer au lieu de consommer plus. De cette approche de bon sens est née l'idée de « Négawatt », qui représente l'énergie non

---

1] [www.negawatt.org](http://www.negawatt.org)

consommée grâce à un usage plus sobre et plus efficace de l'énergie. L'association est à l'origine de la démarche Négawatt, qui se décline en 3 temps.



- 1- La sobriété énergétique consiste à supprimer les gaspillages et les besoins superflus.
- 2- L'efficacité énergétique permet de réduire les consommations d'énergie pour un besoin donné.
- 3- Les énergies renouvelables répondent à nos besoins énergétiques avec un faible impact sur notre environnement et une gestion décentralisée.

Sobriété, efficacité, énergies renouvelables : trois étapes à mettre en œuvre au plus vite, mais pas dans n'importe quel ordre. On comprend clairement sur le graphique que répondre aux besoins actuels (flèche tendance) grâce aux seules énergies renouvelables est impossible ; pas plus qu'il n'est possible d'y répondre avec énergies renouvelables et efficacité énergétique cumulées. Ce graphique illustre que la sobriété est la condition sine qua non de la réponse au défi lancé aux pays développés.

Il ne se passe plus une journée sans que nous entendions parler d'énergies renouvelables : éoliennes, panneaux solaires, pompe à chaleur, bois-énergie, les entreprises fleurissent et les salons se multiplient. Appareils économes, étiquettes énergies, éco-conception : l'efficacité énergétique, moins vendeuse et plus complexe à mettre en œuvre, fait déjà beaucoup moins de bruit et aménage timidement sa place dans le paysage médiatique. Quant à la sobriété... Rien : le désert. Et pour

cause, quoi de plus grossier que de parler de sobriété en société... de consommation ? Des économistes aux écologistes, des responsables politiques à la sphère syndicale, de l'entreprise à la maison, on parle de consommer « mieux », de consommer « différemment », de consommer « responsable », mais jamais, ô grand jamais, de consommer « moins », tabou absolu dans une société du toujours plus.

Or l'efficacité énergétique et les énergies renouvelables sans la sobriété sont une utopie - et c'est bien l'argument porté en France par l'industrie du nucléaire pour contourner la nécessité de la sobriété. Les scénarii de l'association Négawatt démontrent qu'afin de rendre crédibles les innovations scientifiques et technologiques, la première chose à faire est de réduire nos besoins et de renoncer à la consommation au profit d'usages mesurés. Malheureusement, nous prenons les choses en sens inverse. En mettant ainsi la charrue avant les bœufs, ne sommes-nous pas en train de compromettre le peu de chances qu'il nous reste de procéder à un atterrissage en douceur ? Est-il caricatural de dire que l'humanité doit choisir entre la sobriété et la décadence ?

L'élévation du niveau de vie des pays riches a été si spectaculaire et si rapide au cours de la deuxième moitié du XXe siècle que notre mode de vie n'a à peu près rien à voir avec celui de nos grand-parents. A l'instar de la consommation de viande ou des transports, ce qui était un luxe pour eux est devenu une nécessité pour nous. Mais si le luxe est devenu nécessaire au prix de l'épuisement des ressources naturelles, le tarissement de ces ressources ne marque-t-il pas le début du processus inverse ?

« Mon grand-père se déplaçait à dos de chameau, mon père en 4x4, moi en jet privé ; et il est vraisemblable que mon fils doive un jour se déplacer à dos de chameau.<sup>1</sup> »

1] Paroles d'un émir saoudien rapportées par Nicolas Hulot dans *Le syndrome du Titanic*. Calmann-Levy, 2004.

Le luxe est malheureusement addictif. Et pour cause : il est bien plus aisé de s'habituer à plus que de s'habituer à moins. Dans ces conditions, comment passer du luxe à la sobriété, de l'abondance à la rareté ? Et comment la choisir afin de ne pas avoir à la subir ? Ainsi Dominique Loreau nous invite ainsi à «renoncer dès aujourd'hui à tout ce gâchis avant d'y être forcés demain.<sup>1</sup>» Or, comment peut-on faire le choix de la sobriété tant qu'elle n'est pas désirable ?

Comment donner sens à la sobriété au-delà de la réponse qu'elle représente dans le contexte présent ? Quelles perspectives nouvelles nous ouvre le renoncement en terme de bien-être ? Bien être à soi, mais aussi bien être aux autres et bien être au monde. Quelles sont les barrières symboliques à abattre et les ponts à construire pour espérer une mobilisation individuelle et collective susceptible de faire société autour de cette idée ? C'est sur ces questions que s'ouvre ce mémoire.

---

1] Dominique Loreau. *L'art de la simplicité*. Robert Laffont, 2005, p 21.

Introduction

Au début du début était le désir.  
Aussi vaste que la mer  
Comme l'annonce d'un présage  
Comme un souffle sur le rivage  
Mais d'où puise-t-il sa source lui-même ?

Maurice Bénin

## I. Définition du désir

- Une énergie vitale

Le désir est une émotion, c'est-à-dire un «mouvement affectant un individu et ayant pour effet de le soustraire à l'état de repos et d'équilibre<sup>1</sup>.» Le désir est un mouvement vers, une énergie qui lie le sujet qui l'éprouve à l'objet de son désir. C'est une force de liaison, d'association : une énergie qui établit des liens entre nous et le monde dans lequel on vit.

Albert Jacquard<sup>2</sup> rappelle ainsi que «je suis les liens que je tisse<sup>3</sup>», qu'un être humain se définit, se construit à travers les interactions, les liens qu'il tisse avec le monde dans lequel il vit. Le désir, en tant que force de liaison, est le moteur de notre existence, de notre identité. Je me reconnais, je me distingue, j'existe à travers mes désirs. Le désir est cette énergie qui nous fait avancer, qui fait que nous nous levons chaque matin. Le désir est à la source de notre substance. Pour Bernard Stiegler<sup>4</sup>,

---

1] Grand Robert de la langue française

2] Scientifique et essayiste français, il a été membre du Comité consultatif national d'éthique. Albert Jacquard consacre l'essentiel de son activité à la diffusion d'un discours humaniste destiné à favoriser l'évolution de la conscience collective.

3] Albert Jacquard. *Mon utopie*. Stock, 2006.

4] Philosophe français directeur de l'institut de recherche et d'innovation (IRI) du Centre Georges Pompidou et président de l'association Ars Industrialis.

«le désir est l'énergie qui, sous toutes sortes de formes sociales qu'elle engendre et dans lesquelles elle se transforme, fournit aux processus d'individuation en général leur principe dynamique le plus profond, le plus constant et le plus précieux.<sup>1</sup>»

L'absence de désir porte un nom : la dépression. Une personne dépressive n'éprouve plus aucune volonté, aucune motivation de quelque ordre. Chez elle, la source de cette énergie vitale s'est tarie. La dépression laisse la personne seule face à ses doutes, sans aucun lien avec le monde dans lequel elle vit. Sans liens, la personne perd son identité : elle n'a plus le sentiment d'exister.

Cultiver le désir revient donc à cultiver les liens tissés entre nous et le monde dans lequel on vit. Dès lors, comment cultiver cette énergie vitale ? Comment cultiver nos liens ? Quels liens sont susceptibles de rendre le désir compatible avec la sobriété ?

- Au-delà de la pulsion

Le mot désir vient du verbe latin *desiderare* qui signifie « regretter l'absence de ». Éprouver du désir, revient donc à «tendre consciemment vers ce qui nous manque<sup>2</sup>». C'est donc a priori le manque de quelque chose qui le rend désirable. Cette idée, parfaitement intégrée par les mécanismes du Marché, est rien moins que le moteur de la société de consommation : pour vendre un produit, il suffit d'en créer le manque chez le consommateur. Mais du manque de chocolat au manque d'amour, en passant par le manque d'une belle voiture ou d'une balade en forêt, tous les désirs relèvent-ils des mêmes mécanismes ? Il est ici essentiel de distinguer désir et pulsion.

---

1] Bernard Stiegler. "Le désir asphyxié, ou comment l'industrie culturelle détruit l'individu" in *Le Monde diplomatique*, juin 2004.

2] Grand Robert de la langue française

Selon Dany-Robert Dufour<sup>1</sup>, «le désir oblige à l'ascèse pour tenter de l'exprimer tandis que la pulsion suppose la consommation immédiate<sup>2</sup>». Le désir en est donc un dès lors qu'il fait l'objet d'une analyse réflexive. A la différence de la pulsion, le désir est pensé, mûri, médité. Il est donc au plaisir ce que la pulsion est à la jouissance, à savoir une énergie qui tend à sa propre disparition et fait tendre un individu vers quelque chose.

«le désir est la socialisation de l'énergie produite par la pulsion, telle que cette pulsion est transformée en objet sublimable, en objet d'amour. En cela, le désir se présente comme pré-social et conduit toujours à l'ouverture d'un collectif, à un devenir social<sup>3</sup>.»

Le désir transforme donc la pulsion en pouvoir de liaison. Au contraire de la pulsion, le désir dépasse donc l'égoïsme et tend vers une vision du collectif. «Il faut que l'homme en rabatte sur ses passions, c'est à ce compte et à ce compte seulement que peuvent vraiment se constituer le désir et la civilisation.<sup>4</sup>» Le désir est donc un mouvement d'association qui ne se résume ni à la jouissance ponctuelle, ni à la pulsion égoïste : c'est un mouvement à la fois conscient et pensé qui tend vers le collectif. A partir de là, le désir doit nécessairement faire l'objet d'une expression, d'une forme de communication, d'un langage ; «la liberté commence là où la pulsion est susceptible d'entrer dans les écarts réglés du signifiant, ce qui correspond au symbolique<sup>5</sup>.»

---

1] Philosophe français contemporain, professeur en sciences de l'éducation à l'université Paris VIII, et directeur de programme au Collège international de philosophie.

2] Dany-Robert Dufour. *Le divin Marché*. Denoël, 2007.

3] Stiegler, Op. Cit. "Le désir asphyxié..."

4] Dufour. Op Cit. *Le divin Marché*. p 191

5] Ibid

- Le rôle du symbole

Dany-Robert Dufour affirme que «toute économie du désir suppose une élaboration symbolique<sup>1</sup>.» Le désir n'existe qu'à partir du moment où il fait l'objet d'une formalisation, d'une représentation symbolique. Le symbole vient du *sumbolon* grec qui était un objet coupé en deux et constituant un signe de reconnaissance quand les porteurs pouvaient assembler les deux morceaux. «Le symbole est un objet ou fait naturel perceptible, identifiable, qui évoque par sa forme ou sa nature, une association d'idée avec quelque chose d'abstrait ou d'absent<sup>2</sup>.» C'est une représentation qui, tout en étant réelle, n'a pas d'efficacité ou de valeur en soi, et n'est que le signe d'autre chose. En cela, le symbole relève du langage : c'est un lien sémantique, un code pensé par des individus pour se représenter une chose ou une idée en vue de la communiquer. C'est à travers les symboles que s'élabore notre vision du monde.

«La folle demande consistant pour un homme à fournir des ovocytes et pour une femme des spermatozoïdes trouve désormais à s'étayer sur la technique. Ce qui laisse envisager le développement de dévastatrices folies rationnelles envisageant la fin de la division sexuelle, la fin de la différence générationnelle, la fin de la mort, la recréation de la vie, rendues possibles par l'affaïssement symbolique.<sup>3</sup>»

Si, comme l'affirme Dufour, les symboles sont remparts contre la démesure, alors rendre désirable le fait de se fixer des limites passe nécessairement par un retour du symbolique. Rendre désirable la sobriété, ce n'est donc pas la rendre séduisante, en faire la promotion comme on vend une lessive ou un pot de confiture, cela revient à faire appel aux formes symboliques qui dessinent notre rapport au monde.

1] Dany-Robert Dufour, Op. Cit.

2] Grand Robert de la langue française

3] Dufour, Op Cit. p 89

## 2. Dialectique désir / limite

- L'ubris, nature humaine ?

Sigmund Freud affirmait que «c'est le propre du désir que de vouloir ce qu'on ne peut avoir». Le désir, cherchant sa propre fin dans le plaisir, n'existe qu'à la condition de n'être pas satisfait. Autrement dit, en apportant satisfaction à un désir, je mets fin à l'énergie de vie qu'il porte. Le désir est donc par essence illimité : de désir en plaisir, de nouveaux désirs prennent la place de ceux ayant été satisfaits.

La philosophie grecque est basée sur une recherche de mesure, d'équilibre, de sagesse. Cette recherche de sagesse passe nécessairement par la connaissance et le respect des limites individuelles et collectives garantissant la pérennité de l'ordre social. Le non respect de ces limites est désigné par le terme *ubris*, qui signifie démesure. Selon Edgar Morin<sup>1</sup>,

«L'idée qu'on puisse définir homo en lui donnant la qualité de sapiens, c'est-à-dire d'un être raisonnable et sage, est une idée peu raisonnable et peu sage. Homo est aussi *demens* : il manifeste une affectivité extrême, convulsive, avec passions, colères, cris, changements brutaux d'humeur ; il porte en lui une source permanente de délire ; il croit en la vertu de sacrifices sanglants ; il donne corps, existence, pouvoir à des mythes et des dieux de son imagination. Il y a en l'être humain un foyer permanent d'*ubris*, la démesure des Grecs<sup>2</sup>.»

1] Sociologue et philosophe français.

2] Edgar Morin. *Amour poésie sagesse*. Seuil, 1997.

Roger Caillois<sup>1</sup> affirme de son côté que «l'ubris représente l'atteinte à l'ordre cosmique et social, l'excès qui passe la mesure<sup>2</sup>.» Elle est la perte de conscience des limites qui met en danger l'essence de la civilisation : à savoir les règles qui régissent son fonctionnement et garantissent sa survie.

«L'ubris n'est pas pérenne : celui qui dépasse la mesure ne peut qu'être châtié afin de le faire ré-entrer dans les limites. Il encourt la Némésis, c'est à dire rien de moins que le châtement et la destruction.<sup>3</sup>»

Au regard des causes de la situation planétaire présente, est-il exagéré d'affirmer que nous, habitants des pays riches, sommes en proie à l'ubris ?

Le désir d'infini qui habite l'homme, tel que le désigne Dufour, le différencie du reste du monde vivant dans la mesure où il résulte de la conscience du temps et de l'espace. Ce besoin de repousser les limites est donc intrinsèquement lié à la nature humaine. Ce caractère illimité du désir est-il compatible avec la nature limitée de notre monde ? La réponse à cette question cruciale dépend évidemment de l'objet du désir : si la satisfaction de nos désirs met en jeu des ressources matérielles, et par conséquent une consommation de ressources naturelles toujours plus importante, elle entre évidemment en contradiction avec les limites planétaires. Une conception matérialiste du désir semble donc incompatible avec un monde fini. Pour Ernst Friedrich Schumacher<sup>4</sup>,

---

1] Ecrivain, sociologue et critique littéraire français (1913-1978). Co-fondateur, avec Georges Bataille et Michel Leiris, du Collège de sociologie. Elu à l'Académie française en 1971.

2] Roger Caillois. *L'homme et le sacré*. Gallimard, 1939. p 158

3] Dufour, Op Cit. p 191

4] Economiste britannique (1911-1977). Son concept d'économie bouddhiste est fondamentalement opposé à l'économie standard et son attention à des agrégats tels que le produit intérieur brut (PIB).

«Il nous faut déceler le vide et l'insatisfaction fondamentale d'une vie essentiellement consacrée à la poursuite de fins matérielles, au mépris de l'esprit. Une telle existence ne peut que dresser l'homme contre l'homme, les nations contre les nations, car l'homme a des besoins infinis, et l'infini ne s'obtient que dans le royaume des choses spirituelles, jamais dans celui des biens matériels<sup>1</sup>.

On perçoit à ce niveau l'ampleur du défi à relever pour les sociétés industrielles au sein desquelles le progrès, désir ultime, s'exprime essentiellement à travers l'amélioration infinie du confort matériel. Comment déplacer le faisceau de nos désirs du matériel au spirituel ? De quel désir spirituel parlons-nous ? Qu'est-ce qu'un tel renversement implique en termes de mode de vie ?

- La fin des « solutions »

Revenons ici au changement de civilisation qui nous attend et commençons par questionner la perception que nous en avons. Selon la directrice de la chaire Développement Durable de Sciences Po, Laurence Tubiana<sup>2</sup>, «le changement nécessaire est tellement profond qu'on se dit qu'il est unimaginable<sup>3</sup>.» Que doit-on comprendre par « unimaginable » ? De quel ordre est le fossé qui nous empêche de prendre la mesure du changement à mettre en œuvre ? Le 28 novembre 2009, lors d'un colloque sur le changement climatique à Londres, un intervenant affirmait que «l'on refuse de faire face à un problème tant que l'on entrevoit aucune solution.» Selon lui, l'humanité ne sera

---

1] E.F Schumacher. *Small is beautiful*. Contretemps / Le seuil, 1978. p 38

2] Docteur en sciences économiques. Elle est la fondatrice de l'Institut du développement durable et des relations Internationales (Iddri) à Paris. Elle suit et participe aux négociations internationales sur le changement climatique.

3] Cité par Bernard Stiegler Op Cit. «Le désir asphyxié...»

pas en mesure de réagir au défi planétaire qui nous est lancé tant qu'elle ne se sera pas dotée des outils pour y répondre. Si l'inertie des comportements apporte du crédit à cette hypothèse, elle soulève une question fondamentale : de quel ordre, de quelle nature peut bien être la solution dont nous parlons ? Est-ce bien de solutions dont nous avons aujourd'hui besoin ?

L'humanité est-elle capable de relever dès aujourd'hui le défi écologique ? A cette question, les réponses sont très variables selon le point de vue adopté. D'abord, d'un point de vue comportemental, si l'on considère, comme Georges Bush en 2006, que notre mode de vie occidental n'est pas négociable, alors, nous l'avons vu, la réponse est clairement négative. Nous avons également vu que répondre au défi humain du XXI<sup>e</sup> siècle par les seules sciences et techniques était une illusion : les ressources de la planète, que l'on parle de matières premières, de forêts, de biodiversité, de ressources énergétiques ou d'eau potable, ne pourront en aucun cas supporter une généralisation du mode de vie occidental, quelles que soient les avancées technologiques promises.

Selon Schumacher, «le mal ayant pour origine le pas donné à l'ingéniosité sur la sagesse, il est peu vraisemblable que le remède vienne d'une quelconque recherche, aussi ingénieuse soit-elle<sup>1</sup>.» La technique, cette fois, ne suffira pas. Si la réponse n'est ni d'ordre proprement comportemental, ni d'ordre technique, n'est-elle pas plus profondément enfouie ? N'est-elle pas d'abord idéologique ? A quelle nature de changement doit-on faire appel pour espérer rendre désirable la sobriété ? Il paraît vraisemblable que sans révision de notre rapport au monde, le changement se fera en surface et les évolutions comportementales resteront dérisoires. Pas besoin d'innovation technologique pour préférer le vélo à la voiture ou les légumineuses à la viande. La sobriété n'est pas innovante : elle n'est pas une « solution » telle que nous avons été habitués à

1] E. F. Schumacher. Op Cit. p 38

comprendre ce terme, mais elle constitue la plus efficace, la plus économe et donc la plus accessible des réponses. Mais quelles sont les conditions de la redécouverte du sens des limites au sein d'une société de la démesure ?

Nous parlons d'une échelle de solutions qui relève de l'idée que l'on se fait de notre place dans le monde et des valeurs qui en découlent. Et si tant de gens ne perçoivent pas de réponse à l'équation écologique, c'est qu'on leur a appris à attendre la solution de l'extérieur tandis qu'aujourd'hui, elle ne peut venir que d'eux-mêmes.

Expérimenter la sobriété, le renoncement, c'est prendre le risque de se défaire d'un attachement, d'un luxe devenu nécessité, d'une dépendance au travers de laquelle nous avons appris à nous reconnaître. Tendre vers la sobriété, réduire au maximum nos besoins, c'est donc aussi prendre le risque de nous retrouver face à nous-mêmes.

- Le chemin de l'ascèse

Si l'énergie vitale qu'est le désir ne survit que le temps de son insatisfaction, pouvons-nous affirmer que le désir n'est possible que dans la culture du renoncement ? Le fait de nous fixer des limites entretient-il le désir ? C'est le principe même de l'ascèse, dont Sénèque<sup>1</sup> nous explique le sens profond :

«Rien ne nous délivrera autant de l'agitation morale que de fixer toujours une borne à nos visées, et, sans laisser à la fortune le soin d'en décider, de savoir nous arrêter nous-mêmes, comme tant d'exemples nous y invitent, bien en

1] Philosophe de l'école stoïcienne, dramaturge et homme d'État romain du I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne (4 av. J.-C ; 65 ap. J.-C).

deçà du maximum. Ainsi l'âme sentira encore l'aiguillon de quelques désirs, mais de désirs limités, qui ne nous jetteront pas dans la démesure<sup>1</sup>.»

Le terme ascèse vient du grec *askêsis*, l'« exercice ». L'ascèse est d'abord un exercice au sens de discipline : rappelons que «le désir oblige à l'ascèse pour tenter de l'exprimer<sup>2</sup>.» C'est un chemin sur lequel nos pulsions sont intellectualisées et triées afin que seuls nos désirs au sens noble nous guident.

«Il est connu que l'ascétisme est la voie même de la puissance. Un individu reste volontairement en-deçà de ses possibilités légales ou matérielles, il se garde des actions que lui permettraient les lois ou ses forces, il maintient ainsi une certaine marge toujours accrue, entre ce qu'il pourrait faire, en droit comme en fait, et ce dont il se contente.<sup>3</sup>»

L'ascèse est donc ensuite un exercice car elle n'est pas une fin en soi mais un moyen d'accéder à une fin supérieure. L'ascèse n'est autre que l'art de se satisfaire de peu, de se fixer des limites dans certains domaines pour mieux se transcender sur un plan spirituel. Elle consiste à se détacher du superflu, à vivre dans le dénuement pour se consacrer pleinement à l'essentiel.

«Heureusement que de tous temps, il a existé des êtres qui appartenaient consciemment à la réalité. Ils s'intégraient à cette réalité et considéraient que, à partir du moment où cette réalité leur offrait ce qui leur était nécessaire pour vivre, cela leur suffisait. Ces êtres vivaient simplement, de façon autonome, sans excès. Ils étaient pauvres.<sup>4</sup>»

---

1] Sénèque. *La constance du sage*. Gallimard, Folio, 1962. p 91

2] Dany-Robert Dufour, Op Cit.

3] Roger Caillois, Op Cit. p 35

4] Pierre Rabhi. «l'éloge de la pauvreté», revue *Alliance* n°20, printemps 2009.

A ce niveau, il est essentiel de distinguer la pauvreté de la misère : si la pauvreté peut faire l'objet d'un choix, la misère désigne une situation subie. Si le pauvre a les moyens suffisants pour voir au-delà de son dénuement et s'épanouir malgré lui, ou grâce à lui dans le cas de l'ascète, le miséreux est en dessous du seuil limite de ressources qui lui permettrait de se consacrer à autre chose qu'à sa seule subsistance<sup>1</sup>. Si la pauvreté peut entretenir le désir, la misère l'étouffe. Il s'agit ici d'identifier un point de bascule essentiel dans le débat sur la sobriété choisie : on ne peut décemment parler de décroissance concernant des individus qui n'ont même pas de quoi se nourrir...

Ce mémoire s'adresse d'abord à mes semblables nantis, à tous ceux, plus ou moins riches, qui vivent dans la démesure de la société de consommation, mais aussi à tous ceux qui voudraient nous imiter. En traitant des symboles, ce mémoire vise à donner du sens à la sobriété, mais il vise également à déconstruire les mythes qui nous conduisent dans le sens inverse ; ces mythes qui animent aujourd'hui l'imaginaire et les désirs des individus du monde entier. Rendre désirable la sobriété à ceux qui se complaisent dans l'abondance ne revient-il pas à rendre cette dernière indésirable aux yeux de ceux qui en rêvent encore ?

Ainsi l'idée d'ascèse, de pauvreté choisie, ouvre-t-elle un questionnement plus large sur l'identité humaine. Qui sommes-nous pour nous permettre de détruire la planète ? Qui pourrait-on devenir vivre en équilibre dans un monde limité ?

---

1] Voir à ce sujet les ouvrages de Majid Rahnema. *La puissance des pauvres et Quand la misère chasse la pauvreté*, éd Actes Sud.

■ - Roseau pensant, roseau quand même :  
la question de l'identité

Ce mémoire est résolument radical, au sens étymologique du terme, dans la mesure où la radicalité consiste à prendre un problème à la racine, afin de le rendre lisible dans sa globalité. L'échelle des changements qui s'annoncent nécessite de questionner en profondeur notre vision du monde et les formes symboliques qui la soutiennent. Quelles sont les origines idéologiques de la ruine écologique ? Dans quelles mesures sont-elles compatibles avec les limites physiques de la planète ? Sommes-nous prêts à remettre en question notre rapport symbolique au monde, à la nature, à l'humanité ?

Teddy Goldsmith<sup>1</sup>, fondateur de la revue *The ecologist*, affirmait que «la période où l'on pouvait être gentil, c'est fini ! (...) La société industrielle n'est pas compatible avec l'entreprise de la vie<sup>2</sup>.» La répercussion logique des limites planétaires sur les limites individuelles ne peut être intégrée qu'à la condition que préexistent la conscience et la compréhension d'un lien nécessaire entre l'homme et son environnement. En termes purement scientifiques, quelle est la nature de ce lien ? Et quelles formes symboliques peut-on en tirer ?

---

1] Edward Teddy Goldsmith (1928-2009), était un philosophe, écologiste, et fondateur de la revue *The Ecologist* (1969) ainsi que de son édition française *L'Ecologiste* (2000). Teddy Goldsmith fut particulièrement connu pour ses idées anti-industrielles, rurales et sa sympathie pour les peuples traditionnels et leurs systèmes de pensée.

2] Fabrice Nicolino. «Un certain jour de juin 1989», revue *L'écologiste* n°30, hiver 2009, extrait d'un entretien paru dans le numéro 65 de la revue *Politis*.

## I. La dépendance : condition naturelle de l'homme

- Dépendance physiologique

L'être humain est un être vivant appartenant au groupe vertébré et à la classe mammifère ; et il dépend physiologiquement, au même titre que tous les êtres vivants terrestres, des ressources disponibles à la surface de la Terre. Que l'on se nourrisse de frites surgelées, de purée Mousseline ou de chips bon marché, nous absorbons dans tous les cas des nutriments tirés de pommes de terre. Et que celles-ci aient poussé grâce aux oligoéléments contenus naturellement dans une terre enrichie à la bouse de vache, ou bien dans une exploitation hors-sol alimentée par des engrais issus de la pétrochimie, ces tubercules se sont nourries de molécules organiques présentes à l'origine à la surface ou dans les profondeurs de la terre. Tant que nous devons respirer, boire et manger, notre dépendance vis-à-vis du sort des ressources naturelles à partir desquelles nous répondons à ces besoins vitaux sera absolument totale.

«L'homme moderne ne se conçoit pas lui-même comme partie intégrante de la nature mais comme une force extérieure, destinée à dominer et à conquérir celle-ci. Il parle même de combat contre la nature, en oubliant que, s'il venait à gagner ce combat, il se retrouverait du côté du perdant!»

Pour nous en convaincre, observons les conséquences de la négligence de ce lien de dépendance vitale sur une échelle réduite. Les célèbres statues de l'île de Pâques témoignent de l'existence d'une civilisation très développée. Or, les études menées sur l'histoire de cette île expliquent que cette civilisation s'est brusquement éteinte : pour répondre aux besoins d'une population toujours plus importante, les habitants de l'île

---

1] E. F. Schumacher. Op Cit. p 14

l'auraient progressivement déboisée, entraînant une érosion des terres arables et une impossibilité de construire des bateaux de pêche. En quelques années, la totalité de la population aurait disparu.

Si l'humain, au même titre que tous les êtres vivants à la surface de la Terre, est physiologiquement dépendant des ressources naturelles, est-ce pour autant la seule forme de dépendance que nous entretenons avec la Nature ?

- Dépendance psychologique

Dans *L'écologie du bonheur*, le géographe Eric Lambin<sup>1</sup> démontre un autre aspect de notre attachement à la nature. En effet, selon lui, nous avons non seulement besoin de la nature pour vivre, mais plus largement pour être heureux. Cinq millions d'années de dépendance étroite, de co-évolution avec la nature ont imprimé dans nos gènes une familiarité très profonde ressentie à des niveaux multiples.

Il explique ainsi le concept de « biophilie », proposé en 1984 par le biologiste américain Edward Osborne Wilson<sup>2</sup>.

«l'homme a une tendance innée à établir une relation avec le monde vivant et les processus naturels. En d'autres mots, l'espèce humaine a une affinité émotionnelle innée avec d'autres êtres vivants ainsi qu'avec le monde végétal et les paysages naturels (...) Cette hypothèse d'une dépendance humaine face à la nature va bien au-delà de la nécessité de satisfaire ses besoins matériels, elle inclut aussi la recherche,

---

1] Scientifique belge membre de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique.

2] Entomologiste et biologiste américain connu pour son travail en évolution et sociobiologie. Il a introduit le terme de biodiversité dans la littérature scientifique. Il a également étudié les extinctions massives du XXe siècle, et leurs relations avec la société moderne.

auprès de la nature, de satisfactions esthétiques, émotionnelles, cognitives et spirituelles et, plus largement, une quête de sens de la vie. (...) Voilà pourquoi se promener dans les bois ou passer des vacances le long d'une côte sauvage ou en montagne exerce une telle attraction. A l'opposé, une vie humaine pour laquelle la relation au monde naturel serait fortement dégradée augmente le risque d'une existence peu épanouie. Préserver le monde naturel et sa diversité est donc, selon cette hypothèse, dans l'intérêt profond des individus et de l'humanité<sup>1</sup>.»

En s'appuyant sur des études scientifiques reconnues, Éric Lambin démontre le potentiel « épanouissant » de la nature et son influence sur notre bien-être. Il explique par exemple les vertus apaisantes de la contemplation à laquelle nous invitent certains paysages et le caractère thérapeutique de la présence de végétation aux abords des établissements de soin. Pourquoi aménagerions-nous des parcs au sein des villes s'ils ne participaient pas au bien-être des habitants ? Pourquoi les citoyens éprouveraient-ils le besoin de partir se « ressourcer » à la campagne durant le week-end ?

Le géographe va plus loin en soulignant que cette relation entre nature et bonheur est réciproque : ainsi les pays abritant les populations les plus « heureuses » sont parmi ceux où l'environnement est le plus respecté. Éric Lambin donne notamment l'exemple du Costa Rica, pays qui a fait le choix de la démilitarisation au profit de l'éducation, de la préservation de sa forêt et de la promotion de l'« éco-tourisme ». Le géographe cite également les exemples du Bouthan, premier pays au classement du BNB (Bonheur National Brut) et, plus proche de chez nous, du Danemark.

Nous sommes donc à la fois physiologiquement et psychologiquement dépendants de la nature. Toutefois, l'être humain est un être incontestablement social et culturel. Quelle influence les cultures ont-elles sur notre rapport à la nature ?

---

1] Eric Lambin. *Une écologie du bonheur*. Pommier, 2009, p 40.

## 2. Le sens du sacré chez les peuples premiers

Toutes les traditions spirituelles du monde, religieuses ou non, ont développé une culture de l'ascèse : moines de toutes confessions, chamans, yogis, etc. Une telle universalité n'est-elle pas le signe du sens ? Si l'ascèse est une voie universelle d'accès vers le sacré, quelle est aujourd'hui la place du sacré dans notre monde ? Quelle est-elle chez les peuples qui vivent encore aujourd'hui sur la planète en entretenant des rapports mesurés avec elle ?

- Le sacré et la mesure

Le célèbre ethnologue Claude Lévi-Strauss affirmait que «les ethnologues sont les premiers écologistes parce qu'ils sont à l'école de peuples qui sont eux-mêmes écologistes, qui ont réussi, au prix de toutes sortes de pratiques que nous jugeons superstitieuses, à se maintenir en équilibre avec le milieu naturel<sup>1</sup>.» Qu'il s'agisse des tribus indiennes d'Amazonie, des aborigènes d'Australie, des peuples premiers d'Afrique centrale ou des peuples amérindiens, les limites fixées par ces peuples aux prélèvements sur les ressources naturelles découlent directement d'une très forte présence du sacré.

«Pour de nombreuses tribus sud-américaines et nord-américaines, il existe des croyances en un maître des animaux qui veille jalousement sur les procédés de chasse et dont on sait qu'il enverra des châtements surnaturels à ceux qui tueraient plus qu'il n'est strictement nécessaire (...) Certains peuples ont même cette croyance que le capital de vie qui est à la disposition des êtres fait une masse ; et que chaque fois qu'on

---

1] *Lévi-Strauss par lui-même*. Pierre-André Boutang, 2008.

en prend trop dans une espèce, on doit le payer au dépend de la sienne propre (...) Tout cela oblige à entretenir avec la nature des rapports mesurés.»

Ainsi le fait de prêter un esprit à la nature aurait-il permis aux sociétés traditionnelles de traverser les âges en parfaite harmonie avec leur environnement naturel. Ce pont entre les notions de limite et de sacré est très clairement décrit par un autre anthropologue, Roger Caillois, dans *L'homme et le sacré*. Il y explique pour commencer que le sacré s'oppose par essence au profane :

«le domaine du profane se présente comme celui de l'usage commun, celui des gestes qui ne nécessitent aucune précaution et qui se tiennent dans la marge souvent étroite laissée à l'homme pour exercer sans contrainte son activité. Le monde du sacré, au contraire, apparaît comme celui du dangereux et du défendu : l'individu ne peut s'en approcher sans mettre en branle des forces dont il n'est pas le maître (...) Le sacré et le profane comme deux milieux complémentaires : l'un où il peut agir sans angoisse ni tremblement, mais où son action n'engage que sa personne superficielle, l'autre où un sentiment de dépendance intime retient, contient, dirige chacun de ses élans et où il se voit compromis sans réserve.<sup>1</sup>»

La frontière qui sépare le domaine du profane de celui du sacré est donc celle qui sépare la fin des moyens, le bien commun de l'intérêt particulier. Dans la mesure où, nous l'avons vu, l'homme se sait absolument et intrinsèquement dépendant des ressources fournies par la nature, et dans la mesure où le respect de la nature n'engage pas seulement l'individu mais le collectif, le rapport de l'homme à son environnement n'acquiert-il pas, selon la définition donnée par Caillois, une valeur sacrée inaliénable ? L'anthropologue explique à partir de là que cette valeur sacrée se traduit principalement par la définition de limites, par des interdits.

1] Roger Caillois. Op Cit, p 30

«La société, la nature sont censées reposer sur le maintien d'un ordre universel, protégé par de multiples interdits qui assurent l'intégrité des institutions, la régularité des phénomènes<sup>1</sup> (...) La vertu consiste à rester dans l'ordre, à demeurer à sa place, à ne pas excéder son lot, à se tenir dans le permis, à ne pas disposer du défendu. Les interdits préviennent le désordre comme les digues les inondations<sup>2</sup>.»

Une fois comprise la valeur de pilier social que représentent les interdits issus de la définition du sacré, comment ces interdits se traduisent-ils dans les faits ? Yvan Illich<sup>3</sup> répond à cette question dans *Némésis médicale* :

«l'homme doit survivre à son rêve malsain, celui auquel, dans toutes les cultures antérieures à la nôtre, les mythes ont donné forme et limites. L'homme n'a pu se réaliser que dans une société dont les mythes bornaient les cauchemars. Le mythe a toujours eu la fonction de rassurer l'homme pourvu qu'il ne franchisse pas les limites sacrées.<sup>4</sup> »

Ainsi, chez les peuples premiers, les limites sont-elles fixées par les mythes, par les représentations. C'est dans les mythes que le sacré prend forme, prend corps et intervient dans la réalité des rapports de l'homme à son monde. Suivons la piste ouverte par Lévi-Strauss en introduction de ce chapitre afin de comprendre en quoi les mythes peuvent influencer sur les formes symboliques et la vie quotidienne des peuples premiers.

1] Roger Caillois. Op Cit, p 171.

2] Ibid p 125

3] Penseur autrichien de l'écologie politique et figure importante de la critique de la société industrielle (1926-2002).

4] Cité par Jean-Pierre Dupuy. *Pour un catastrophisme éclairé*. Seuil, 2004, p 51

- Mère Nature et la question du don

Le dénominateur commun des croyances des peuples premiers est de considérer la vie comme un don ; et ce don, le plus précieux qui soit, leur a été fait par celle qui a enfanté l'ensemble des êtres et des choses : la Terre-Mère, cette force originelle, cette énergie à l'origine de toute vie. Pour l'anthropologue Philippe Descola<sup>1</sup>,

«Les chasseurs-cueilleurs conçoivent leur milieu non pas comme un lieu neutre pourvoyeur de subsistance, mais sous les apparences d'une entité qui, à la manière d'un parent, veillerait à alimenter ses enfants sans esprit de retour ; leur perception de l'environnement serait donc gouvernée par une métaphore inconsciente, « la forêt est comme un parent », ce que les Nayaka du Tamil Nadu et les Pygmées BaMbuti du Congo disent d'ailleurs explicitement<sup>2</sup>.»

Cette entité génitrice est l'essence même des choses et à ce titre se retrouve dans tout ce qui nous entoure : la force du feu, la magie des nuages, les couleurs des fleurs, le souffle des animaux, la tranquillité des pierres... L'inépuisable diversité des formes de vie sur terre est le fruit d'une seule et même matrice, douée d'une volonté propre. Qu'implique une telle croyance ?

D'abord, l'idée d'une matrice originelle donnant « naissance » à toute chose à la surface de la terre amène à considérer la question du don. En effet, dans la mesure où, avec Maurice Godelier<sup>3</sup>, « nous considérons comme acquis que l'acte de donner, pour être véritablement un don, doit être un

1] Anthropologue français né en 1949. Philippe Descola se consacre à l'étude des modes de socialisation de la nature, dont il tire une analyse anthropologique comparative.

2] Philippe Descola. *Par delà Nature et Culture*. Gallimard, 2005, p 345.

3] Anthropologue français. En 1975, il est nommé directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et en 1995 il crée le CREDO, Centre de Recherche et Documentation sur l'Océanie, à Marseille.

acte volontaire et personnel<sup>1</sup>», le fait d'attribuer une volonté propre à l'énergie créatrice à l'origine du monde revient à faire de la vie un don.

«Donner semble instituer simultanément un double rapport entre celui qui donne et celui qui reçoit. Un rapport de solidarité, puisque celui qui donne partage ce qu'il a, voire ce qu'il est, avec celui à qui il donne, et un rapport de supériorité, puisque celui qui reçoit le don et l'accepte se met en dette vis-à-vis de celui qui lui a donné<sup>2</sup>.»

Ainsi le don rend-il directement celui qui l'accepte redevable de l'auteur du don. Cette dette appelle donc logiquement, suivant une volonté d'émancipation du récipiendaire, à un contre-don, c'est-à-dire à un don fait par le récipiendaire à son donateur dans le but d'annuler sa dette. Si la vie est un don reçu d'une matrice douée d'une volonté propre,

«Comment les humains pourraient-ils « rendre » ce qu'ils ont reçu ? Il est évident que c'est impossible. L'humanité se retrouve donc dès l'origine en dette vis-à-vis des puissances qui l'ont façonnée et lui ont laissé en héritage le monde où elle vit, et cette dette est ineffaçable. Aucun contre-don ne peut en être l'« équivalent », ne peut l'effacer<sup>3</sup>.»

Selon la psychologie maussienne du don, contre-don, la croyance en une énergie créatrice à l'origine de toute chose, la croyance en Mère Nature, implique donc une dette nécessaire de tout ce qui vit, envers elle. Cette dépendance universelle, ce lien filial à laquelle les hommes n'échappent pas, conduit logiquement à une attitude d'humilité, de respect vis-à-vis de la création. Nous parlons ici de l'idée de gratitude. Qui ressent aujourd'hui de la gratitude envers la planète et les bienfaits dont elle nous abreuve ? Qui exprime encore un sentiment

1] Maurice Godelier. *L'énigme du don*. Fayard, 1996, p 24

2] Ibid. p 21

3] Ibid. p 257

de gratitude au moment du repas, lors d'une balade en forêt ? Ce respect est le même que celui que l'on estime devoir à ses parents, car avant d'être les enfants d'un homme et d'une femme, chacun se sait enfant de la Terre. Et si la Nature est la mère de tout ce qui marche, vole, nage ou pousse, jusqu'où s'étend le sentiment de familiarité, de fraternité ?

Maurice Godelier prend en exemple les Hazda, peuple chasseur d'Afrique : « ils s'efforcent d'entretenir des relations d'amitié respectueuse et de reconnaissance envers « les maîtres des animaux » et de ne tuer ceux-ci « qu'avec mesure », pour leurs besoins<sup>1</sup>. » Pourquoi ce respect envers les autres espèces ? Simplement parce que « ce peuple ne considère pas les êtres humains comme « supérieurs » aux animaux qu'ils chassent et dont ils dépendent. »

Conséquemment au lien filial établi entre les hommes et la Nature par l'idée de Terre Mère, les peuples premiers entretiennent avec les autres entités issues de la même matrice un véritable lien de fraternité. En bref, si la Nature est la mère de tout ce qui est, alors tous ceux qui sont frères, égaux. Tous les êtres faisant partie de la même famille terrestre se doivent respect et considération les uns aux autres. Ainsi les peuples premiers entretiennent-ils des rapports mesurés à leur environnement afin de réduire au minimum les atteintes portées à leurs frères animaux, plantes, etc... Comme en témoigne l'expression « tout ce qui est » utilisée plus haut, il est clair que l'idée de Terre Mère et les relations au monde auxquelles elle invite les humains pose la question du sujet. Quelles sont les conditions de l'être qui définissent le sujet dans les croyances des peuples premiers ?

---

1] Maurice Godelier, Op Cit. p 250

- Animisme & Totémisme : la définition du sujet.

Dans *Par delà Nature et Culture*, l'anthropologue Philippe Descola décrit les tenants et aboutissants des quatre ontologies desquelles relèvent, selon lui, l'ensemble des rapports entre les groupes humains et l'environnement naturel. De ces grandes familles idéologiques découlent des formes symboliques distinctes qui définissent les attributs du sujet. Nous nous intéresserons dans un premier temps à l'animisme et au totémisme puisque c'est au sein de ces deux ontologies que se répartissent les croyances des peuples premiers précédemment décrites. Je reviendrai ultérieurement sur les deux autres ontologies, naturalisme et analogisme.

L'animisme consiste, grossièrement, à prêter un esprit à toute chose : ainsi Lévi-Strauss explique-t-il que chez de nombreuses tribus d'Amazonie, « pour cueillir la moindre plante médicinale, il est nécessaire de faire des offrandes à l'esprit de cette plante<sup>1</sup>. » Les croyances animistes font donc le pari que la conscience que l'humain a de lui-même et du monde qui l'entoure est une capacité qui se retrouve en toute chose. Partant du principe que toutes les choses ont une même origine, l'animisme consiste à imaginer qu'elles sont toutes douées, comme l'humain, d'une volonté propre. En revanche, si pour l'animiste, toutes les choses, humaines et non-humaines, sont douées d'une semblable intériorité, elles sont dissemblables au niveau de la physicalité. L'esprit est le même mais les corps sont différents.

C'est à ce niveau que l'animisme se distingue du totémisme, pour lequel l'esprit comme le corps sont semblables chez toutes les choses. Cette croyance implique la possibilité de transferts de capacités psychiques et physiques d'une espèce à l'autre. C'est l'idée qui amène certains peuples premiers à attribuer un animal totem à chaque individu afin qu'il bénéficie d'une protection ou de capacités particulières. Si mon totem est l'ours, je serais ainsi doté d'une grande force ; si c'est le singe, d'une

---

1] Lévi-Strauss *par lui-même*. Pierre-André Boutang. 2008

agilité supérieure ; le lièvre, de célérité, etc... En somme : là où l'animisme conçoit un monde peuplé d'entités dotées d'une intellectualité semblable et d'une physicalité dissemblable, le totémisme conçoit un monde où toutes les entités sont égales en tous points.

Du point de vue de la définition du sujet, ces deux premières ontologies impliquent évidemment une très grande intimité entre humains et non-humains dans la mesure où elles élèvent les non-humains au statut d'égal, de sujet doué des mêmes aspirations. De fait, nous retiendrons un élément fondamental de cette analyse : le totémisme, et l'animisme à un moindre degré, témoignent d'une volonté inconsciente de l'humain de voir chez les non-humains un semblable. Ces croyances, aussi irrationnelles soient-elles, invitent en essence à un rapprochement, à une entente, à un dialogue entre les espèces. Elles invitent par là à une cohabitation pacifique garantie par le respect mutuel de l'identité. Je tiens à souligner ce point car il sera essentiel à la suite de ma réflexion : les deux premières ontologies de Descola révèlent une volonté d'étendre le statut de sujet à l'ensemble de la création.

L'idée n'est évidemment pas ici de sanctifier les peuples premiers : le rapport homme / nature entretenu au sein de ces sociétés ne les empêche vraisemblablement pas de s'entretuer à l'occasion... Mais le propos consiste ici à souligner l'intérêt que revêt leurs cultures d'un point de vue philosophique et idéologique pour la société en quête de repères qu'est la nôtre. Par ailleurs, les peuples premiers subissent de plein fouet les conséquences de l'ubris que nous décrivions en introduction et disparaissent au rythme de la destruction de leur cadre de vie, emportant avec eux des croyances d'une valeur insoupçonnée.

Car malgré le sens des formes symboliques qu'elles traduisent et les vertus de l'équilibre auquel elles conduisent, ces croyances laisseront tout occidental sceptique.

### 3. Le rejet de l'aliénation : les origines symboliques de la rupture

Si les peuples premiers, au travers de leurs croyances, ont fait le choix d'atténuer la différence entre humains et non-humains en prêtant symboliquement leur intelligence au reste de la création, notre civilisation n'a-t-elle pas choisi de son côté de mettre en exergue cette différence et d'en faire l'éloge ? Je ne me lancerais pas ici dans un inventaire exhaustif des faits historiques et des découvertes scientifiques qui ont conduit l'Europe, et derrière elle une bonne partie du monde, à tourner le dos à la Nature. Je vais en revanche tenter d'expliquer les répercussions symboliques de cette rupture au niveau du rapport que l'homme « civilisé » entretient aujourd'hui avec la nature.

- De la dépendance à l'aliénation

Selon Marcel Mauss, « tout don qui ne donne pas lieu à réciprocité induit une aliénation<sup>1</sup>. » Le mot aliénation vient du verbe latin *alienare*, qui signifie « rendre autre, étranger » (de *alienus* : autre). L'aliénation est donc le caractère donné à quelque chose ou à quelqu'un qui a perdu ce qui lui est propre, ce qui fait de lui ce qu'il est. Ainsi parle-t-on par exemple d'aliénation dans le sens de folie : dans la folie, la personne n'est plus tout à fait elle-même : elle est aliénée.

Dans quelle mesure notre dépendance à l'égard des « dons » de la nature est-elle un facteur d'aliénation ? Et quelles sont les conséquences symboliques d'un tel renversement ?

---

1] Cité par Maurice Godelier, Op Cit.

«Dans la pensée grecque, chez Aristote notamment, les humains font encore partie de la nature. Leur destinée n'est pas dissociée d'un cosmos éternel, et c'est parce qu'ils peuvent accéder à la connaissance des lois qui le régissent qu'ils sont en mesure de s'y situer. Pour que la nature des Modernes accède à l'existence, il fallait que les humains deviennent extérieurs et supérieurs à la nature. C'est au christianisme que l'on doit ce second bouleversement, avec sa double idée d'une transcendance de l'homme et d'un univers tiré du néant par la volonté de Dieu<sup>1</sup>.»

La Genèse rapporte ainsi les paroles de Dieu à l'homme et à la femme qu'il vient de créer : «Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, et tous les animaux qui rampent sur la terre<sup>2</sup>.» « Soumettre », « dominer » : le premier Testament pose dès les premières pages le rapport de l'homme au reste du monde. Créé par Dieu au cours des cinq premiers jours, le monde et tous les êtres qui y vivent – plantes et animaux - n'ont pas d'autre fin que de constituer un « environnement » propice à l'accueil de l'homme et de la femme. Le sixième et dernier jour de création, Dieu crée l'homme et la femme et leur confie la direction du monde. L'homme est l'aboutissement de la création, sa finalité. Le reste du vivant n'est qu'un moyen servant la finalité humaine.

Si la fracture homme / nature est imputable à la seule religion chrétienne, la traduction biblique a incontestablement participé à l'enracinement, dans l'imaginaire collectif de sociétés entières, de l'idée selon laquelle la soumission de la nature par l'homme est son droit le plus légitime. Or, cet imaginaire biblique est à la base de la civilisation occidentale. Europe, États-Unis, mais aussi anciennes colonies : Australie, Afrique du Sud, Brésil, etc... La grande majorité des pays qui ont ouvert la voie du développement économique sont de tradition chrétienne.

---

1] Philippe Descola. Op Cit. p 102

2] *La Bible*, gn 1, 28

Confrontée à la position dominante de l'humain définie par la Genèse, l'idée de dépendance, si elle n'est bien sûr pas niée dans la Bible, est mise à mal. En effet, comment un être dominant par essence le reste de la création pourrait-il accepter l'idée de dépendre directement de ce à quoi il se sait supérieur ? Comment accepter d'être en dette vis-à-vis de ce dont on est le maître ? La dépendance de l'humain à l'égard de la nature, véritable dans les faits, n'a pas de légitimité symbolique dans la Bible : elle n'est qu'une condition issue d'un contexte donné. Si le Créateur a au départ placé l'homme en situation de dépendance, il n'en reste pas moins son chef-d'œuvre : l'identité humaine n'est pas définie par son rapport au vivant mais bien par son statut d'être accompli. Si l'on revient à la définition de l'aliénation – le fait de rendre autre -, c'est à ce niveau précis que s'effectue le glissement de l'idée de dépendance vers celle d'aliénation. En effet, dans les traditions chrétiennes, la dépendance naturelle ne fait pas partie de l'identité profonde de l'homme. Et en cela, cette dépendance est comprise comme un facteur extérieur sur laquelle l'humain est en droit d'agir. S'il est une fin en soi, l'homme est plus que jamais en droit de se suffire à lui-même et de travailler à son émancipation.

- La fin des mythes

Il est évident que l'image de la Terre-Mère, représentation d'une énergie créatrice dont toute chose sur terre serait issue, fera sourire plus d'un lecteur. Et ce, à juste titre, dans la mesure où le scepticisme est une manifestation du doute, qualité essentielle à l'exercice de la raison. Les croyances des peuples premiers apparaissent évidemment comme des histoires à dormir debout pour des individus élevés dans une civilisation où le rationnel a pris le pas sur le symbolique. Or, le cœur des mythes ne réside pas dans la forme qu'ils prennent, mais bien dans le sens qu'ils portent et dans les rapports de l'humain au monde qu'ils engendrent. En rejetant les mythes, la civilisation

occidentale a ainsi rejeté les formes imaginaires opposées à l'idéal rationnel ; mais aussi l'idée même de sacré qui les fonde. En bannissant les mythes, le monde industriel a à la fois exclu leur fond et leur forme. Pour Jean-Pierre Dupuy<sup>1</sup>,

«le monde moderne est né sur les décombres des systèmes symboliques traditionnels, en qui il n'a su voir que de l'irrationnel et de l'arbitraire. Dans son entreprise de démythification, il n'a pas compris que ces systèmes impliquaient que des limites soient fixées à la condition humaine, tout en leur donnant sens<sup>2</sup>.»

Nous revenons ici à l'idée de sacré et aux limites nécessaires que sa définition implique : n'avons-nous pas jeté le bébé avec l'eau du bain ? Avec la fin des mythes, les digues symboliques ont lâché : les limites définies par le sacré et garantissant l'équilibre social ont été balayées, laissant le champ libre à toutes les dérives, à tous les excès. La fin des mythes marque ainsi le début de l'ubris, de la démesure.

«Avec l'industrialisation du désir, l'ubris est devenue collective et la société est la réalisation matérielle du cauchemar. L'ubris industrielle a brisé le cadre mythique qui fixait des limites à la folie des rêves. (...) L'inéluctable choc en retour du progrès industriel, c'est Némésis pour les masses, le monstre matériel né du rêve industriel.<sup>3</sup>»

Nous comprenons ici que le plus fou n'est pas celui que l'on croit. Pour Albert Jacquard, «en nous dotant d'un cerveau hors norme, la nature nous a fourni le moyen de modifier son œuvre ; produits par elle, nous avons été capables de lutter

---

1] Polytechnicien et ingénieur des mines, philosophe des sciences ayant enseigné la philosophie sociale et politique et l'éthique des sciences et techniques jusqu'en 2006 à Polytechnique.

2] Jean-Pierre Dupuy. Op Cit. p 57

3] Ivan Illich dans *Némésis médicale*, cité par Jean-Pierre Dupuy, Ibid, p 51

contre elle pour tracer notre propre voie<sup>1</sup>.» Or, nous avons vu que la mainmise de la raison sur le symbolique a pour effet la destruction des repères, des limites qui structurent une société et garantissent sa pérennité. La dictature de la raison n'est en cela pas plus souhaitable que l'ignorance : là encore, tout est question de mesure. Quelles sont donc les limites à fixer ? Quel terrain mettre en friche pour permettre le retour du symbolique ?

Par ailleurs, la raison n'est-elle pas l'instrument massue utilisé par les écologistes pour nous sensibiliser ? N'est-ce pas à grands coups de chiffres et de graphiques qu'Al Gore s'évertue à démontrer l'origine anthropique du changement climatique dans *Une vérité qui dérange* ? N'est-ce pas d' « appel à la raison » dont il est question dans l'introduction même de ce mémoire ? Ni les mythes, ni la raison ne semblent être aujourd'hui à leur place. Si la raison a détruit des mythes régulateurs, n'en a-t-elle pas créé de nouveaux ? Ne s'agit-il pas d'un glissement du sacré ?

- Sacré / profane

Si d'un côté la raison a déraciné les mythes sans tenir compte des garde-fous symboliques qu'ils représentaient, de l'autre, elle semble avoir déserté les consciences tant les études scientifiques démontrant les aberrations écologiques du mode de vie occidental restent lettres mortes. Dans quelle mesure l'exercice de la raison est-il compatible avec l'entretien des barrières symboliques dessinées par le sacré ? Le sacré est par essence ce qui n'a pas de prix, ce qui ne peut être mesuré, calculé, chiffré. Le sacré est en cela intrinsèquement lié à l'idée de mystère.

---

1] Albert Jacquard. Op Cit. p 56

«L'idéal scientifique est une attitude ennemie du mystère qui commande une déviance systématique, un manque de respect délibéré, et qui, considérant tout comme objet de connaissance ou comme matière d'expérience, conduit à tout regarder comme profane et à tout traiter en conséquence, à l'exception peut-être de cet acharnement à connaître<sup>1</sup>.»

Le sacré profané ? Le politologue Paul Ariès soutient cette idée en expliquant que les différents repères symboliques posés par la société s'écroulent les uns sur les autres : hommes/femmes, enfants/adultes, vivant/mort, etc, laissant le champ libre à toutes les dérives.<sup>2</sup> Cette idée est également défendue par le philosophe Dany-Robert Dufour, comme nous l'avons vu plus haut<sup>3</sup>. Le sacré est profané, et le profane est sacralisé : je ne pense pas vous apprendre quoi que ce soit en expliquant que l'argent, outil tout ce qu'il y a de plus profane inventé pour faciliter les échanges, est passé du statut de moyen à celui de fin. L'argent pour l'argent et l'argent partout. «Le domaine du profane s'est élargi et embrasse maintenant la presque totalité des affaires humaines. Tout s'est amenuisé, morcelé, rendu indépendant. Rien n'engage plus l'homme en entier<sup>4</sup>.» Le vénal dans la tête et marchant sur les rêves, notre société a la tête en bas, bien loin de l'attitude vertueuse décrite par Nicolas Hulot dans la formule «les pieds sur terre, la tête dans les nuages.» Comment une telle inversion a-t-elle pu se produire ? Quel en a été le moteur ?

1] Roger Caillois. Op Cit. p 179

2] *Simplicité volontaire et décroissance*. Jean-Claude Decourt. 2007

3] Voir chapitre "Le rôle du symbole" p 22 dans ce mémoire.

4] Roger Caillois. Op Cit. p 75

## 4. Le glissement du sacré

- Stabilité / développement

«Le principe le plus important des sociétés traditionnelles est leur orientation vers une fin. Mais quelle est cette fin ? La réponse est la stabilité. Elle ne consiste pas en un état fixe dans l'espace temps mais en une course ou une trajectoire où les discontinuités et déséquilibres et leurs réajustements sont réduits au minimum. Jusqu'à récemment, les sociétés humaines obéissaient à cette exigence de stabilité<sup>1</sup>.»

Qu'il s'agisse de la ponction sur les ressources naturelles, de la maîtrise démographique, des mythes et des interdits qu'ils illustrent, toute l'organisation sociale des sociétés traditionnelles est donc bâtie sur une exigence de stabilité. Les règles que la communauté se donne sont faites pour lui permettre de durer dans le temps. Ainsi les peuples de chasseurs-cueilleurs ne prélèvent-ils sur leur environnement que le strict minimum afin de répondre à leurs besoins en terme d'alimentation, de construction, d'outillage, etc. Tout prélèvement de ressource superflu est considéré comme une atteinte au droit de subsistance des autres communautés, humaines et non-humaines. Cette quête de stabilité est également décrite par J.M.G Le Clézio<sup>2</sup> à propos des tribus amazoniennes du Mexique et du Panama :

«ils ne sont pas des héros, les indiens : ils vivent ainsi, chacun de leur côté, ils n'inventent rien. Ils ne veulent pas conquérir le monde. Ils ne veulent pas persuader les foules. Ils ne veulent

1] Teddy Goldsmith. "Le bonheur d'une société stable", *L'écologiste* n°27, hiver 2009.

2] Ecrivain de langue française, de nationalités française et mauricienne. Influencé par ses origines familiales, par ses incessants voyages et par son goût marqué pour les cultures amérindiennes, Le Clézio publie des romans qui font une large part à l'onirisme et au mythe.

pas dominer avec leurs mots, avec leur voix. Instinctivement, l'homme indien élimine tout ce qui le sépare, tout ce qui le rendrait supérieur<sup>1</sup>.»

La stabilité, condition de l'équilibre et de la pérennité : c'est également la leçon que Teddy Goldsmith a tiré de ses rencontres avec les sociétés tribales africaines :

«Une chose dont je fus convaincu est qu'elles étaient les seules vraies sociétés durables que j'ai jamais vues. Ce mot « durable » est très utilisé aujourd'hui, mais à l'époque, cela ne disait rien aux gens. Ces peuples mettaient cette idée en pratique. Leur existence était menacée par l'expansion sans vergogne de la société industrielle<sup>2</sup>.»

La quête de stabilité amène les peuples traditionnels à entretenir des rapports mesurés avec la nature. A l'inverse, les grandes civilisations occidentales se sont érigées sur l'idée de se développer pour prendre le pouvoir sur les autres. Ainsi se sont-elles données les moyens techniques de traverser les océans, de raser des montagnes, d'exterminer des populations... L'idée de développement n'est-elle pas née de visions de conquêtes, du désir de pouvoir et de richesse ?

«Plus je réfléchissais, observais et lisais, plus il devenait clair pour moi que le problème était plus vaste. On disait à ces peuples qu'ils avaient besoin de « développement » et pourtant c'était ce même développement qui les détruisait. Cela pouvait s'appliquer à toute société en son ensemble. Le développement industriel était responsable de la destruction des écosystèmes et des sociétés humaines dans le monde entier. J'ai alors compris que le développement n'était pas la solution mais le problème.(...) Les sociétés modernes sont en

---

1] J.M.G Le Clézio. *Haiï*. Albert Skira, 1971

2] Teddy Goldsmith. Op Cit: "Le bonheur..."

réalité des systèmes désintégrés. Les sociétés primitives tribales observent en revanche les lois élémentaires qui gouvernent le comportement de tous les autres systèmes naturels<sup>1</sup>.»

La position que les peuples premiers adoptent par rapport au monde les satisfait pleinement dans la mesure où elle est cohérente avec l'importance qu'ils donnent à l'humain. Cette position, que nous avons détaillée plus haut, n'est pas celle d'une espèce dominante mais celle d'une espèce parmi les autres. De là découle une volonté de minimiser les conflits avec les autres représentants de la création et de développer un art de vivre basé sur le respect d'un ordre, d'une harmonie naturelle.

Pour résumer, les cultures traditionnelles définissent la place de l'homme sur Terre de manière moins arrogante que celle que nous autres nous attribuons. Ainsi les contours de ce qui n'est autre que leur identité amènent les peuples premiers à se satisfaire de peu. Et c'est là tout le problème : rien n'est trop beau ou trop grand pour l'homme occidental : nous ne sommes jamais satisfaits.

Il semblerait donc que notre vision du monde et la position que nous nous y attribuons ait une influence majeure sur l'orientation de nos désirs. Nous autres occidentaux développés nous considérant comme maîtres de la nature, notre imaginaire n'est-il pas tourné vers des désirs tendant à la concrétisation de cette idée ? L'idée que l'on se fait du progrès serait alors moins la conséquence d'un besoin que d'une certaine idée du rapport homme / nature. Comme nous sommes supérieurs, nous devons le faire savoir. Mais encore faut-il s'en donner les moyens.

---

1] Ibid

- Progrès illimité : le mythe techno-scientiste

La science permet à l'homme d'analyser et de comprendre l'environnement qui l'entoure. Ce savoir, s'il réduit logiquement l'étendue du mystère sur lequel le sacré prend appui, ne rentre a priori pas pour autant en contradiction avec un mode de vie en harmonie avec la nature. Selon le biologiste Jean-Marie Pelt<sup>1</sup>, la science peut même participer à rétablir une certaine forme de respect envers la nature en ce qu'elle met en lumière la diversité et la merveilleuse complexité de la vie et des processus naturels. Cependant, nous parlons ici d'une science se limitant à l'étude désintéressée, à l'observation. Mais le savoir scientifique confère à celui qui le détient les outils nécessaires pour agir sur les objets d'études et intervenir efficacement sur son environnement. Le potentiel de transformation apporté par les connaissances scientifiques est trop important pour ne pas stimuler l'imaginaire : en comprenant la nature, nous avons considérablement ouvert le champ des possibles et nous sommes donnés les moyens d'agir sur elle.

La technique existait évidemment avant l'avènement des sciences : depuis la domestication du feu, l'homme n'a jamais cessé d'intensifier son action sur les milieux naturels. Cependant, en apportant une meilleure connaissance des phénomènes et des lois qui les régissent, les sciences ont rendu possible l'avènement de la technique à une échelle sans commune mesure avec le passé. Mais comment une idéologie intrinsèquement débridée peut-elle s'adapter à un monde limité ? Dans quelle dimension la démesure du scientisme peut-elle s'exprimer ? Manipulations génétiques, nanotechnologies, génie atomique : le scientisme a trouvé dans l'infiniment petit un nouveau terrain de jeu où il

---

1] Pharmacien agrégé, botaniste-écologiste français et le fondateur de l'Institut européen d'écologie (Metz). Co-fondateur en 1999 du Comité de recherche et d'information indépendantes sur le génie génétique (CRIIGEN), il est aujourd'hui très sollicité par les médias pour les questions de sécurité alimentaire, notamment celles concernant les organismes génétiquement modifiés (OGM) auxquels il s'oppose fermement.

peut assouvir son incontrôlable désir d'infini. Les scientifiques sont comme des gamins dans un musée : ils ne peuvent pas s'empêcher de toucher, au plus complet détriment du principe de précaution. L'alchimie qui s'est opérée depuis la révolution industrielle n'a-t-elle pas élevé le couple science-technique du statut d'outil à celui d'idéologie ? La science et la technique ne sont-elles pas devenues des fins en soi ? Paradoxalement, n'ont-elles pas été sacralisées ?

L'avènement des sciences et de la technique a en effet bouleversé toutes les formes symboliques en donnant corps au désir suprême, amené par l'Église comme nous l'avons expliqué plus haut, d'émancipation de l'humain vis-à-vis de la nature : la techno-science au service de la suprême autosuffisance. Ainsi E.F Schumacher explique, en 1973, que «cette croyance selon laquelle notre civilisation moderne occidentale s'est affranchie de sa dépendance à l'égard de la nature – quoi qu'il ait pu advenir des civilisations antérieures – prévaut encore aujourd'hui<sup>1</sup>.» Il cite pour cela Eugène Rabinowitch, alors rédacteur en chef du Bulletin of Atomic Scientists, qui écrit dans le Times du 29 avril 1972 :

«les seuls animaux dont la disparition puisse compromettre la survie biologique de l'homme sur la terre sont les bactéries qui habitent normalement notre corps. Pour le reste, il n'est nullement prouvé de façon convaincante que l'humanité ne puisse pas survivre, même en étant la seule espèce animale sur terre ! Si l'on parvient, par des moyens économiques, à produire des aliments de synthèse à partir de matières premières non organiques – ce qui semble pouvoir arriver à plus ou moins brève échéance – l'homme risque même de pouvoir un jour se passer des plantes dont il dépend aujourd'hui.»

---

1] E. F. Schumacher. Op Cit.

Les mythes techno-scientistes s'expriment à travers la croyance que la science et la technique sont la solution universelle à tous les problèmes humains. C'est ce que Paul Ariès<sup>1</sup> désigne sous le nom de « junkscience » :

«La junkscience, en fantasmant sur de fausses solutions pour régler les problèmes humains, démobilise les citoyens. Ainsi de la perspective de nourrir la planète grâce aux OGM ou de la volonté de régler le sexisme grâce au développement des utérus machiniques. Que penser également de la proposition d'Edward Teller, le père de la bombe à hydrogène, de répandre dans l'atmosphère un million de tonnes de poussière d'aluminium et de soufre pour faire chuter l'insolation terrestre de 1 % environ, ou de celle de son collègue Lowell Wood d'implanter un miroir de 2 000 km entre la Terre et le Soleil en jouant sur son inclinaison pour réguler la température? On pressent en outre combien il est déraisonnable de laisser aux mains de la junkscience les nouvelles possibilités d'intervention sur le vivant qu'offrent les nanotechnologies.<sup>2</sup>»

Sous l'angle techno-scientiste, tout est vu comme un problème potentiel appelant une solution : si tout est possible, pourquoi se contenter de ce que l'on a ? Ainsi les crèmes antirides vous empêchent de vieillir, les insecticides vous débarrassent des pucerons, et la psychanalyse répare votre âme... Tout est prétexte à progrès, à recherche, à étude. Basée sur l'insatisfaction, cette idéologie tend vers un progrès illimité. Ainsi l'humanité aurait-elle décroché la Lune : l'énergie déployée dans la conquête spatiale témoigne sans ambiguïté de la démesure absolue qui caractérise le projet des sociétés industrielles. Les yeux rivés au compteur, la tête dans le guidon, la technique fonce... dans quelle direction ? Jusqu'où ? Nul ne le sait. Le propre du techno-scientisme est de ne se fixer aucune barrière, aucune limite.

1] Politologue et écrivain français né en 1959, spécialiste de phénomènes liés à la mondialisation (mal-bouffe, sectes, pédophilie, etc) et « intellectuel de référence » du courant de la décroissance.

2] Paul Ariès. *Le mésusage*. Parangon/Versus, 2007, p 58.

«l'illusion d'avoir des pouvoirs illimités, entretenue par des réalisations scientifiques et technologiques étonnantes, en a fait naître une seconde, associée à la première : celle d'avoir résolu le problème de la production. (...) Cette illusion résulte principalement de notre inaptitude à reconnaître que le système industriel moderne épuise les richesses-mêmes sur lequel il s'est édifié. Pour parler le langage des économistes, il vit sur un capital irremplaçable qu'il considère allègrement comme un revenu<sup>1</sup>.»

Si l'idéologie techno-scientiste s'est bâtie sur l'idée d'un progrès sans limite, ne constitue-t-elle pas un mythe dans un monde intrinsèquement limité ? Si ses effets se limitaient à la pure connaissance scientifique, on peut imaginer que son impact sur la planète serait mineur ; mais nous avons vu que cette connaissance est dans un premier temps entrée au service du progrès technique, dont l'impact social et environnemental est bien réel. Cependant, la techno-science est-elle encore une fin en soi ou est-elle dans un second temps entrée au service de mécanismes d'une autre nature ?

- Richesse illimitée : le mythe libéral

Le philosophe Dany-Robert Dufour, dans *Le divin Marché*, défend la thèse que l'invention du libéralisme par Adam Smith<sup>2</sup> relève de la théologie :

1] E. F. Schumacher. Op Cit. p 20

2] Philosophe et économiste écossais des Lumières (1723 -1790). Il reste dans l'histoire comme le père de la science économique moderne, et son œuvre principale, *La Richesse des nations*, est un des textes fondateurs du libéralisme économique.

«le Marché correspond à une tentative pour produire un nouveau Grand Sujet susceptible de dépasser en puissance tous les anciens (...) Il suffit en somme, pour que tout aille bien, qu'on accepte de se soumettre à cette force, incoercible et sans limites, qui représente comme tel un degré supérieur de régulation, une forme ultime et enfin vraie de rationalité se manifestant, non pas seulement par d'éventuels effets symboliques, mais surtout par l'extension infinie de la richesse, tant sous forme de biens que sous forme d'espèces sonnantes et trébuchantes.<sup>1</sup>»

L'idéologie libérale est basée sur la quête du « toujours plus », la quête de la richesse illimitée. Or, cette vision est née dans un monde dont on ne connaissait pas les limites : parler de la fin du pétrole, de la déforestation ou de la pression démographique au XIXe siècle était une hérésie non seulement parce que cela allait à l'encontre de l'idéal industriel, mais simplement parce que ces idées n'avaient encore aucun fondement scientifique. Aujourd'hui, la donne a changé : nous savons que les ressources de la planète sont finies, et que celles qui sont renouvelables le sont à un rythme non négociable, impliquant par conséquent des prélèvements mesurés. Une croissance économique infinie est-elle possible dans un monde fini ? Cela suppose qu'il serait possible de créer toujours plus de richesses sans utiliser toujours plus de ressources, donc que la création de richesse et la consommation de ressources ne soient pas liées. Or, à moins de généraliser les pratiques spéculatives liées à la financiarisation de l'économie, à savoir de produire de l'argent virtuel à partir de lui-même, il est évident que cette affirmation est foncièrement insoutenable. Par ailleurs, les dégâts de l'industrie de la finance sur l'économie réelle, à l'origine entre autre de la crise financière, puis économique et sociale de 2008-2009, ne nous permettent pas d'espérer de solution miracle. Une croissance infinie est impossible dans un monde fini. Malgré cela, la croissance économique reste le mot d'ordre premier.

---

1] Dany-Robert Dufour. Op Cit. p 104

«La main invisible souffre d'une incapacité congénitale à ne pas tenir compte du long terme. L'évidence en est donnée par les hymnes à la croissance chantés par tous les économistes : tout s'arrangerait, selon eux, si l'activité économique s'accroissait de trois pour cent l'an. Dans l'immédiat, cela peut être vrai, mais la question est : combien de temps ce remède pourra-t-il être utilisé sachant que ce rythme correspond à une multiplication par vingt en un siècle?<sup>1</sup>»

Albert Jacquard nous permet ici de prendre la mesure de l'aberration que représente l'idée d'une croissance économique infinie dans un monde aux ressources finies. Si la croissance a besoin de toujours plus de ressources pour atteindre ses objectifs, alors de deux choses l'une : soit l'on persiste aveuglément à croire à un système périmé et on presse la planète comme un citron jusqu'à la dernière goutte, avec à la clef les conséquences que l'on imagine, soit on se fait à l'idée que le toujours plus n'a pas de sens sur notre planète et qu'il faut retrouver l'intelligence des limites.

- Retour à la stabilité

La formule « celui qui n'avance pas recule » illustre l'implacable nécessité de voguer vers le toujours plus. Je me rappelle un jour avoir entendu une variante remplie de sens : « pour monter la pente, on est obligé d'accélérer. Au point mort, on dégringole. » Cette image illustre parfaitement le problème de la société industrielle : en voulant aller toujours plus haut, elle crée les conditions de sa propre dépendance à la croissance. Or, dans notre véhicule à flanc de montagne, nous sommes à court d'essence : accrochons-nous ! Si celui qui n'avance pas recule à partir du moment où s'il s'est engagé sur une pente raide, alors

---

1] Albert Jacquard. Op Cit. p 145

la question n'est pas comment poursuivre ce que l'on définirait comme une fuite en avant mais bien de trouver le moyen de rejoindre la plaine sans encombres. Ce afin de rester libre de toute nécessité de croissance, libre de créer ou de ne rien faire. Il s'agit ici de créer les conditions d'un retour à la stabilité dont nous parlions plus haut, visée première de toute société durable.

Teddy Goldsmith explique que «la stabilité synonyme de continuité ne signifie pas pour autant l'immobilité. Un système immobile, incapable de s'adapter à un environnement changeant, ne serait pas stable<sup>1</sup>.» Notre modèle, en cela qu'il soit incapable de s'adapter aux contraintes de son environnement, est intrinsèquement instable. Le pacte conclu entre l'idéologie techno-scientiste et l'idéologie libérale est à l'origine d'un monstre mythique qui a contaminé l'ensemble des rouages du système et dont on a totalement perdu le contrôle. L'empreinte de ces croyances est tellement profonde au sein de nos sociétés dites « développées » que toute stratégie alternative est perçue comme une hérésie.

Apprendre des peuples premiers quant à la relation d'équilibre qu'ils entretiennent avec la nature est pourtant une piste très fertile. Chez eux, cette recherche d'équilibre est présente à tous les niveaux, dans tous les domaines, à commencer par la gestion mesurée de la population. En effet, comment entretenir des rapports mesurés avec l'environnement sans contrôler le nombre de vies qui en dépendent ? Conscients de bénéficier de ressources limitées, les peuples premiers évoluent démographiquement en fonction d'elles. Pour percevoir le fossé qui sépare les civilisations occidentales de cette «gestion» démographique raisonnée, revenons un instant sur les injonctions divines rapportées par la Genèse : «Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la.<sup>2</sup>» Si une telle vision pouvait paraître légitime à l'aube du premier millénaire,

1] Teddy Goldsmith. Op Cit "Le bonheur..."

2] La Bible, gn 1, 28

il est aujourd'hui urgent d'en souligner l'absurdité à la mesure des connaissances écosystémiques. Ainsi Yves Paccalet<sup>1</sup> se livre-t-il à une salutaire critique de l'arrogance humaine dans un essai intitulé *L'humanité disparaîtra, bon débarras* :

« Au début de la révolution industrielle, nous étions un milliard de sujets ; aujourd'hui, six milliards et demi (...) Si le processus durait neuf cents ans, on ne compterait pas moins de soixante mille milliards d'hommes sur la Terre... Soit cent vingt personnes par mètre carré, sur toute la surface de la planète – déserts, pôles, montagnes et océans inclus.<sup>2</sup>»

Notre civilisation ne se pose aucune limite démographique, et cette manifestation d'ubris a des conséquences structurelles lourdes.

«Ce que nous appelons notre « civilisation » ressemble à un chancre. Nous envahissons, nous dévastons, nous salissons l'air, l'eau, l'humus fertile, les mers, les prairies, les forêts, les marais, les montagnes, les déserts et les pôles ; demain la Lune et la planète Mars... Nous ne sommes ni le fleuron, ni l'orgueil, ni l'âme pensante de la planète : nous en incarnons la tumeur maligne. L'homme est le cancer de la terre.<sup>3</sup>»

Or, je mets quiconque au défi d'évoquer sérieusement l'idée d'un contrôle démographique mondial en public... Yves Cochet, député vert objecteur de croissance, a tenté l'expérience en publiant dans la revue *Entropia* une proposition intitulée *La grève du troisième ventre*. Partant du principe que le seuil de régénération de la population se situe au niveau de la moyenne de 2,1 enfants par femme, le député propose, afin de réguler

1] Philosophe et naturaliste, il a participé dès 1972 à l'odyssée sous-marine de Cousteau. Auteur de nombreux articles et ouvrages, il prépare également des émissions de radio et des séries documentaires pour la télévision. *L'humanité disparaîtra, bon débarras !* a obtenu le prix du Pamphlet 2006.

2] Yves Paccalet. *L'humanité disparaîtra, bon débarras*. Arthaud, 2006, p 115.

3] Ibid, p 55

l'accroissement de la population, de prendre le contrepied de la politique nataliste française en réduisant les allocations familiales à partir du troisième enfant. Cette idée, tout à fait légitime au regard de la problématique démographique, a fait l'effet d'une bombe et a valu à Yves Cochet le surnom de « Khmer vert ». Une telle immaturité de la part de nos dirigeants ne donne-t-elle pas raison à Yves Paccalet ?

Dans un monde rendu malade par la démesure humaine, le véritable progrès ne passe-t-il pas par un rejet de l'idéologie du progrès et de la domination de l'homme sur la nature ?  
Pouvons-nous reconnaître notre erreur et envisager des pistes de réconciliation entre l'homme et la nature ?

## 5. Pistes de réconciliation

- Nature / Culture : le faux débat

«Ce qui différencie les humains des non-humains, c'est bien la conscience réflexive, la subjectivité, le pouvoir de signifier, la maîtrise des symboles et le langage au moyen duquel ces facultés s'expriment, de même que les groupes humains sont réputés se distinguer les uns des autres par leur manière particulière de faire usage de ces aptitudes en vertu d'une sorte de disposition interne que l'on a longtemps appelé « l'esprit d'un peuple » et que nous préférons à présent nommer « culture ».<sup>1</sup>»

Il y a quelques années, j'appris que l'Homme était un être culturel, ce qui le distinguait de l'ensemble des autres êtres vivants à la surface de la Terre, qui eux étaient restés à la case départ, au stade naturel. J'ai également appris que l'Homme avait choisi cette voie le jour où une providentielle connexion synaptique l'avait doté d'une chose exceptionnelle : la conscience de soi, le cogito, identifié par un certain Descartes. Dès lors, exit la condition naturelle : l'être humain s'était élevé au-dessus des limites archaïques imposées par son seul corps et se définissait dès lors par le dépassement de cette condition première.

«Les hommes s'associent librement, se donnent des règles et des conventions qu'ils peuvent choisir d'enfreindre, transforment leur environnement et se répartissent les tâches afin de produire leur subsistance, créent des signes et des valeurs qu'ils font circuler, consentent à une autorité et s'assemblent pour délibérer des affaires publiques ; en somme, ils font tout

---

1] Philippe Descola. Op Cit. p 243

ce que les animaux ne font pas. Et c'est sur le fond de cette différence fondamentale que se détache l'unité des propriétés distinctives dont on dote les collectifs humains.<sup>1</sup>»

Comme l'humain a inventé le langage et la religion et qu'il sait se reconnaître dans un miroir, alors, l'humain est un être culturel. Mais, pour autant, est-il moins un être naturel ? La condition culturelle de l'homme remet-elle en cause sa condition naturelle ?

Selon Aristote<sup>2</sup>, la nature est «le principe produisant le développement d'un être contenant en lui-même la source de son mouvement et de son repos, principe qui l'amène à se réaliser selon un certain type.<sup>3</sup>» La « nature » est donc ce que l'être est en lui-même indépendamment de toute notion de collectif : elle est le programme génétique qui conditionne son fonctionnement métabolique et ses instincts de survie (boire, manger, dormir, se réchauffer, etc).

«Depuis Descartes, et surtout depuis Darwin, nous n'hésitons pas à reconnaître que la composante physique de notre humanité nous situe dans un continuum matériel au sein duquel nous n'apparaissions pas comme des singularités beaucoup plus significatives que n'importe quel autre être organisé.<sup>4</sup>»

Les tenants et aboutissants de la « nature » de l'être humain ne permettent donc pas de le distinguer des non-humains : tous les êtres sur terre sont soumis aux mêmes contraintes essentielles pour se maintenir en vie.

---

1] Philippe Descola. Op Cit. p354

2] Philosophe grec (-384 ; -322). Sa conception de l'être comme « substance » (ou ontologie) et de la métaphysique comme « science de l'être en tant qu'être » influença l'ensemble de la tradition philosophique occidentale.

3] Ibid Philippe Descola. p 101

4] Ibid, p 243

Si la découverte du cogito a permis à l'homme de définir les frontières théoriques entre nature et culture, il n'a pas encore appris à l'homme à se nourrir de verbe : si l'être humain est désormais apte à évoluer culturellement, il ne peut cesser de répondre aux besoins de son corps, relique de la vieille condition naturelle, sous peine de mort de l'un et de l'autre. La « culturalité » de l'être humain ne remet donc pas en cause sa « naturalité » : elle en dépend même directement et s'y superpose. Nature et culture sont donc deux étages différents qui définissent chaque être humain. Dès lors, quelles stratégies permettent à l'individu de se maintenir en équilibre entre sa nature « naturelle » et sa nature « culturelle » ?

- De l'animisme au naturalisme

Revenons à ce niveau au travail de Philippe Descola : aux deux ontologies précédemment décrites<sup>1</sup> le chercheur ajoute deux ontologies symétriques. Au *totémisme* (humains et non-humains semblables du point-de-vue de leur intériorité et de leur physicalité) correspond *l'analogisme* (humains et non-humains dissemblables en tous points) et à *l'animisme* (intériorité semblable, physicalité dissemblable) correspond le *naturalisme* (physicalité semblable, intériorité dissemblable).

«La formule naturaliste est bien une inversion complète de la formule animique : tandis que la seconde fait prévaloir l'universalité de la condition de sujet moral, et les relations entre humains et non-humains qu'elle autorise, sur l'hétérogénéité physique des classes d'existants, la première subordonne la société humaine et ses contingences culturelles à l'universalité des lois de la nature<sup>2</sup>.»

---

1] Voir plus haut : «Anémisme & totémisme : la définition du sujet»

2] Philippe Descola. Op Cit. p 278

Philippe Descola nous explique ici que de son côté, l'animisme s'interroge sur la place du « naturel » (les différences physiques) dans un monde presque intégralement « culturel », tandis que le naturalisme interroge la place de la Culture (les différences morales) dans l'universalité de la Nature. Si l'on considère ce que nous avons vu plus haut, à savoir que l'être humain est équivalent aux autres êtres vivants d'un point de vue physique (nature), et qu'il se différencie d'eux au travers de ce qui lui est propre (culture), alors il semble que l'ontologie naturaliste établisse un rapport humain / non-humain fidèle aux faits scientifiques. L'homme est l'égal des autres êtres vivants d'un point de vue physique, obéissant aux mêmes lois naturelles universelles, mais s'en distingue du point de vue culturel avec des lois qu'il a lui-même créées et qui s'appliquent à lui seul. Si l'ontologie naturaliste est en accord avec l'exigence rationnelle de notre civilisation tout en justifiant une juste considération envers les autres êtres vivants, comment se fait-il que nous ne parvenions pas à observer des comportements naturalistes ? A quel niveau se situe donc l'élément perturbateur ?

- Le spécisme : de la différence à la supériorité

Pour le géographe Éric Lambin, «Le spécisme est à l'espèce ce que le racisme et le sexisme sont respectivement à la race et au sexe : la volonté de ne pas prendre en compte (ou de moins prendre en compte) les intérêts de certains au bénéfice des autres.<sup>1</sup>» L'évolution récente des systèmes de valeurs des sociétés occidentales a rejeté le racisme, le sexisme et l'homophobie, même si ces formes de discrimination persistent en de nombreux endroits. Le prochain grand défi n'est-il pas de rejeter le « spécisme », c'est-à-dire toutes les formes de discrimination qui concernent l'espèce ?

1] Eric Lambin. Op Cit. p 85

Jeremy Bentham pose déjà cette question au XVIIe siècle :

«Il y eut une époque, et j'avoue avec tristesse qu'en bien des lieux ce temps n'est pas révolu, où la plus grande partie de l'espèce (humaine s'entend), sous la dénomination d'esclave était considérée aux yeux de la loi de la même manière que les animaux des races inférieures sont traités en Angleterre par exemple. Le jour viendra peut-être où le règne animal retrouvera ses droits qui n'auraient pu lui être enlevés autrement que par le bras de la tyrannie. Les Français ont déjà réalisé que la peau foncée n'est pas une raison pour abandonner sans recours un être humain aux caprices d'un persécuteur. Peut-être finira-t-on un jour par s'apercevoir que le nombre de jambes, la pilosité de la peau ou l'extrémité de l'os sacrum sont des raisons tout aussi insuffisantes d'abandonner une créature sensible au même sort. »<sup>1</sup>

Pour l'anthropologue Claude Lévi-Strauss,

«une façon sensée pour l'homme de vivre et de se conduire est de se considérer non pas, comme nous l'avons fait depuis l'Ancien Testament, comme les seigneurs et les maîtres de la création mais comme une partie de cette création que nous devons respecter puisque ce que nous détruisons ne sera jamais remplacé et que nous devons transmettre telle que nous l'avons reçue à nos descendants.<sup>2</sup>»

Nous avons vu plus haut que la tradition chrétienne, à travers le récit de la Création, a largement participé à la construction du piédestal depuis lequel l'Homme considère aujourd'hui le reste des êtres vivants. Ce rapport de supériorité de l'homme envers la nature prendra au XVIIe siècle une toute autre ampleur avec la pensée de René Descartes<sup>3</sup>, notamment à travers la

1] «Le contrat domestique» - par Catherine et Raphaël Larrère, Université de Bordeaux III. in *Le Courrier de l'environnement* n°30, avril 1997

2] *Lévi-Strauss par lui-même*. Pierre-André Boutang. 2008

3] Mathématicien, physicien et philosophe français (1596-1650). Il est considéré comme l'un des fondateurs de la philosophie moderne.

théorie des « animaux-machines ». Ainsi, selon Descartes, les animaux sont des êtres organiques totalement dénués de raison et n'agissant qu'en fonction de la disposition de leurs organes. Ce sont des machines au sens premier du terme : on ne leur accorde ni conscience ni la moindre pensée. Les animaux obéissent à leurs pulsions, et donc au principe de causalité : tel stimuli extérieur (par exemple l'odeur d'un prédateur) entraîne chez l'animal telle réponse comportementale prévisible (ici, la fuite). Descartes affirme donc que l'on pourra un jour créer une machine qui soit indifférenciée d'un animal.

L'homme serait donc intrinsèquement supérieur aux animaux en cela qu'il est le seul être doué d'une conscience indépendante de tout contexte matériel. Cependant, les recherches actuelles sur le comportement des animaux (les bonobos par exemple) semblent montrer que ceux-ci auraient une certaine forme de pensée, et donc ne pourraient jamais être fidèlement reproduits par une machine. La conscience, et la culture qui en découle (langage, outils, etc) ne semblent pas être soumises au monopole humain : nature et culture ne seraient donc pas deux états séparés par une frontière inamovible, mais bien deux mouvements présents chez chaque espèce animale à des niveaux variables. «La différence entre les sociétés humaines et non humaines relève plutôt d'une différence de degré plutôt que de nature. Dans les premières, le comportement déterminé par la culture joue un rôle bien plus important que dans les secondes.<sup>1</sup>»

En plaçant la conscience sur un piédestal, la philosophie cartésienne a placé l'homme en règne séparé du reste du vivant et a contribué à poser les bases d'un spécisme dont on subit aujourd'hui les conséquences symboliques : le sort du vivant nous est au mieux indifférent et constitue désormais, avec l'avènement de la recherche génétique et biotechnologique, un

---

1] Teddy Goldsmith. Op Cit. «Le bonheur...»

terrain d'expérimentation sans bornes. A quel niveau se situe donc la clef qui nous permettrait de désamorcer cette idéologie spéciste ?

- Les limites de l'humanisme

L'humanisme est «la doctrine qui prend pour fin la personne humaine et son épanouissement<sup>1</sup>.» L'humaniste est donc celui qui considère que les intérêts de l'espèce humaine passent avant tout, à commencer par ceux des autres espèces vivantes. L'humanisme pose ainsi la frontière de ce que j'appellerais le « cercle compassionnel » humain précisément au niveau de ce qui le distingue des non-humains. Qu'implique une telle séparation ?

«Si je savais quelque chose qui me fût utile, et qui fût préjudiciable à ma famille, je la rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille, et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je la regarderais comme un crime<sup>2</sup>.»

A quelles conditions Montesquieu aurait-il prolongé sa réflexion avec la phrase suivante : « si je savais quelque chose d'utile au genre humain et qui fût préjudiciable aux autres êtres vivants, je chercherais une autre solution. »?

«L'humanisme constitue l'homme en règne séparé et dès lors qu'on accepte de tracer une frontière, on se donne la latitude de déplacer à volonté cette frontière et de réserver le privilège de l'humanité à des portions d'humanité de plus en plus restreintes qui de leur côté rejetteront dans l'animalité, nous

---

1] Grand Robert de la langue française

2] Albert Jacquard, citant Montesquieu. Op Cit. p 113

en avons hélas trop d'exemples historiques récents présents à la mémoire, des fractions également toujours plus étendues de cette même humanité.<sup>1</sup>»

Claude Lévi-Strauss voit donc dans l'humanisme un paradoxe : à vouloir protéger les humains, il les doterait d'un outil conceptuel qu'ils pourraient utiliser les uns contre les autres. Pour l'anthropologue, c'est le fait même d'établir une frontière au cercle compassionnel qui pose problème. Or, le fait de n'établir aucune frontière à ce cercle reviendrait, à la manière des animistes, à éprouver de la compassion, de la fraternité autant avec un raton laveur qu'avec un arbre ou un caillou... La question essentielle devient alors : à quel niveau ce cercle compassionnel doit-il être étendu afin de garantir le respect de toutes les formes de vie sur terre sans remettre en question les préceptes du naturalisme ?

- Je souffre donc je suis : la voie de la compassion

«Considérons que l'homme est d'abord un être vivant et souffrant avant d'être un être pensant, et que c'est dans la seule mesure où chacun de nous parviendra à préserver dans son for intérieur le souvenir et l'expérience vivante de cette identité avec tout ce qui vit et tout ce qui souffre que l'homme pourra être assuré de n'être jamais traité en bête par ses semblables parce qu'il aura étendu la notion de semblable à tout ce qui vit et qui possède de ce fait un titre imprescriptible à la commisération.<sup>2</sup>»

Lévi-Strauss propose ici d'étirer la frontière humaniste de manière à englober dans notre territoire compassionnel l'ensemble des « êtres souffrants ». Suivant cette proposition,

1] *Lévi-Strauss par lui-même*. Pierre-André Boutang. 2008

2] *Ibid* Boutang.

l'ensemble des êtres vivants, au même titre que les humains, passeraient du statut de moyen à celui de fin en soi. Ce saut conceptuel ébranle évidemment tout l'édifice symbolique des sociétés « civilisées » : il ne s'agit pas moins que de passer de l'anthropocentrisme au biocentrisme, de l'humanisme à l'écologisme.

Peter Singer<sup>1</sup> estime que le temps est venu de défendre la cause animale en reprenant les arguments utilitaristes de Bentham. Dès que l'on considère, selon lui, que le plaisir est un bien et la souffrance un mal, le champ de la considération morale doit être étendu à tous les êtres sensibles, et à eux seuls. Tous les êtres sensibles ont des intérêts : le rocher ne saurait en avoir, mais la brebis, ou la souris de laboratoire en ont : susceptibles de souffrir, elles ont intérêt à n'être ni mutilées, ni tourmentées. Pour que le principe d'utilité soit universalisable, il faut accorder une considération égale à tous les intérêts. Peter Singer invite donc à donner « dans nos délibérations morales, un poids égal aux intérêts semblables de tous ceux qui sont affectés par nos actions ». Il en appelle ainsi au développement d'une éthique que l'on a nommée pathocentrée (du verbe grec *pathein* qui signifie souffrir ou éprouver)<sup>2</sup>.

J'épargnerais ici au lecteur la description de toutes les souffrances dont les êtres dits « sensibles » sont victimes sous la main de l'homme : du braconnage à l'élevage intensif en passant par les tests pharmaceutiques et les satisfactions de nos loisirs, les souffrances que subissent les animaux dits « sensibles » servant aux activités humaines sont aussi ignobles que pléthoriques. J'invite ceux qui souhaiteraient en savoir plus à porter attention à l'édifiant documentaire *Notre pain quotidien* de Nicolaus Geyrhalter (2005), ou à *L'exploitation*

1] Philosophe d'origine australienne. Il est titulaire de la chaire d'éthique de Princeton, ainsi qu'à Melbourne, en Australie. Il est notamment auteur de *La Libération Animale*, considéré comme le livre fondateur des mouvements modernes de droits des animaux.

2] Catherine et Raphaël Larrère. Op Cit. «Le contrat domestique»

*des animaux*, d'Eric Lambin (chapitre de *Une écologie du bonheur*, éd du Pommier, 2009). Ce dernier pose la question suivante : l'homme peut-il bâtir son bien-être sur la souffrance d'autres êtres vivants ? Est-il possible d'être heureux lorsque, à grande échelle, des animaux connaissent des conditions de vie insupportables ?

Compatir : souffrir avec. Partager la souffrance de l'autre n'est possible qu'à la condition de se sentir relié à l'autre par un sentiment d'identité, d'appartenance.

«La compassion est un mot magnifique : on est « pris par la souffrance » d'autrui, « pris aux entrailles » par la « passion » de l'autre. Mais cela va au-delà de l'idée de souffrance partagée : c'est « sentir avec », « être affecté avec ». Or, on peut être affecté avec l'autre dans la peur, dans la tristesse, mais aussi dans la joie (...) On pourrait presque dire que la compassion mène à la joie, la joie d'un lien immense avec autrui.<sup>1</sup>»

C'est ce lien que les croyances orientales matérialisent à travers l'idée de la réincarnation : je me souviens avoir été marqué, enfant, par l'image de moines tibétains balayant devant eux à chacun de leurs déplacements. Curieux de savoir pourquoi ces gens se comportaient de manière si étrange, j'appris que balayant ainsi le sol devant leur passage, ils cherchaient à réduire au maximum le risque d'écraser un insecte... La tradition bouddhiste a pour quête ultime la fin de toute souffrance et en cela attribue la plus haute valeur à la vie, quelle que soit la forme qu'elle prend. La croyance en la réincarnation, selon laquelle l'âme d'un individu, après sa mort, peut être « affectée » au corps de tout être vivant, est d'une portée symbolique inestimable en terme de lien entre humains et non-humains. En effet, au-delà de l'idée d'immortalité qu'elle sous-entend, la croyance en la réincarnation me dit qu'après cette vie humaine, et selon le poids de mon karma (de mon âme), je peux me retrouver

---

1] Lytta Basset. «S'ouvrir à la compassion». Psychologie n°291, décembre 2009.

limace, oiseau, chêne ou fourmi... Comment imaginer manière plus efficace d'encourager au respect de la vie qu'en voyant en chaque être une hypothétique condition future ? Dans la mesure où, dans une vie prochaine, je serais possiblement une fourmi, je lui porte la même attention que je souhaiterais que l'on me porte alors... La croyance en la réincarnation, dans le bouddhisme ou l'hindouisme, amène les individus à un égal respect envers tous les représentants du vivant sur Terre, amène chaque individu à faire preuve de compassion à l'égard de tout ce qui vit. Ainsi le géographe Eric Lambin se penche-t-il sur l'exemple du Bouthan, petit royaume bouddhiste situé dans la partie orientale de l'Himalaya :

«Dans ce pays, la conception du bonheur est fondée sur les valeurs bouddhistes de compassion et d'harmonie. (...) La politique environnementale du Bouthan est inspirée par la représentation bouddhiste de l'être humain, qui considère que ce dernier est intégré à un réseau complexe de relations incluant toutes les formes d'existence.<sup>1</sup>»

Nous avons vu en introduction que retrouver le sens des limites passe nécessairement par un changement radical de posture. Au cours de cette première partie, ce postulat nous a amené à réfléchir sur la question de l'identité et à mettre en perspective la vision « occidentale » du monde avec celle de peuples et de cultures radicalement différentes. Nous avons mis en lumière le gouffre qui sépare la civilisation industrielle des peuples premiers et interrogé les raisons de cet écart. Notre civilisation, pour reprendre contact avec la notion de mesure, avec l'intelligence des limites, semble avoir beaucoup à apprendre de ces idées devenues largement minoritaires. Est-il pour autant nécessaire de s'y convertir ? Est-il nécessaire de croire en la réincarnation pour faire preuve de compassion ? Pour Lévi-Strauss, «les concepts religieux, les explications religieuses du monde ne sont pas des explications fausses du monde mais de fausses explications (...) Elles ne sont pas des

---

1] Eric Lambin. Op Cit. p 303

connaissances fausses, ce sont de fausses connaissances.<sup>1</sup>» Par cette formule magnifique, l'anthropologue nous encourage à comprendre les croyances pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des visions symboliques du monde. Les croyances ne sont pas fausses, puisqu'elles ne se réclament pas de la vérité : elles sont des fausses connaissances puisqu'elles ne sont pas des connaissances. Si la croyance en la réincarnation n'est pas une vérité scientifique absolue, elle n'en est pas moins une vérité d'un point de vue spirituel en ce sens qu'elle invite l'individu à questionner, à rapprocher son identité de celle des autres êtres et par là à élever la qualité de son rapport au monde.

Au cours de cette première partie, nous avons mis en lumière une série d'idées pouvant constituer des fondations identitaires : c'est-à-dire des concepts puisant du sens en profondeur et définissant à la base une certaine manière d'être au monde. Ce travail de fondation idéologique n'est-il pas la condition de départ du changement de civilisation qui nous attend ? A la suite de cette large réflexion sur notre manière d'être au monde, réduisons la focale et tentons de définir de quelle manière la reconnaissance des limites pourrait se traduire au niveau de notre rapport au collectif humain ?

---

1] Maurice Godelier. Op Cit. p 34

■ ■ - Un pour tous, tous pour un :  
la mesure du bien commun

- La culpabilité, reflet de la compassion

Revenons pour commencer à l'idée de compassion : le théologien Alain Houziaux<sup>1</sup> affirme que «l'émotion ressentie en découvrant que l'on fait souffrir autrui peut être un vecteur de changement extrêmement fort.<sup>2</sup>» Nous parlons ici du sentiment de culpabilité. Ce sentiment, aujourd'hui systématiquement rejeté du fait de sa résonance doloriste qui nous renvoie à l'héritage judéo-chrétien, n'est-il pas, en dehors de ces clichés, un sentiment tout ce qu'il y a de plus sain ?

Dans *Printemps, été, automne, hiver... et printemps*, le réalisateur coréen Kim Ki-Duk raconte l'histoire d'un vieux moine et de son élève qui habitent un temple flottant au fond d'une vallée lointaine. Le maître surprend un jour son jeune disciple en train d'attacher une pierre à la patte d'une grenouille et le voit torturer de la même manière un poisson et un serpent. Le matin suivant, l'enfant a du mal à se lever : le moine lui a attaché une large pierre dans le dos et ne la lui enlèvera que lorsqu'il aura débarrassé ses victimes de leur fardeau. L'enfant part péniblement au secours de ses victimes et découvre avec une grande peine que son acte a causé la mort de deux des animaux. Le sentiment de culpabilité est un véritable moteur de changement en ce sens que cette émotion négative nous met dans une situation d'inconfort psychologique appelant à une résolution. Pour le médecin psychiatre et psychothérapeute Christophe André,

«la culpabilité joue un rôle important dans notre psychisme car elle nous contraint à réexaminer certaines décisions dommageables aux autres. La culpabilité interpelle notre conscience morale et nous force à réfléchir : cette souffrance que j'ai (peut-être) déclenchée, est-elle évitable ? Et comment ? Trop peu de culpabilité fait de nous des égocentriques ; tandis que trop nous rend maladivement

Gandhi avait coutume de dénigrer « ce rêve de systèmes si parfaits, que nul n'aurait besoin d'être bon »<sup>1</sup>.

1] Paroles rapportées par E.F Schumacher, dans *Small is beautiful* Op Cit, p 24

1] Pasteur de l'Église réformée de France appartenant au protestantisme libéral. Docteur en théologie et en philosophie.

2] Alain Houziaux. *Peut-on changer ?* L'Atelier, 2004, p 15

sensibles. L'un dans l'autre, la culpabilité nous rend-elle meilleurs ? J'ai tendance à le penser, mais ce n'est pas l'avis de tous.<sup>1</sup>»

La culpabilité n'est-elle pas simplement l'expression de la compassion vis-à-vis d'une souffrance dont je me sais responsable ? Une personne, qui ne se sent pas responsable, peut-elle se sentir coupable ? Personnellement, et je ne pense pas me tromper en affirmant que mon cas est loin d'être isolé, c'est en prenant brutalement conscience de la souffrance causée par les conséquences de mes actes, et donc de ma responsabilité, que je suis entré en contact avec les questions d'écologie.

Culpabilité, responsabilité... Quoi de plus éloigné du désir, me direz-vous, que le poids de ces mots ? Mais l'attention à l'autre et la compassion dans laquelle ces sentiments prennent racine ne sont-ils pas eux-mêmes l'expression du plus évident des désirs, à savoir celui qui nous lie à l'autre ? C'est bel et bien parce que j'ai le désir de vivre en harmonie avec mon prochain que je me sens coupable de lui causer de la souffrance. N'éprouver aucune culpabilité n'est-il pas le signe de l'indifférence ? Ainsi rendre désirable la sobriété ne commence-t-il pas par rendre indésirable son absence ? N'est-il pas nécessaire de mettre en lumière la souffrance causée par la démesure pour mettre en lumière le sens des limites ? Une fois éclairée la notion d'identité, n'est-il pas nécessaire de prendre la mesure de la responsabilité qui en découle ?

---

1] Christophe André. *Les états d'âme, un apprentissage de la sérénité*. Odile Jacob, 2009. p 25

## I. De la violence

Nous avons compris dans la première partie de ce mémoire que les formes symboliques qui constituent les racines de notre vision du monde sont intrinsèquement violentes à l'égard de la Nature et des non-humains. Qu'en est-il à présent du fonctionnement même des sociétés dites « développées » ? Est-il possible que la violence idéologique ne se traduise pas dans les mécanismes de la société de consommation par une violence physique et psychologique ? Si l'on dit de la marche, du vélo ou du roller qu'ils sont des modes de transport « doux », n'est-ce pas parce que la voiture, le scooter ou le bus sont des modes de transport « violents » ? A l'image des autoroutes qui séparent des territoires sur des centaines de kilomètres et au niveau desquels des couloirs souterrains ou surélevés doivent être aménagés pour laisser passer les animaux, la société hyper-industrielle caractérisée par la démesure n'est-elle pas intrinsèquement violente ?

- La contre-attaque du steak

Alors qu'elle se rendait au rayon boucherie de son supermarché habituel, une amie se rend compte que la communication a changé. En lieu et place du mot « agneau » a été installée la photo d'un jeune agneau sur fond de prairie. Blanc moutonneux, il penche la tête et semble afficher un air de curiosité : sans doute la première fois qu'il voyait l'objectif. C'est plus fort qu'elle : devant cette image, mon amie ne peut se résoudre à acheter de l'agneau. Elle se tourne donc vers le reste du rayon : d'autres photos l'accueillent au dessus de chaque rayon. Un veau qui se lèche les babines, un porc qui semble lui faire un clin d'œil, un cheval qui mâche un bouquet d'herbes, etc. Dégoûtée, mon amie finit par se diriger vers l'étal

du poissonnier... La carte de la transparence, de l'authenticité, jouée par les enseignes de la grande distribution semble avoir des effets secondaires indésirables chez certains consommateurs. Pourquoi ? Pourquoi mon amie, comme tant d'autres gens, ne se sent pas à l'aise devant cette image que l'on donne à sa viande ?

Contrairement au cheval duquel il est issu, un steak ne vous regarde pas, il ne bouge pas, ne grandit pas. Il ne fait pas de bruit et n'est jamais malade : un steak n'a absolument rien d'attendrissant. Et pour cause : ce n'est qu'un bout de viande. Lorsque mon amie consomme ce steak, elle ne consomme pas un bout de cheval, mais des protéines animales. Et là est toute la différence : en associant le produit à l'animal dont il est issu, l'image établit un pont entre son produit et la mort d'un animal, dont bien des consommateurs ne souhaitent pas se sentir responsables. Des activistes végétariens ne s'y seraient pas pris différemment pour éloigner les clients du rayon boucherie : la stratégie de communication de ce supermarché est la meilleure contre-pub qui soit pour la consommation de viande. Qui mangerait encore de la viande à tous les repas s'il fallait assumer de prendre la vie de l'animal ? Tuer un canard et le vider de son sang avant de l'ébouillanter, de le plumer et de le cuisiner apporte une saveur toute particulière à la chair : celle de la mort. Ainsi une amie indienne, donc végétarienne par tradition affirme qu'elle refuse de « mettre un cadavre dans son corps ».

La souffrance animale fait chaque année l'objet d'un grand nombre d'enquêtes qui dénoncent largement les abus : je ne m'étendrais donc pas sur cette question. Mais au-delà de la question de la souffrance animale, la consommation de viande a-t-elle un impact sur les conditions de la vie humaine ? La consommation de viande a-t-elle des conséquences violentes sur l'humain ?

Selon le géographe Eric Lambin, «la production mondiale de viande a été multipliée par cinq entre 1950 et 2006, soit un taux de croissance deux fois plus élevé que celui de la population mondiale (...) Aujourd'hui, ce sont plus de 56 milliards d'animaux domestiques qui sont tués chaque année dans le monde pour la consommation de leur viande par l'homme<sup>1</sup>.» Les chiffres montrent que la courbe de consommation de viande suit systématiquement celle du développement économique.

«La Chine est passée de 20 kg de viande par habitant et par an en 1980 à 52 kg en 2007 – ce qui reste néanmoins bien inférieur aux chiffres des pays occidentaux. (...) Un Américain ou un Européen consomme en moyenne chaque année plus de 80 kg de viande.(...) Depuis le début du XXe siècle, la population de volaille sur terre a été multipliée par 15 (17 milliards d'individus aujourd'hui) et la population de porcs par 10 (940 millions d'individus en 2002) alors que sur la même période, la population humaine ne faisait « que » quadrupler.<sup>2</sup>»

Outre le développement des pratiques d'élevage intensif qui ne tiennent pas en compte le bien-être animal, quelles sont les conséquences de cette augmentation de la consommation mondiale de viande ?

«L'élevage est d'abord un grand consommateur d'espace : les pâturages occupent pas moins du quart des terres émergées non couvertes par les glaces. Par comparaison, les terres cultivées n'occupent que 12% de cette surface terrestre. L'expansion des pâturages en réponse à la demande croissante de viande se fait souvent aux dépens des forêts riches en biodiversité et qui stockent une énorme quantité de carbone dans la végétation et le sol.<sup>3</sup>»

---

1] Eric Lambin, Op Cit. p 67

2] Ibid, p 68

3] Ibid, p 69

Ainsi en 40 ans, la forêt amazonienne a perdu 1 cinquième de sa surface : à la place des arbres s'étendent à perte de vue des champs de soja destinés à nourrir le bétail et les volailles européennes. Par ailleurs, l'élevage est responsable d'environ 20 % des émissions anthropiques de gaz à effet de serre, soit à peu près l'équivalent des transports. Pour donner un ordre d'idée, la production d'un kilo de viande de veau rejette environ la même quantité de GES qu'un trajet automobile de 220 km.<sup>1</sup>

Enfin, si l'on considère qu'il faut 7 kg de céréales et 13 000 litres d'eau pour produire 1 kg de boeuf, on prend conscience que l'élevage est une aberration en terme d'utilisation des ressources : on pourrait nourrir au moins cinq fois plus de gens en consommant directement les céréales nécessaires à la production mondiale de viande.

Par conséquent, la consommation de viande est non seulement à l'origine d'une violence évidente à l'égard des animaux - ceux dont la viande est consommée et ceux qui subissent les conséquences de la déforestation - mais aussi à l'égard des hommes quant aux conséquences du changement climatique et du gaspillage des ressources. La violence sur les animaux n'est-elle pas en réalité la partie immergée de l'iceberg ? A quel niveau la violence est-elle ancrée dans le fonctionnement des sociétés industrielles ?

---

1] Jean-Marc Jancovici. Etude «Elevage et transport jusqu'au lieu de vente».

- La richesse : arme de destruction massive

Les écarts de richesse entre les différentes régions du monde sont généralement vus comme le résultat d'une course au développement dans laquelle certains se seraient montrés plus efficaces que d'autres, en témoigne le vocabulaire désignant les pays du « tiers-monde » « en voie de développement ». Il suffit pourtant de feuilleter un manuel d'histoire pour se remettre en mémoire que la réalité est bien différente. Si course il y eut, ils n'étaient qu'une poignée au départ : Français, Britanniques, Portugais, Espagnols, Hollandais, pour la course à la colonisation. Les empires coloniaux dont les grandes puissances occidentales sont héritières se sont enrichis aux dépens des peuples qu'ils ont exterminés ou réduits en esclavage et des territoires qu'ils ont pillés. A quoi ressembleraient aujourd'hui les grandes puissances européennes si toutes les richesses de leurs colonies n'avaient jamais changé de main et traversé les mers ? A quoi ressembleraient les États-Unis s'ils n'avaient pas déporté et réduit en esclavage des populations africaines entières ? A quoi ressemblerait d'ailleurs l'Amérique du Nord si les Amérindiens y vivaient encore aujourd'hui ? La richesse que les pays industrialisés crachent aujourd'hui à la face du monde est le fruit historique de la violence et de la souffrance. Mais cette violence sur laquelle les pays développés se sont construits appartient-elle seulement à l'Histoire ?

Il est aujourd'hui clair que l'intervention armée menée depuis 2003 par les américains en Irak, maladroitement couvert par un discours de croisade pour la démocratie, n'a pas d'autre but que de mettre la main sur les réserves pétrolières du pays. Et ce conflit n'est qu'un exemple parmi tant d'autres de la violence générée par l'accroissement de la demande énergétique mondiale.

De son côté, le géant français du pétrole, Total, s'est fait épinglé en 2007 par des associations de défense des droits de l'homme à l'occasion du soulèvement populaire birman : la

multinationale, ayant passé contrat avec la junte militaire au pouvoir afin d'exploiter les réserves pétrolières du pays, n'a pas souhaité mettre en danger ses intérêts économiques et n'a réagi ni aux atteintes aux droits de l'homme perpétrées dans cette région, ni à la sanglante répression qui a suivi les mouvements de protestation.

Restons parmi les membres du Cac 40 : de son côté, le fabricant de centrales nucléaires AREVA est dénoncé par de nombreuses associations quant aux conséquences de l'exploitation des mines d'uranium à ciel ouvert au Niger : les populations vivant sur les territoires convoités sont déplacées de force par les autorités du pays avec lesquelles l'entreprise a passé contrat et les mouvements de révoltes ont été éteints dans des bains de sang. Par ailleurs, les moyens de protection mis à disposition des ouvriers travaillant dans ces mines sont très insuffisants compte tenu de la dangerosité des matières manipulées. Enfin, les mines à ciel ouvert ont un impact environnemental désastreux compte tenu de la contamination radioactive des sols, des cours d'eau et des nappes phréatiques dont dépendent les populations locales.

Prendre en considération ces nouvelles données n'est-il pas susceptible de nous aider à voir dans les économies d'énergie autre chose qu'un moyen d'économiser de l'argent ? A l'heure du pétrole cher, l'énergie est plus que jamais un enjeu économique qui met à mal les considérations humanistes et écologistes.

Le documentaire *Vers un crash alimentaire*, réalisé en 2006 par Arte France, explique que les politiques de subventions des pays riches, dont la politique agricole commune européenne, associées à la libéralisation des marchés mondiaux, ont pour conséquence directe la ruine des paysans des pays pauvres. A cela s'ajoute l'envolée des cours des matières premières agricoles dues à la promotion des agro-carburants et la privatisation des semences par les grandes firmes multinationales. Ainsi en 2007, les émeutes de la faim se sont multipliées à travers le monde. Bruno Parmentier, directeur de l'école nationale

d'agriculture, explique ainsi ce que l'on a appelé la « crise de la tortilla » au Mexique. La tortilla est la galette de maïs qui constitue l'alimentation de base des Mexicains ; or, le Mexique importe une grande partie de son maïs depuis les États-Unis. Début 2007, l'administration Bush décide d'augmenter la part d'éthanol issu du maïs dans le bouquet des carburants. Résultat : la part du maïs américain destiné à l'export baisse directement de 30 %, avec pour conséquence directe au Mexique l'augmentation du prix de la tortilla de 50 % et un prix insupportable par une grande partie de la population du pays. Nourrir les voitures ou les gens : il faut choisir.

De son côté, Cécile Raimbeau, journaliste au monde diplomatique, décrit dans un article d'avril 2009, la colère des paysannes de l'Atlas marocain devant les conséquences de l'extension massive des cultures destinées à l'export. Afin de faire de la plaine du Souss « l'un des centres agricoles les plus dynamiques au monde », le gouvernement du pays appuyé par la Banque Mondiale a mis en place une politique d'agriculture intensive : « elle produit à présent 685 000 tonnes de légumes, dont 95 % des exportations nationales de tomates, surtout écoulées sur le marché français, d'octobre à juin. » Conséquences pour la population : les retenues d'eau inondent les vallées en amont, assèchent les cours d'eau en aval, et les paysans expropriés n'ont d'autre choix que de travailler pour les propriétaires des exploitations qui les ont chassés. Salaire de misère, horaires à rallonges, répression des mouvements sociaux : ainsi les paysans à qui l'on a volé leur autonomie alimentaire se retrouvent sans défense lorsqu'on leur vole leurs droits. Et voilà comment, en achetant des tomates en hiver, nous légitimons, sous couvert d'une facile ignorance, de violentes atteintes aux droits de l'homme. Jean-Pierre Dupuy prend bien la mesure de la responsabilité des pays riches dans ce qui n'est autre que du terrorisme alimentaire :

«La distinction entre tuer par un acte individuel intentionnel et tuer parce qu'on ne se soucie que de son bien-être égoïste de citoyen d'un pays riche tandis que les autres meurent de faim, cette distinction est pour le conséquentialiste de moins en moins tenable. Nous devons nous soucier de toutes les conséquences de nos actions et pas seulement des plus proches et des plus visibles<sup>1</sup>.»

Surpêche industrielle empiétant sur les besoins du cinquième de la population mondiale dépendant de la pêche, culture de coton transgénique ruinant les paysans indiens, déchets électroniques envoyés par bateaux au Bangladesh, les exemples démontrant la souffrance engendrée par la richesse et la consommation qui en découle sont pléthoriques. Dans ces conditions, ne peut-on pas dire que la sobriété est désirable ? Aussi l'erreur de communication que nous décrivions en introduction de ce chapitre a comme un parfum de solution. Suffirait-il que nous soyons confrontés à l'image des animaux vivants dont notre nourriture est issue pour que nous nous interroguions sur la souffrance dont nous sommes responsables ? De la même manière, utiliserions-nous moins nos voitures si une étiquette expliquait à la pompe le soutien de Total à un régime autoritaire ? Les Américains favoriseraient-ils les transports doux pour ne pas enlever le pain de la bouche des Mexicains ? Les citoyens français chercheraient-ils une alternative à l'achat de tomates en hiver s'ils connaissaient la situation des paysans de la plaine du Souss ? Ces exemples montrent que l'abondance matérielle et énergétique de notre mode de vie a des répercussions dramatiques sur les conditions de vie de millions de personnes dans le monde entier. Par notre avidité, nous occupons littéralement leur espace vital. C'est ce que démontre très efficacement l'idée d'empreinte écologique.

---

1] Jean-Pierre Dupuy. Op Cit. p 154

- Empreinte écologique

William E. Rees, un des pères du concept, définit l'empreinte écologique comme «la surface correspondante de terre productive et d'écosystèmes aquatiques nécessaires pour la production des ressources utilisées et l'assimilation des déchets produits par une population définie.»

L'empreinte écologique vise à traduire lisiblement l'impact d'activités humaines sur les écosystèmes et la planète. Elle se mesure généralement en surface (hectares par individu, ou hectares consommés par une ville ou un pays pour répondre à ses besoins, par exemple). L'empreinte écologique peut aussi être utilisée pour donner une mesure des impacts d'activités de production comme l'élevage ou l'extraction d'or ou d'objets tels qu'une voiture, un ordinateur ou un téléphone portable.

En considérant la superficie totale de la terre et en le divisant par le nombre de personnes qui y vivent, on obtient la surface théoriquement disponible pour chaque personne. Par exemple, au début des années 2000, les 6 milliards d'individus qui peuplaient la terre disposaient chacun de 8,5 ha, desquels il faut extraire les terres improductives (glaciers, déserts, etc) et qu'il faut partager avec la faune et la flore qui ont également des besoins incompressibles, pour notamment produire l'oxygène qui nous est vital. Il ne restait alors que 1.8 ha utilisables par personne.

Or, un terrien moyen a aujourd'hui besoin de 2,3 ha. L'empreinte écologique mondiale a dépassé la capacité biologique de la Terre à produire nos ressources et absorber nos déchets depuis le milieu des années 1970, ce qui signifie que l'on surconsomme déjà les réserves, en réalité en surexploitant les milieux, notamment grâce aux ressources fossiles. Mais l'empreinte écologique moyenne n'a de sens que si elle est mise

en perspective avec les écarts qu'elle dissimule : voici donc des chiffres tirés du *Living Planet Report*, publié en 2009 par le WWF :

Continent (2006)	
Amérique du Nord	9,4 hectare
Union Européenne	4,8 hectare
Europe (hors UE)	3,8 hectare
Moyenne pour un terrien	2,23 hectare
Moyen Orient et Asie centrale	2,2 hectare
Amérique Latine et Caraïbe	2,0 hectare
<b>Empreinte écologique disponible</b>	<b>1,8 hectare</b>
Asie (et Océanie)	1,3 hectare
Afrique	1,1 hectare

Pays (2008)	
Émirats arabes unis	9,6 hectare
USA	9,5 hectare
France	5,2 hectare
Pays-Bas	4,1 hectare
Hongrie	3,8 hectare
Brésil	2,4 hectare
<b>Empreinte écologique disponible</b>	<b>1,8 hectare</b>
Algérie	1,8 hectare
Chine	2 hectare
Kenya	1,1 hectare
Inde	0,9 hectare

Le calcul de l’empreinte écologique illustre très clairement que les habitants des pays riches, du fait de l’impact écologique de leur train de vie, empiètent littéralement sur l’espace vital des habitants des pays pauvres : 20 % de la population mondiale consomme actuellement 80 % des ressources de la planète. Imaginez cinq personnes autour de cinq parts de pizza : vous et moi sommes représentés par celle qui vient d’engloutir quatre

des cinq parts, laissant les quatre autres personnes se battre pour la dernière. Nous comprenons que l’enjeu de la sobriété n’est pas seulement lié aux questions environnementales, mais aussi directement lié à l’enjeu majeur qu’est la répartition équitable des ressources sur la planète. Nous ne répèterons jamais assez les célèbres mots de Gandhi : «vivre simplement pour que d’autres, simplement, puissent vivre.» Il est temps pour les habitants des pays « développés » de faire de la place à ceux des pays qu’ils privent de ressources.

«Je m’aperçus que si je voulais garder quelque chose pour moi, je devais défendre mon droit de propriété contre le monde entier.(...) Et un jour, je serai amené à faire appel à la police, si des gens affamés, me rencontrant seul, voulaient non seulement partager mon bien mais me déposséder. Pourtant, s’ils agissent ainsi, me disais-je, ce n’est point par malice, mais parce qu’ils ont beaucoup plus besoin que moi de cette chose. Le fait de posséder me parut alors être un crime. Il ne faut garder pour soi que les objets qui ne manquent pas aux autres. Mais cela n’existe pas. La non-possession est la seule chose qui soit à la disposition de tous.<sup>1</sup>»

La vision de Gandhi découle d’un sens aiguisé du collectif : savoir se situer dans le monde comme une partie du tout est-elle une condition nécessaire à la mesure de la responsabilité ?

1] Gandhi. *La voie de la non-violence*. Gallimard, Folio, 2004. p97

## 2. Si tout le monde faisait comme moi

La rumeur se répand rapidement à travers les arbres : la forêt est en feu. Pour échapper aux flammes, tous les animaux fuient en direction de la rivière. Sur leur passage, ils croisent un colibri qui fonce en direction des flammes avec une goutte d'eau au bout du bec. « Mais que fais-tu ? », « Es-tu fou ? », lui demandent les autres animaux. Sans s'arrêter, il répond : « Je fais ma part ».<sup>1</sup>

- Fer à repasser nucléaire

80 % de l'électricité produite sur le territoire français est d'origine nucléaire. En clair, dès que vous et moi allumons un ordinateur, branchons un réfrigérateur, utilisons un grille-pain, un sèche-cheveux ou un poste de radio, nous utilisons de l'énergie issue des centrales nucléaires. En octobre 2009, France 3 diffuse un reportage de Éric Guéret et Laure Nouhalat intitulé *Déchets, le cauchemar du nucléaire*. Ce reportage, synthèse de trois années d'enquête, met en lumière la dangerosité des déchets nucléaires issus des centrales et la désinformation systématique opérée par le lobby du nucléaire français.

Un élément essentiel du débat autour du nucléaire est la durée de la période radioactive des déchets ; c'est-à-dire la période pendant laquelle ils représentent un danger pour la vie humaine. Le reportage rend ainsi compte d'un projet pilote consistant à enfouir les déchets nucléaires ultimes, c'est-à-dire les plus concentrés en particules radioactives, dans une couche d'argile située à 500 mètres de profondeur. Ces

---

1] Cette anecdote est souvent racontée par Pierre Rabhi, philosophe et agroécologiste, lors de ses conférences.

déchets ultimes seront nocifs pendant les 200 000 prochaines années. L'objectif de ce projet est donc de les stocker dans une couche géologique étanche afin de garantir un isolement total pendant cette période. Car dans 200 000 ans, le verre et l'acier qui contiennent aujourd'hui les déchets radioactifs se seront dégradés au point de ne plus garantir l'étanchéité : il convient donc de trouver un lieu de stockage au sein duquel les déchets libérés puissent être contenus de manière naturelle, quels que soient les changements qui s'opèrent en surface...

Nous sommes ici au cœur de l'idée de démesure : « le nucléaire est la seule activité humaine qui nous demande de nous projeter aussi loin dans le futur : 200 000 ans, 6 000 générations qu'il faut mettre à l'abri des conséquences de nos actes présents. Peut-on faire confiance à ce projet ? » Pour répondre à cette question, les journalistes se tournent vers Hubert Reeves<sup>1</sup>, l'astrophysicien français le plus reconnu. Sa réponse est sans ambiguïté : « Je dois dire que le fait d'hypothéquer la vie des générations futures pour les 200 000 prochaines années me paraît délirant ».

200 000 ans : l'âge de l'homo sapiens... Il est évident que l'industrie du nucléaire nage en plein ubris. Pourquoi alors la France, tandis que l'Allemagne a annoncé son intention de sortir du nucléaire, s'entête-t-elle dans cette voie ? Les raisons sont multiples : politiques (indépendance énergétique), militaires (déchets utilisés dans la production d'armes nucléaires), économiques (l'industrie du nucléaire est le fleuron de l'industrie française), et paradoxalement environnementales. En effet, la production d'électricité à partir de l'énergie nucléaire est considérablement moins émettrice de GES que les centrales thermiques fonctionnant au charbon, au gaz ou au fioul. En faisant la promotion du nucléaire à travers le monde, la France

---

1] Astrophysicien, scientifique et écologiste franco-québécois. Ayant débuté sa carrière en tant que chercheur en astrophysique, il pratique aussi la vulgarisation scientifique depuis les années 1970 et s'avère militant écologiste depuis les années 2000.

lutte de fait contre le changement climatique. Réchauffement climatique ou empoisonnement radioactif ? Le dilemme est bien réel. Où est donc la sortie de secours ? Les énergies renouvelables, solaires, éoliennes, biomasses, géothermiques, marémotrices, etc sont prometteuses. Mais nous avons vu en introduction qu'aussi diversifié que soit le bouquet des énergies renouvelables, on ne peut espérer grâce à lui répondre à la demande énergétique actuelle.

Encore une fois, il s'agit avant tout de consommer moins. Après avoir visionné ensemble le reportage, c'est à cette conclusion que nous aboutissons, ma mère et moi. Nous nous retrouvons peu après dans la buanderie. Voyant que tout le linge sec que je décroche de l'étendoir se retrouve dans la même bassine, ma mère se saisit d'un T-shirt froissé : « je vais faire du repassage demain ». Un fer à repasser consomme de 300 à 600 W ; l'équivalent d'une quarantaine d'ampoules basse-consommation. Toute cette énergie pourquoi ? Pour défroisser des vêtements... Je lui reprends mon T-shirt : « Moins de repassage, moins de déchets nucléaires... »

Cette anecdote illustre très clairement les conditions de la sobriété et ce qu'elle représente. L'attitude paradoxale de ma mère m'amène à la question suivante : sachant d'une part que la solution au problème passe nécessairement par des économies drastiques d'énergie ; sachant d'autre part que mon fer à repasser est très gourmand en énergie, comment se fait-il que ma mère n'associe pas instinctivement l'usage de son fer à repasser à la consommation globale d'électricité ? « Si je débranche mon fer à repasser, qu'est-ce que ça changera au problème ? A quoi ça sert d'économiser quelques malheureuses centaines de watt-heure à côté de la pollution des centrales ? » Ce discours, nous l'avons tous, sinon proféré, au moins entendu : c'est celui d'un rejet caractérisé de responsabilité. L'idée selon laquelle c'est moi, et les millions d'autres mois, qui, à travers ma consommation

quotidienne, légitime l'existence et les nuisances du nucléaire, est une idée difficile à assumer. Or, n'est-ce pas la condition première de la mise en mouvement ?

- Une formule magique

La dernière fois que je me suis rendu dans un hypermarché, je me suis amusé à imaginer le nombre de produits qui disparaîtraient si tout le monde faisait comme moi. Je voyais les produits disparaître les uns après les autres : cosmétiques, surgelés, boucherie, fruits exotiques, sodas, eau minérale, électroménager, hi-fi, etc. Mon imagination vidait les rayons à tour de bras et à la fin, ne restaient que les produits de consommation de base : céréales, fruits et légumes locaux et de saison, fromage, œufs, vêtements et quelques produits d'entretien naturels. Les comportements d'achat conditionnent directement le contenu de ces rayons : si personne n'achetait de fer à repasser, il n'y en aurait plus un en rayon : les commerçants ne nous vendent que ce que l'on achète... En témoigne le nombre croissant de produits « responsables ».

En appliquant la formule « si tout le monde faisait comme moi... », choisir de ne plus aller chez Carrefour revient à dynamiter la grande distribution, planter une éolienne dans mon jardin met à la retraite les réacteurs nucléaires, ne produire que 30 kg de déchets par an ferme des dizaines de sites d'enfouissement et autant d'usines d'incinération, faire du covoiturage pousse les fabricants de voiture à se recycler, etc. Avec des si, dit-on, on refait le monde : précisément. Être en mesure de refaire le monde virtuellement, par la pensée, n'est-il pas la première condition du changement ?

Plus qu'une pensée, il s'agit d'une posture mentale, d'un outil d'évaluation qui prend la forme d'un vœu, d'une prière tout ce qu'il y a de plus laïque. Cette prière, au-delà de sa force

mobilisatrice, est un outil de mesure permettant de placer mes actes sur une échelle de valeurs morales. C'est en cela une sorte de test : tout acte invalidé par une simulation mentale de généralisation à l'échelle de l'humanité est considéré comme non moral. Exemple : voyager régulièrement en avion. « Et si tout le monde faisait comme moi ? » : impossible... Test invalidant : j'ai donc fait le choix de ne plus prendre l'avion. Manger de la viande à tous les repas : « Et si tout le monde faisait comme moi ? » : impossible... Test invalidant : j'ai donc fait le choix de ne plus manger de viande, etc.

Imaginez ma surprise quand je découvris, au cours de ce travail de mémoire, que la formule magique que je tentais d'appliquer au quotidien était une sorte de version populaire de «l'impératif catégorique<sup>1</sup>» d'Emmanuel Kant, concept de philosophie morale connu essentiellement pour ses trois formulations :

« Agis de façon telle que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans tout autre, toujours en même temps comme fin, et jamais simplement comme moyen. »

« Agis selon la maxime qui peut en même temps se transformer en loi universelle. »

« Agis selon des maximes qui puissent en même temps se prendre elles-mêmes pour objet comme lois universelles de la nature. »

L'impératif catégorique s'appuie sur une définition de l'humanité qui est supérieure à la somme des humains qui la compose : l'humanité est certes un groupe d'humains, mais c'est surtout un projet, une certaine idée du progrès. « L'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre » : chacun est indissociable du Tout. Cette notion de reliance à une

---

1] Concept énoncé pour la première fois en 1785 dans *Fondation de la métaphysique des mœurs*.

valeur humaine supérieure se retrouve dans le pacte social de Rousseau<sup>1</sup> : « chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale ; et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout. » Les mots sont clairs : il s'agit rien de moins que d'une communion. Et Dufour d'illustrer cette transcendance : « On ne s'enthousiasme pas devant un contrat, alors que, lors du scellement d'un pacte, on le fait parce qu'on est transporté ailleurs que dans l'usuel. On accède, un instant, au moment transcendantal qui dépasse chacune des parties en cause. »

La Démocratie a cela de particulier qu'elle est une religion laïque, ou plutôt une spiritualité laïque, qui débarrasse le rapport à la transcendance de la dimension dogmatique : les hommes sont unis sous une idée plus « utile », ou en tout cas plus littérale, de Dieu : celle de l'intérêt général.

Avec cette formule magique, les limites collectives se dessinent comme des évidences. Si tout le monde pouvait manger à sa faim, si tout le monde respectait la liberté de culte, si tout le monde posait les armes... On se rend compte que cette formule n'est pas uniquement active en terme de limitation, mais également en terme de projet. N'est-ce pas de fait sur cette formule qu'est bâtie l'idée de démocratie ? « Je vote pour tel programme car je suis convaincu que si tout le monde faisait comme moi, la société s'en porterait mieux. » En fait, se demander « et si tout le monde faisait comme moi ? » en fermant le robinet, c'est en quelque sorte donner une importance politique à cet acte. Or nous savons aujourd'hui que les actes de notre quotidien contribuent à limiter ou à intensifier notre

---

1] Ecrivain, philosophe et musicien genevois de langue française (1712-1778). Il est l'un des plus illustres philosophes du siècle des Lumières, bien que son œuvre philosophique et son tempérament l'aient souvent opposé au rationalisme des Lumières ainsi qu'à quelques-uns de ses éminents représentants. Ses travaux ont influencé grandement l'esprit révolutionnaire français.

impact sur l'environnement. Comment pouvons-nous gaspiller douze litres d'eau potable en tirant une chasse d'eau alors que les réserves d'eau potable s'épuisent ? De fait, se demander « et si tout le monde faisait comme moi » amène immédiatement tout acte sur le terrain politique.

Mais ce test n'est qu'une simulation : tout le monde ne fait pas comme moi... Tout le monde ne fait pas chaque jour 50 km de voiture pour aller travailler, tout le monde ne possède pas 50 paires de chaussures, tout le monde ne sillonne pas la planète pour ses loisirs. Encore heureux dirons-nous. Malheureusement, comme l'explique Hervé Kempf<sup>1</sup> dans *Comment les riches détruisent la planète*, si tout le monde ne fait pas comme moi, tout le monde en crève d'envie : si 80 % des humains se partagent 20 % des ressources, ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas envie de vivre dans le luxe et l'abondance mais bel et bien parce qu'ils n'en ont pas encore les moyens. Et malheureusement pour la planète et conséquemment pour eux-mêmes, ils sont sur le point d'en avoir les moyens. Se dédouaner de sa responsabilité en considérant que tout le monde ne fait pas comme soi, c'est oublier un peu vite l'envie suscitée par notre mode de vie. C'est oublier l'impact de l'imaginaire consumériste que nos grandes marques exportent dans le monde entier.

«Il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être (...) Ainsi notre responsabilité est beaucoup plus grande que nous pourrions le supposer, car elle engage l'humanité entière.<sup>2</sup>»

---

1] Journaliste et écrivain français. Il entre en 1998 au quotidien *Le Monde* pour couvrir le domaine environnemental. Il se définit comme « objecteur de croissance ».

2] Jean-Paul Sartre. *L'existentialisme est un humanisme*. Gallimard, Folio, 1996, p 31.

La question « Et si tout le monde faisait comme moi ? » n'a donc rien de dogmatique : elle est un outil qui permet de définir à quel niveau ma liberté individuelle empiète sur l'intérêt général et sur la liberté des autres êtres humains.

- Chacun est responsable de tous

Un jean a parcouru en moyenne 60 000 km à travers le monde avant d'arriver dans votre centre commercial. Brancher le chauffage électrique incite Areva à aller piller toujours plus d'uranium dans les mines du Niger. Prendre la voiture chaque jour rase la forêt de Bornéo et exproprie les paysans argentins. Consommer des tomates en hiver assèche l'Andalousie... Dans un monde où les échanges internationaux ont été multipliés par vingt en cinquante ans, la mondialisation des échanges, couplée à la concentration des unités de production, a eu pour effet un accroissement exponentiel de l'impact de tous les actes de la vie quotidienne : se nourrir, s'habiller, se divertir a des conséquences non négligeables sur l'état global de la planète et sur les conditions de vie de ses habitants. La conséquence nécessaire de cette puissance est, que nous le voulions ou non, que chacun des actes de notre vie est intrinsèquement et fondamentalement politique.

«Bien des menaces qui pèsent sur notre avenir sont le résultat de la mise en synergie d'une multitude d'actions individuelles minuscules dont chacune prise isolément a des conséquences indécélables (songeons au réchauffement climatique) (...) Aujourd'hui, la puissance humaine et son excédent par rapport à toute préconnaissance certaine des conséquences ont pris de telles dimensions que le simple exercice quotidien de notre pouvoir, qui constitue la routine de la civilisation moderne – et dont nous vivons tous -, devient un problème éthique<sup>1</sup>.»

---

1] Jean-Pierre Dupuy. Op Cit. p 154

Un problème éthique, politique, met en jeu une vision du monde, des valeurs, une certaine idée des rapports humains et du rapport de l'humain à son environnement.

«L'homme est bien trop adroit pour arriver à survivre sans sagesse (...) Exclure la sagesse de l'économie, de la science et de la technologie ne présentait peut-être, momentanément, pas de risque tant que nous connaissions un relatif insuccès. Maintenant que nous connaissons de grands succès scientifiques et techniques, le problème de la vérité spirituelle et morale vient occuper le devant de la scène.<sup>1</sup>»

Et en matière de politique, le respect de la liberté de chacun veut que chacun ait le droit de se positionner ou de ne pas le faire. On peut choisir de ne pas considérer le sens politique de nos actes. Mais notre attitude vis-à-vis des faits ne change rien à leur état : détourner le regard ne change rien aux conséquences des actes. Si tout est choix politique, le non-choix l'est aussi et relève de l'indifférence.

Ainsi l'industrialisation du monde a-t-elle mis fin, dans une certaine mesure, à l'innocence : le fait que le moindre de nos actes ait une portée éthique intrinsèque renvoie irrémédiablement l'indifférence à la négligence. En matière de consommation, ou à partir du moment où nos actes mettent en jeu des biens ou des services, nous ne pouvons plus nous permettre de prendre les choses à la légère. Nous ne pouvons plus nous permettre de ne pas être exigeants. On se souvient de l'incroyable exigence de Sartre<sup>2</sup> devant cet espace de la liberté : « Je suis obligé à chaque instant de faire des actes exemplaires. Tout se passe comme si, pour tout homme, toute l'humanité avait les yeux fixés sur ce

---

1] E. F. Schumacher. Op Cit. p 33

2] Philosophe et écrivain français (1905-1980). Prolifique et hyperactif, il est autant connu pour son œuvre, notamment ses paradigmes philosophiques que l'on regroupe sous le nom d'existentialisme, que pour son engagement politique, de gauche radicale.

qu'il fait et se réglait sur ce qu'il fait.<sup>1</sup> » De préciser : « L'homme qui s'engage et qui se rend compte qu'il est non seulement celui qu'il choisit d'être, mais encore un législateur choisissant en même temps que soit l'humanité entière, ne saurait échapper au sentiment de sa totale et profonde responsabilité. »<sup>2</sup> La formule « et si tout le monde faisait comme moi » constitue un rempart contre la démesure et devient une matrice morale. En me posant cette question, je suis en mesure de distinguer ce qui est moralement acceptable de ce qui ne l'est pas dans la mesure où, comme le soutient le Dalai-Lama, « chacun est responsable de tous. »

---

1] Jean-Paul Sartre, Op Cit.

2] Ibid.

### 3. La reconquête du bon usage

Si chacun est responsable de tous, l'innocence est-elle pour autant condamnée ? Ne pourrions-nous plus jamais faire preuve de folie, d'excentricité ? La fête est-elle vraiment terminée, comme le prétend Yves Cochet<sup>1</sup> ? Il est ici essentiel de comprendre que sobriété ne rime pas nécessairement avec austérité. Car, si la fête consumériste doit impérativement prendre fin, le plaisir et la joie ne doivent plus en dépendre.

«la sobriété ne s'oppose pas à la frivolité et ne se réduit pas aux « vrais besoins ». Le bon usage, c'est aussi la fête, c'est-à-dire faire bombance, faire du bruit, mélanger le politique et le commercial, le livre et les merguez. La culture de l'usage n'est pas seulement celle du nécessaire. <sup>2</sup>»

Non, la fête n'est pas finie, à condition qu'elle ait lieu dans un domaine et dans des conditions qui limitent ses conséquences à l'échelle planétaire : «il s'agit de réinventer un autre mangeur derrière le consommateur de produits alimentaires, de réinventer un nouveau patient derrière le consommateur de soins (para)médicaux, de réinventer un nouvel élève derrière le consommateur de cours, etc.»<sup>3</sup> Le politologue Paul Ariès interroge ici la valeur d'usage. Comment, à l'aune des limites de la planète, définirions-nous un bon usage ?

---

1] Homme politique français né en 1946, membre des Verts. Député de la 11e circonscription de Paris depuis juin 2002. Rapporteur lors du premier colloque mondial sur la décroissance en avril 2008 à Paris. Yves Cochet emploie l'expression « la fête est finie » pour parler des conséquences de l'épuisement des réserves de pétrole dans un essai intitulé Pétrole apocalypse.

2] Paul Ariès. Op Cit. p 164

3] Ibid, p 162

«Pourquoi paierait-on le même prix le litre d'eau pour son ménage et pour remplir sa piscine privée? Pourquoi payer l'essence le même prix pour se rendre au travail ou en vacances, pour transporter des marchandises ou des humains ? Pourquoi les impôts fonciers sont-ils les mêmes pour une résidence principale et une maison de campagne ?<sup>1</sup>»

À travers ces exemples, le politologue cherche à distinguer l'usage du mésusage :

«Puisque l'hypercapitalisme n'est plus simplement l'époque de la marchandisation du monde, mais celle de sa vénalisation absolue, puisque le vénal s'oppose structurellement à la gratuité, c'est donc de l'extension du champ de la gratuité que nous devons partir, gratuité de l'usage qui n'ira pas sans un renchérissement du mésusage (...) Ainsi le classement en usage et mésusage est foncièrement politique. La définition n'est pas sans rapport avec celle des biens communs qui tout comme le bon usage, vise l'intérêt collectif.<sup>2</sup>»

Selon Paul Ariès, la gratuité de l'usage serait donc un levier structurel susceptible de réguler les dérives du capitalisme. Il propose ainsi de désamorcer le système en s'attaquant à son carburant : l'argent. Paul Ariès est une des figures de proue du mouvement des objecteurs de croissance : ainsi la gratuité de l'usage est pour lui un moyen de résoudre à la fois les problèmes d'équité et de sobriété. Dans un monde guidé par l'argent, quelle est donc la place laissée à la gratuité ? Où est-elle susceptible de gagner du terrain ? Quels sont les obstacles à sa diffusion ?

---

1] Paul Ariès,. Op Cit. p 172

2] Ibid, p 159

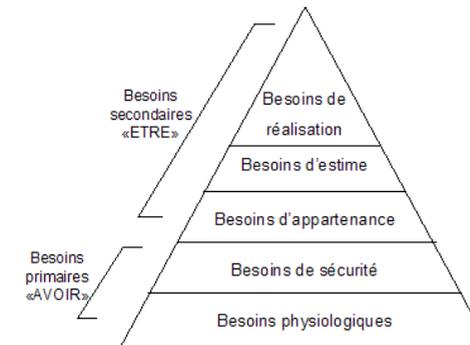
- Le combat pour la gratuité

L'entreprise multinationale Nestlé est leader mondial du secteur de l'agroalimentaire et le premier producteur d'eau minérale au monde. Dans *We feed the world*, un documentaire réalisé en 2007, Erwin Wagenhofer nous livre une interview de son PDG, Peter Brabeck-Letmathe :

« Bien sûr, selon lui, l'eau est la matière première la plus importante que nous avons sur terre. La question est de savoir si nous allons privatiser ou non l'approvisionnement de la population en eau. Et sur ce sujet, deux points de vue s'affrontent. Le premier, que je qualifierais d'extrême, est défendu par les ONG pour qui l'eau doit être un bien public. Autrement dit, tout être humain doit pouvoir avoir accès à l'eau : c'est une solution extrême... L'autre point de vue, c'est que l'eau est une denrée alimentaire et que comme toute denrée alimentaire, elle doit avoir une valeur marchande. »

Nous voyons ici que la gratuité est la bête noire absolue du capitalisme pour lequel tout doit avoir une valeur marchande. Pour le PDG de Nestlé en tous cas, les bénéfices de son entreprise passent avant l'accès de tous à l'eau potable. Mais si, comme je l'espère, les propos de cet homme vous choquent, c'est que comme moi et les ONG extrémistes qu'il décrit, vous estimez que tout individu sur terre doit avoir un accès gratuit à l'eau en tant que ressource essentielle à la vie. Mais sous quel prétexte cette revendication s'arrêterait-elle à l'eau ? L'eau est-elle plus essentielle à la vie que la nourriture et un toit en hiver ? Est-elle plus essentielle que l'accès aux soins ? Le combat pour la gratuité de l'eau n'est autre que la partie visible de l'iceberg qui consiste à garantir à chacun un accès inconditionnel à un minimum vital. Mais à quoi ressemblerait un monde dans lequel un tel droit serait accordé à tous et appliqué dans les faits ? A quoi ressemblerait un monde dans lequel personne n'aurait à s'inquiéter ni pour le lendemain, ni pour le jour d'après ? A quoi ressemblerait un monde où chacun se sentirait en sécurité ?

Pour répondre à cette question, attardons-nous un instant sur les mécanismes de la société néolibérale : en généralisant au contraire la précarité, ce système fait en sorte que les gens ne sachent pas de quoi demain sera fait. En gravant dans l'inconscient collectif la peur du licenciement et du chômage, il crée un sentiment latent d'insécurité. Hors la sécurité est précisément la première échelle de la pyramide de Maslow :



LA PYRAMIDE DES BESOINS

La pyramide des besoins schématise une théorie élaborée à partir des observations réalisées dans les années 1940 par le psychologue Abraham Maslow sur la motivation.

La pyramide est constituée de cinq niveaux principaux. Nous devrions rechercher d'abord, selon Maslow, à satisfaire chaque besoin d'un niveau donné avant de penser aux besoins situés au niveau immédiatement supérieur de la pyramide. Par exemple, il est préférable de rechercher à satisfaire les besoins physiologiques avant les besoins de sécurité : c'est pour cela que dans une situation où notre survie serait en jeu, nous serons prêts à prendre des risques. C'est une question de priorité et de hiérarchie des besoins.

Quiconque ne se sent pas en sécurité ne peut donc, selon Maslow, voir plus loin que ce besoin premier. De l'insécurité et de la précarité naît légitimement le désir de se mettre à l'abri du besoin. Hors, comment se sentir à l'abri du besoin quand mon revenu n'est pas garanti ? Quand même le travail ne me

fournit pas la stabilité nécessaire ? Comment ? En accumulant. Accumuler des richesses est dans un monde précaire le seul moyen de se mettre à l'abri du besoin. Et une fois les moyens accumulés, les portes de la consommation vous sont grandes ouvertes : à l'insécurité succède la tentation, à la peur succède l'envie. La logique néo-libérale entretient la peur du besoin pour pousser les individus à accumuler des richesses, et une fois qu'ils se sont mis à l'abri du besoin, elle les soumet à toutes les tentations possibles pour les en faire sortir. Nous sommes face à un parfait cercle vicieux dont les conséquences sociales et environnementales sont désastreuses. Or, c'est bien à ces mécanismes que Paul Ariès s'attaque avec l'idée de gratuité de l'usage :

«l'individu ne peut accepter de diminuer ses activités rémunératrices que si la société lui assure en échange la sécurité. Le choix du revenu universel d'existence est donc aussi un choix pour une société fondée sur l'auto-limitation des besoins, préalable à toute avancée vers l'autonomie.<sup>1]</sup>»

Ainsi le chemin vers le sens des limites passe-t-il nécessairement par la mise en pratique de l'idée de revenu universel de subsistance. Or à ce revenu minimum correspond logiquement un revenu maximum : définir une limite à la misère n'a de sens que si l'on définit une limite à l'abondance. « Gratuité de l'usage et renchérissement du mésusage ». Ainsi la mise en place d'une limite inférieure et d'une limite supérieure permet-elle de définir un espace de liberté.

La garantie inconditionnelle de nos besoins vitaux suffirait-elle à nous amener à remettre en cause la place de l'argent ? Travaillerions-nous autant pour répondre à des besoins tous plus ineptes les uns que les autres ? Aurions-nous d'ailleurs toujours besoin de consommer autant si nous ne passions plus de cinq jours par semaines à travailler à contre-sens ? Ainsi au cercle vicieux du libéralisme correspond le cercle vertueux de

1] Paul Ariès. Op Cit. p 152

Paulla gratuité, qui définit les limites de l'usage et du mésusage et donne ainsi accès à la redécouverte de l'essentiel. Travailler moins pour vivre mieux : qui se satisfait de sa situation emploie librement son temps à son bien-être et à celui de sa famille, à l'éducation de ses enfants, aux activités associatives, artistiques, politiques. Ainsi les besoins matériels de la société diminuent d'eux-mêmes et les bassins d'emplois évoluent : les fabricants d'antidépresseurs deviennent herboristes, les salariés de l'industrie agroalimentaire réinvestissent dans des exploitations agricoles à petite échelle, les spécialistes du béton redécouvrent le bois, etc... Utopie ? Vu d'ici, certainement... Mais quelle est donc le chaînon manquant qui nous empêche aujourd'hui de croire à ce type de scénario ?

- Autonomie humaine / autonomie de la technique

Qui aurait cru que l'on débattrait un jour de l'ortie dans l'hémicycle de l'Assemblée Nationale ? Qui aurait cru d'ailleurs que cette plante urticante ferait un jour l'objet de tant de discussions ? Le purin d'ortie est une préparation à base d'orties macérées dans de l'eau utilisée depuis toujours par les jardiniers et maraîchers pour stimuler la croissance des plantes : c'est un engrais naturel au même titre que le purin de fougère ou de consoude. Seulement voilà, publié le 1er juillet 2006, le décret d'application de la loi 2006-11 du 5 janvier 2006 d'orientation agricole stipule que « désormais sont interdites la mise sur le marché, l'utilisation et la détention par l'utilisateur final des produits phytopharmaceutiques s'ils ne bénéficient pas d'une autorisation » (article 70 section 1)<sup>1]</sup>. Autrement dit, quiconque recommande, fabrique ou détient du purin d'ortie ou tout autre produit artisanal ne bénéficiant pas d'une autorisation officielle de mise sur le marché est hors-la-loi et passible de 2 ans de prison et 75 000 euros d'amende.

1] [www.legifrance.gouv.fr](http://www.legifrance.gouv.fr)

Dans un documentaire intitulé *L'ortie, fée de la résistance*, Perrine Bertrand et Yan Grill expliquent les tenants et aboutissants de cette affaire et dénoncent une véritable prise d'otage orchestrée par le lobby de la chimie agro-industrielle. En effet, priver le paysan du droit de faucher ses orties pour en faire de l'engrais est une démarche évidemment guidée par les intérêts marchands. Or, quoi de plus intéressant pour l'industrie phytosanitaire que de rendre ce paysan dépendant des engrais chimiques qu'il produit ? Ainsi le combat pour la gratuité rejoint-il le combat pour l'autonomie. C'est ce même combat que mène l'association *Kokopelli*<sup>1</sup> contre les industriels de la semence...

Ces deux exemples nous amènent au constat suivant : si le droit de chacun à répondre de manière autonome à ses besoins est menacé par les intérêts financiers des industriels, c'est que ces derniers souhaitent imposer leurs solutions au détriment de solutions simples et accessibles à tous. Si de telles solutions existent et que les gens s'en satisfont, pourquoi cherche-t-on donc à en inventer de nouvelles, plus complexes et plus chères ?

«Toute valeur d'usage peut être produite de deux façons, en mettant en œuvre deux modes de production : un mode autonome et un mode hétéronome. Ainsi, on peut apprendre en s'éveillant aux choses de la vie dans un milieu rempli de sens ; on peut aussi recevoir de l'éducation de la part d'un professeur payé pour cela. On peut se maintenir en bonne santé en menant une vie saine, hygiénique ; on peut aussi recevoir des soins de la part d'un thérapeute professionnel. On peut avoir un rapport à l'espace que l'on habite fondé sur des déplacements à faible vitesse : marche, bicyclette ; on peut

---

1] Association française créée en 1999 qui distribue des semences issues de l'agriculture biologique et biodynamique. Basée à Alès, dans le Gard, elle milite et agit pour la sauvegarde de la biodiversité planétaire, diffuse des semences traditionnelles devenues rares aux paysans du monde entier, met en place des centres de ressources génétiques, et favorise le maintien de l'agriculture paysanne et la naissance de réseaux paysans.

aussi avoir un rapport instrumental à l'espace, le but étant de le franchir, de l'annuler, le plus rapidement possible, transporté par des engins à moteur. On peut rendre service à quelqu'un qui vous demande de l'aide ; on peut aussi lui répondre : il y a des services pour cela. (...) Il ne s'agit pas de nier que la production hétéronome peut vivifier intensément les capacités autonomes de production de valeurs d'usage. Simplement, l'hétéronomie n'est ici qu'un détour de production au service d'une fin qu'il ne faut pas perdre de vue : l'autonomie.<sup>1</sup>»

Chaque jour le progrès technique générant son lot d'innovations, les fonctions s'accumulent sans jamais faire l'objet d'un examen sous l'angle du mieux-être : le progrès technique remplace et ajoute dans une dynamique autonome. Ainsi dans *La politique de précaution* Corinne Lepage<sup>2</sup> décrit «la perception de participer à une fuite en avant non susceptible d'être marginalisée et, a fortiori, arrêtée. (...) Une machine technologique folle, guidée par la seule soif d'aller toujours plus loin et d'être toujours plus rentable, s'est mise en marche.» Quelles sont les conséquences de cette autonomie de la technique sur l'autonomie humaine ?

«l'intelligence artificielle, la robotique, la vie artificielle, les algorithmes génétiques, la bio-informatique, les nanotechnologies brouilleront de plus en plus les frontières qui, séparant le monde du vivant de celui des machines, le monde de l'esprit de celui des mécanismes, nous servent, aujourd'hui encore, à donner sens à la condition humaine. Tout se passe comme si la technique, en s'autonomisant toujours plus, accomplissait un projet consistant à se faire le destin inhumain qui décharge enfin l'humanité du fardeau de la liberté et de l'autonomie<sup>3</sup>.»

---

1] Jean-Pierre Dupuy. Op Cit. p 25

2] Avocate et femme politique française née en 1951. Ancienne ministre de l'environnement, fondatrice et présidente du parti écologiste Cap21 depuis 1996, elle est également membre-fondatrice du Comité de recherche et d'information indépendantes sur le génie génétique (CRIIGEN).

3] Ibid Jean-Pierre Dupuy, p 76

L'incapacité humaine à définir le périmètre d'action de la technique et à en limiter l'emprise sur le quotidien est le symptôme d'une véritable prise de pouvoir au détriment de l'esprit critique et de l'intérêt humain. « On n'arrête pas le progrès », et c'est bien le problème. Car pour Jacques Ellul<sup>1</sup>, « il n'y a pas d'autonomie de l'homme possible en face de l'autonomie de la technique<sup>2</sup> ». A quels niveaux s'observent les effets de l'autonomie de la technique et en quoi la sobriété constitue-t-elle une réponse intéressante à cette problématique ? Pour Paul Ariès, l'autonomie de la technique se traduit de la manière suivante :

« le consommateur est maintenu dans le mésusage par la « gadgétisation » des produits qui rend l'essentiel superflu et l'accessoire principal, mais aussi par leur technologisation outrancière, qui empêche un chauffagiste d'entretenir la chaudière de n'importe quel fabricant où l'utilisateur de réparer sa voiture. Il y a mésusage chaque fois que le rythme de renouvellement d'un produit le rend obsolète avant qu'il ne soit usé, parfois même avant que l'utilisateur ne soit « acclimaté » à son emploi.<sup>3</sup> »

Prenons le politologue au mot et tentons à présent l'usage équivalent à ces différents niveaux de mésusage.

---

1] Professeur d'histoire du droit, théologien protestant et sociologue français (1912 - 1994). Tout au long de plusieurs ouvrages, il a mené une étude critique de ce qu'il appelle « le système technicien ». Thèse selon laquelle la technique s'auto-accroît, imposant ses valeurs d'efficacité et de progrès technique, niant l'homme, ses besoins, sa culture, ainsi que la nature. Extrait de *La technique ou l'enjeu du siècle* cité par Jean-Pierre Dupuy, Op Cit. p68

2] Jacques Ellul, *La technique ou l'enjeu du siècle* cité par Dupuy, Op Cit. p 68

3] Ibid, p 45

- Autonomie / technologisation

Depuis quelques années, la technologie du frein à disque s'est généralisée dans la fabrication de VTT. Transférée au départ de l'industrie automobile vers le cycle pour répondre aux besoins de la descente (pratique consistant à dévaler à vélo des pentes abruptes précédemment gravies en remontées mécaniques), cette technologie a aujourd'hui envahi le marché du VTT de loisirs. Ventant une efficacité de freinage accrue, les fabricants et les distributeurs font de ce qui était une technologie de sport extrême une nécessité auprès du grand public.

Ce que les vendeurs se gardent bien de dire, c'est que contrairement aux freins de type V-break qui équipaient auparavant les VTT de loisirs, les freins à disques sont une technologie complexe et nécessitent un entretien contraignant. Ainsi le passage du câble acier à l'huile comme fluide de transmission de freinage ne peut être examiné que par des professionnels équipés. Ainsi au moindre problème de frein le client doit-il se rendre chez son fabricant ou son distributeur, honorant au passage quelques notes relativement salées... Ainsi la technologisation retire-t-elle son autonomie à l'utilisateur dans la mesure où il ne peut réparer ses biens par ses propres moyens.

Le même processus, adopté par les constructeurs automobiles, a mis au rencard les garages de quartier en complexifiant toujours plus les technologies, notamment au travers de l'électronique. Face à la technologisation, Paul Ariès propose donc de faire la promotion de l'autonomie. Or comment rendre leur autonomie aux usagers ? Peut-on mettre à leur disposition des outils de plus en plus complexes répondant à la technologisation des usages et nécessitant un apprentissage toujours plus chronophage ? Ou doit-on au contraire inverser la vapeur et entrer dans un processus de « détechnologisation », de désintoxication technologique ? Comment préserver des espaces non contaminés, « non technologisés » ?

Je prendrai pour seul exemple celui des volets roulants électriques qui ont peu à peu remplacé les volets à battants en bois. Là où les volets bois demandaient au minimum d'ouvrir sa fenêtre et de se pencher à l'extérieur pour les accrocher, les volets électriques ne vous demandent que d'appuyer sur un bouton. Résultat : les gens ouvrent et ferment leurs volets sans un coup d'œil sur l'extérieur. Finies les vivifiantes bouffées d'air frais au matin, finies les conversations improbables avec le voisin, fini le tour quotidien de la maison pour pousser les volets, une occasion de moins de nous laisser aller à la contemplation, une occasion de moins de préserver un peu de convivialité.

Anecdotique, me direz-vous ? Symptomatique, vous répondrais-je. Symptomatique d'un monde artificiel qui se ferme sur lui-même et se déracine chaque jour un peu plus. Or, sans racines, gare aux coups de vent : lors de la tempête de 1999, les chutes d'arbres avaient occasionné de très nombreuses coupures d'électricité, privant de courant des milliers de foyers. Comment faire entrer la lumière dans une maison privée d'électricité et équipée de volets électriques ? Que faire quand le bouton ne marche plus ?

- Simplicité / gadgétisation

Mon portable vient de fêter son huitième anniversaire : je ne l'ai jamais changé car il me rend le service pour lequel je m'en suis doté. C'est un Nokia 3310, simple, fiable, indémodable et surtout très résistant. Il n'a pas d'écran couleur et n'est certainement pas tactile, il n'a pas d'appareil photo ni d'accès internet. En contrepartie de cette sobriété, je profite d'une autonomie et d'une fiabilité record. Mon 3310 me permet de téléphoner et c'est tout ce que je lui demande. J'ai simplement appris à me suffire de cela, pour le plus grand bien de mon porte-monnaie et le plus grand désespoir des « innovateurs » de la téléphonie mobile. L'industrie de la communication est

également un bon exemple pour dénoncer la segmentation des usages qui conduit à la gadgétisation. Un forfait pour les jeunes, un autre pour les moins jeunes, puis un forfait spécial couple, un autre pour les hommes d'affaires, etc. Ce mécanisme commercial consiste à observer la manière dont les usagers s'approprient un système afin de leur proposer sans cesse de nouveaux produits plus adaptés à leur usage. Bien sûr, cette stratégie très féconde se retrouve dans tous les domaines, du buggy au découpe-pizza. Notons au passage que le designer est particulièrement doué pour cet exercice.

La réponse à la gadgétisation réside donc peut-être dans la simplification, c'est-à-dire dans le renversement symétrique du mécanisme. L'exemple le plus éloquent de cette victoire de l'usage sur le mésusage est le succès de la Dacia Logan : ce véhicule prend le contrepied de l'« électrisation » automobile en proposant un service minimum : pas de climatisation ni d'essuie-glaces automatiques, pas de boîte automatique, de régulateur de vitesse, ni de boîte à gant réfrigérée... La Logan est une voiture simple et par conséquent bon marché. Elle ne brade pas pour autant la sécurité et encore moins la fiabilité : une étude récente la place à la troisième place du classement des voitures les plus fiables, c'est-à-dire les moins sujettes aux divers types de pannes. Ce qui est intéressant au final avec ce véhicule, c'est qu'il exhale un certain parfum d'intemporel : un petit quelque chose de la mythique trabant qui nous fait penser qu'elle aurait pu exister avant. De fait, en dehors des vitres électriques et d'un moteur moins polluant, la Logan n'a pas grand-chose de plus que les véhicules que proposait Renault il y a encore une trentaine d'années. Contre vents et marées, la Logan fait marche arrière... Avec succès.

Imaginons une seconde que tous les efforts dispensés dans la quête du faux confort de l'automatisation et du style aient été investis dans la sécurité et l'économie d'énergie. Si les priorités avaient été définies de manière plus intelligente, il y a fort à parier que les neurones auraient été bien plus justement

mis à contribution et que la Logan aurait été inventée depuis longtemps... Mais n'était-ce pas donner de mauvaises idées au consommateur que de le satisfaire de l'essentiel ?

- Satisfaction / renouvellement

Des écrans toujours plus grands, des ordinateurs toujours plus puissants pour faire tourner des logiciels toujours plus performants, des réfrigérateurs plus intelligents et des téléphones portables toujours plus complets : les technologies numériques, et électroniques en général, sont le théâtre d'une course à la démesure qui a de quoi donner le tournis. Et pour cause : les industriels ont découvert en ce domaine une inépuisable source de création de valeur. Si les voitures ne peuvent plus grossir sous peine de remettre en question la largeur des voies de circulation, il suffit de les équiper d'une batterie d'équipements électroniques qu'il faudra régulièrement actualiser... La machine, parfaitement rodée, est en constante accélération afin d'entretenir l'offre et la demande et d'engendrer des profits maximums. A l'image de Windows qui sort chaque année un nouveau système d'exploitation, le renouvellement est la garantie de la mise sous tutelle du consommateur.

«Cultiver et multiplier ses besoins est l'antithèse de la sagesse. C'est aussi l'antithèse de la liberté et de la paix. Toute multiplication des besoins tend à augmenter la dépendance à l'égard de forces extérieures qui échappent à notre contrôle, et alimente par conséquent la peur existentielle.<sup>1]</sup>»

Si la démesure est l'incapacité à se fixer des limites, nous nageons ici en plein ubris. ASSEZ ! N'y-a-t-il aucune limite à l'escalade du renouvellement ? Comment la ralentir ? Comment, soyons fous, l'arrêter ?

---

1] E. F. Schumacher. Op Cit. p 33

Comment mettre fin à cet emballement sinon en refusant les fruits ? Comment arrêter cette machine infernale sinon en cessant de consommer les produits et services qu'elle nous propose ? Comment alors apprendre à nous satisfaire de ce que nous avons ? Et si nous commençons par un très poli et non moins affirmatif « non merci » ? Nous pourrions, par exemple, dire ensemble « non merci » au cinéma 3D. Et si tout le monde faisait comme nous, ce ne serait alors rien de moins que du boycott : le film ne serait pas rentabilisé et les promoteurs du cinéma 3D seraient forcés de remballer leur camelote. De la même manière pourrions-nous dire « non merci » à l'iPhone, « non merci » à l'écran plat, « non merci » à la technologie blue-ray, mais aussi « non merci » au dernier 4x4 hybride, « non merci » aux aliments surgelés et aux couverts en plastique, « non merci » aux dernières lunettes à la mode et à la frénésie du shopping, « non merci » à la canette de coca offerte à la boulangerie, etc...

«Redevenir usager suppose donc une véritable révolution culturelle : il s'agit d'en finir avec logique des faux besoins et de la junkproduction. Une façon d'y parvenir est de combattre le mésusage sous ses formes les plus ordinaires par le refus du jetable, du tout-fait, de la mode, des low-cost, des produits hors-sol et désaisonnalisés, de la grande distribution, de la publicité, du marketing, de la vénalité, etc.<sup>1]</sup>»

Le « non-merci » est une arme d'une puissance insoupçonnée en matière de lutte contre le mésusage. Tentez pour vous en convaincre de dire « non merci » au portable à 1 euro lors de votre prochain abonnement de téléphonie mobile : vous créerez à coup sûr un phénomène tout à fait intéressant à observer. D'expérience, le vendeur va se mettre à bafouiller, à rouler des yeux ronds et, si vous avez de la chance, à vous laisser en plan pour aller se renseigner sur la procédure à suivre dans pareille situation. Vous aurez provoqué ce qui s'apparente à un bug :

---

1] Paul Ariès. Op Cit. p 162.

devant l'irrégularité de votre réponse, le vendeur est démuni, son discours est désamorcé : le mot magique n'a jamais aussi bien porté son nom.

Le programme proposé par Paul Ariès consiste, pour inviter chacun à renouer avec l'auto-limitation, à rendre gratuit l'essentiel et faire payer le superflu. Si nous sommes à présent en mesure de définir le superflu et de comprendre l'importance de son abandon au regard de l'intérêt général, encore faut-il que nous comprenions en quoi la sobriété est individuellement profitable ?

Au cours de cette deuxième partie, nous avons vu que les limites planétaires que l'on qualifierait de collectives se traduisent nécessairement par des limites individuelles. Si la liberté de chacun s'arrête là où commence celle des autres, nous avons vu que les libertés que nous autres occidentaux avons prises avec l'hyperindustrialisation et l'hyperconsommation empiètent largement sur les droits fondamentaux de millions de personnes. Vivre dans la démesure dans un monde fini n'est possible que parce que des millions de personnes sont acculées à la misère. Ainsi se justifie l'importance morale de la sobriété et du bon usage au regard du bien commun et de l'intérêt collectif.

Après avoir décrit en quoi la sobriété est désirable au regard de notre manière d'être au monde et au collectif, resserrons encore la perspective pour savoir en quoi la sobriété est-elle désirable dans notre manière d'être à nous-mêmes ? Quel rapport entre sobriété et épanouissement personnel ?

■■■ - Moins de biens, plus de liens :  
le chemin du bon sens

## I. Apprendre à ne rien faire

- Le syndrome du pompier pyromane

En 2008, une étude menée par une équipe de chercheurs en chimie environnementale de l'Université de Montréal fait état de la présence de produits de chimiothérapie, et de médicaments pour l'hypertension et le cholestérol dans les eaux du fleuve Saint-Laurent. Le chercheur Sébastien Sauvé, professeur de chimie environnementale à l'Université de Montréal et coordonnateur de l'étude, ne cache pas son inquiétude : «Les produits de chimiothérapie sont très toxiques.» Produits de chimiothérapie, médicaments pour l'hypertension et le cholestérol... A quoi servent donc ces médicaments si ce n'est à limiter les conséquences de la société de la démesure ? En effet, nombre d'études sérieuses ont d'ores et déjà démontré la relation de causalité entre l'augmentation fulgurante du nombre de cancer dans les pays économiquement développés et la généralisation des pollutions dues à l'utilisation massive des pesticides et autres molécules de synthèse entre autres dans l'agriculture. Il est tout aussi démontré que l'augmentation du nombre de personnes souffrant d'hypertension et présentant un taux de cholestérol élevé est liée à un mode de vie trop sédentaire et à une alimentation trop riche.

Ainsi les produits de l'industrie pétrochimique, massivement utilisés dans l'agriculture intensive, se retrouvent dans notre alimentation. Leur concentration dans notre organisme est à l'origine de la multiplication des cas de cancer... que l'on traite avec de nouvelles molécules chimiques mises au point par les grandes firmes pharmaceutiques. Ces molécules finissent par polluer les eaux des rivières... appelant la mise au point de systèmes de traitement plus perfectionnés par les industriels de la chimie, etc. Ainsi, pour Hannah Arendt,

«plus les pouvoirs humains augmentent grâce au progrès technologique, moins nous sommes équipés pour contrôler les conséquences de nos actions (...) Il semble donc qu'il faille de plus en plus de technique pour contrôler, fût-ce de moins en moins bien, ce « novmonde » créé par la technique.<sup>1</sup>»

Comment mettre un terme à un tel cercle vicieux ? L'espèce humaine est-elle condamnée à multiplier ses impacts négatifs sur l'environnement ? Pour Tom Hodgkinson, rédacteur en chef de la revue britannique *The Idler* (le vagabond),

«C'est le besoin insatiable de l'humanité d'intervenir, de changer les choses, d'en fabriquer, de construire des tours, de concevoir des jouets en plastique, d'envahir la planète de voitures et d'avions, de conquérir, d'exploiter, de voler, d'aménager, de donner un coup de main, de larguer des bombes et de réaliser des profits – tout cela est à l'origine des désastres.<sup>2</sup> »

Que faire face à cette frénésie de l'action ? Faire moins, justement : «moins de travail, moins de transports, moins de sorties, moins de courses à droite et à gauche, moins de télévision (...) restez à la maison et ne faites rien, n'achetez rien. En faire moins permettra de soulager la planète ainsi que nos âmes.<sup>3</sup>» Ne rien faire pour ne plus alimenter la machine. Soit, mais pourquoi ? Qu'avons-nous à gagner à ne rien faire en dehors de la réduction de notre impact environnemental ? Comment, dans une société hyperactive, réapprendre à ne rien faire et quel sens donner à cette inaction ? Laissons Tom nous fournir quelques pistes : «regarder davantage par la fenêtre,

---

1] *La condition de l'homme moderne* citée par Dany-Robert Dufour. Op Cit. p 223

2] Tom Hodgkinson. «Surtout, agissons moins !» in *L'écologiste* n°27, automne 2008.

3] Ibid

faire plus de lectures, plus de contes, passer plus de temps autour du feu, avec plus d'interaction, plus de nature et plus de convivialité.»

- Contemplation

Apprendre à ne rien faire, c'est d'abord apprendre à s'extraire de l'action, à passer de la position d'acteur à celle d'observateur. Celui qui ne fait rien est celui qui prend le temps de la contemplation, l'action de s'absorber dans l'observation attentive de quelque chose.<sup>1</sup> Le poète Henri Michaux illustre magnifiquement cette idée : « J'étais autrefois bien nerveux. Me voici sur une nouvelle voie : je me mets une pomme sur ma table. Puis je me mets dans cette pomme. Quelle tranquillité.<sup>2</sup> » Contempler une œuvre d'art, un paysage, un visage, c'est y prêter une pleine et entière attention, c'est s'y fondre, s'y laisser transporter, s'y laisser perdre. Se laisser aller à la contemplation, c'est se laisser enchanter par la beauté, par le sublime, par l'inexplicable. Le temps d'une balade, ou d'une tisane au coin du feu, contempler, c'est accorder une pleine conscience à ce que l'on considère, être disponible à l'essence du moment présent et l'apprécier pour ce qu'il est : unique, irremplaçable, fragile.

La contemplation, c'est aussi, dans une certaine mesure, l'introspection. Quelles que soient leurs traditions d'origine, les multiples pratiques méditatives ont toutes le même objectif – la domestication de l'esprit – et la même consigne – la contemplation de ce même esprit. Parmi les multiples images utilisées par les différentes traditions (bouddhiste, zen, chrétienne) pour expliquer le principe de la méditation, j'en expliquerai deux : la première illustre l'objectif de la méditation et la seconde illustre la méthode globale. Voici donc la première image. Notre esprit s'apparente à un verre contenant une eau boueuse : plus on l'agite, plus l'eau se trouble, mélangée à la

---

1] Grand Robert de la langue française

2] Henri Michaux. *Plume*. Recueil poétique publié en 1938.

boue. A l'inverse, si l'on cesse un moment de l'agiter, la boue se dépose au fond du verre et laisse une eau claire et limpide. L'objectif de la méditation est donc de reprendre le contrôle de notre esprit pour y voir plus clair. Mais comment parvenir à ne pas agiter sans cesse le verre : les pensées vont et viennent, qu'y peut-on ? C'est ce qu'explique la seconde parabole. Imaginez cette fois votre esprit comme un ciel parcouru de nuages : chaque nuage y représente une pensée. Si vous vous attardez sur une pensée, le nuage va enfler et se faire plus dense, jusqu'à remplir le ciel et créer une tempête. Si à l'inverse vous faites l'effort d'observer cette pensée, de la contempler de loin comme vous le feriez pour n'importe quel objet extérieur, alors vous laisserez le nuage traverser le ciel et disparaître comme il était venu. Voyons maintenant un exemple de circonstance : bien décidé à faire le vide dans mon esprit pour y voir plus clair, je m'installe et me concentre sur ma respiration. Très vite, dans mon ciel intérieur se pointe tout un tas de nuages, dont celui-ci, déjà bien menaçant : « Bon, ce plan ne me va pas du tout : il va falloir que je revoie la troisième partie... Et le titre... Comment puis-je parler de design ?, etc... ». Pour ne pas alimenter le nuage, j'applique la méthode : « Tiens, je suis en train de penser à mon mémoire. » Je prends d'un coup une drôle de distance sur le nuage et me recentre sur ma respiration : c'est bon pour cette fois.

Prendre le temps de la contemplation, c'est donc se consacrer au moment présent et prendre le temps d'un recul sur soi, d'une introspection éclairante. C'est prendre le temps de faire le vide et de lâcher prise, de se détacher. Or, le détachement ne donne-t-il pas naissance à l'ennui ?

- Ennui

Pourquoi prendre le temps de s'ennuyer alors qu'il y a tant de choses à faire ici bas ? D'ailleurs, plus le temps passe, plus la société nous propose de choses à faire et de choses à avoir auxquelles il faut consacrer du temps. L'ennui est à ce compte-là un formidable antidote à l'étourdissement, à l'abrutissement symptomatique d'une société bercée par le manège de la consommation. Apprendre à ne rien faire, c'est apprendre à apprécier l'ennui et à le cultiver.

Selon le *Grand Robert de la langue française*, l'ennui est «une mélancolie vague, une lassitude morale qui fait que l'on ne prend d'intérêt, de plaisir à rien.» Pas très positif, j'en conviens. Mais l'ennui ne se suffit pas à lui-même : il constitue, à l'instar de la méditation, un terreau très fertile. S'ennuyer, c'est d'abord, se retrouver face à soi-même, sans autre support de distraction. En cela, l'ennui est d'abord un terrain très propice à la pensée, à la réflexion. L'ennui se caractérise par un désintérêt général, il laisse l'esprit libre de toute influence extérieure, de tout stimulus. Il laisse ainsi toute liberté à l'esprit et au rêve.

«A-t-on suffisamment pensé aux conséquences psychologiques de cette consommation effrénée de loisirs imposée aux enfants ? Ces jeunes à qui l'on impose un emploi du temps de cadre supérieur n'ont même plus le temps de s'ennuyer alors que l'ennui est pourtant indispensable à la rêverie, par conséquent à la construction de soi.<sup>1</sup>»

Ainsi faut-il commencer par s'ennuyer pour imaginer, pour créer. Ces mots de Paul Ariès font écho à mon expérience d'animateur en colonies de vacances. « Occupeur » professionnel, remplisseur d'emploi du temps dont la mission est de ne laisser aucun trou dans le planning de la journée. Laisser les enfants s'occuper seuls serait trop irresponsable : Dieu sait ce qu'ils pourraient imaginer s'ils étaient livrés à eux-

---

1] Paul Ariès. Op Cit. p 46

mêmes... Pas un moment de libre, pas une soirée sans « veillée » scrupuleusement minutée, pas un moment pour s'ennuyer. Le résultat de cette pédagogie activiste est l'inévitable atrophie de l'esprit d'initiative et de la créativité : les enfants, mis sous tutelle imaginaire chaque été, deviennent des jeunes dont le manque d'autonomie et de maturité n'égale que leur incapacité à s'occuper seuls : pendus aux lèvres de leurs animateurs, ils attendent leur emploi du temps comme pendant l'année scolaire. Ainsi les enfants sont-ils habitués dès leur plus jeune âge à une attitude de parfait petit consommateur de loisirs.

Ainsi le fait de cultiver des moments d'ennui, des moments de liberté, permettraient-ils une reconquête du temps du rêve, une stimulation de l'imaginaire et de la créativité qui en découle. Remettre l'ennui au programme, c'est ouvrir la porte à l'autonomie, mais aussi au goût de l'inaction, qui rejoint la définition de la paresse.

- Paresse contre facilité

Et si je vous disais que la meilleure façon d'amorcer une décroissance heureuse consiste à faire la grasse matinée aussi souvent que possible ? Le temps passé à dormir est autant de temps qui n'est consacré ni au travail, c'est-à-dire à la production de biens et de services, ni aux loisirs, c'est-à-dire à leur consommation. En cela, rester au lit est le meilleur des antidotes contre l'hyperactivité dénoncée par Tom Hodgkinson. La paresse est «le goût pour l'oisiveté, la répugnance au travail, à l'activité ; c'est le comportement d'une personne qui évite l'effort et se complait dans l'inaction.<sup>1</sup>» Est donc paresseux celui qui trouve du plaisir à ne rien faire. Si d'un côté la paresse semble court-circuiter la logique de consommation, de l'autre, n'est-elle pas un moteur essentiel ? N'est-ce pas par paresse que

---

1] Grand Robert de la langue française

je préfère ma voiture à la bicyclette ? N'est-ce pas par paresse que se vendent portails électriques, micro-ondes et plats surgelés ? N'est-ce pas encore par paresse que l'on refuse le tri sélectif ? Il y a donc paresse et paresse : entre paresse vicieuse et paresse vertueuse, à quel niveau se situe la frontière ?

Distinguons ici la paresse, à savoir le goût de l'oisiveté, de la facilité : si la paresse amène à travailler le moins possible, et donc à se satisfaire de peu, la facilité amène à travailler plus pour pouvoir acheter le travail des autres. Là où la paresse promeut le non-usage, la facilité conduit au mésusage, à préférer l'ascenseur aux escaliers, les yaourts industriels aux yaourts maison, l'hypermarché aux commerces de proximité, la télévision à la lecture, etc. La facilité entretient par là une logique de dépendance vis-à-vis de la technique et de l'industrie : là où la paresse entretient le goût de l'inaction, la facilité joue sur le goût de l'action toute faite. Faire l'éloge de la paresse revient à faire l'éloge de l'autonomie. En parcourant à pied ou à vélo les trajets que j'étais habitué à effectuer en voiture, je fournis un effort physique, certes, mais qui participe à tous niveaux à mon bien-être. Le temps de travail qu'il m'aurait fallu pour me payer l'essence nécessaire au trajet est ainsi transféré dans un temps de promenade qui ne crée ni ne dépense de valeur marchande. Contrairement à la paresse qui étend le champ de la gratuité, la facilité a un coût, qui amène à travailler plus, pour gagner plus... C'est ainsi, en voulant en faire toujours moins par soi-même, que l'on est amené à en faire toujours plus pour son patron.

Ainsi au «Travailler plus pour gagner plus» de Nicolas Sarkozy, les paresseux répondent : travailler moins pour vivre mieux. Ainsi la paresse devient un instrument politique de premier ordre : là où la non-violence désamorce les guerres, la paresse désamorce la machine économique en contredisant l'idéologie de croissance. Mais en faisant la promotion d'un mode de vie plus simple et plus intelligent, la paresse n'est-elle pas tout simplement l'expression du bon sens ?

- À la poursuite du bon sens

Claude Lévi-Strauss explique que les Bororos (peuple d'Amazonie à la rencontre duquel il est allé au cours d'une de ses expéditions au début de la seconde moitié du XXe siècle) «subvenaient à leurs besoins au prix d'un très faible effort : vivant de petite agriculture, de pêche, de chasse, de cueillette et de ramassage, ils pouvaient consacrer les trois quarts de leur temps à se décorer, à s'orner des coiffures les plus magnifiques, à chanter et à danser pendant des heures.<sup>1</sup>» Avec seulement trois à quatre heures de « travail » par jour au service de la communauté, les Bororos étaient donc de grands paresseux. Mais l'étaient-ils pour lutter contre une machine économique infernale ? Il est probable qu'ils n'aient jamais pu imaginer le monde dans lequel nous vivons. Ils étaient paresseux par nature car ils avaient peu de besoins. La paresse était chez eux l'expression du bon sens. Mais quelle est donc la place du bon sens dans la société de la démesure ?

Enfant, j'ai souvent aidé mes parents à tondre le gazon. Je devais sans doute y trouver quelque sentiment de puissance : conduire un engin qui faisait autant de bruit et qui anéantissait tout sur son passage... Mais si je m'amusais à conduire la machine, je détestais manipuler la tonte : en la versant dans les sacs poubelle, la moitié partait sur mes chaussures et l'autre moitié s'envolait, m'empêchant de respirer sous peine de crises d'éternuements. « Mais pourquoi s'embête-on à ramasser la pelouse ? Pourquoi ne la laisse-t-on pas par terre ? » Réponse sans appel : « parce que ça ne fait pas net ». Aujourd'hui, ayant compris dans les grandes lignes l'idée du cycle de carbone, je comprends d'autant moins cette habitude : le double de temps de travail, un aller-retour en voiture à la déchetterie et un transport par camion-benne avec incinération à la clef, sans compter l'achat des sacs poubelle et de la remorque... Beaucoup pour de l'herbe, non ? La paresse nous sert ici de

bon sens, d'évidence. En l'occurrence, l'évidence du cycle de la matière organique, dont l'herbe fait partie : laissons-donc l'herbe tondue où elle est. Et si vous trouvez que ça ne fait pas net, louez donc quelques moutons : économies de carburant et tonte rase assurées !

Considérons à présent un habitat en hiver : alors qu'il fait quelques degrés dehors, on utilise de l'énergie pour en chauffer le volume intérieur. Jusqu'ici, rien d'aberrant. Considérons maintenant le réfrigérateur de cet habitat : on utilise à nouveau de l'énergie, mais cette fois pour garder un volume d'air froid dans le volume d'air chaud de la maison... Recréer du froid à l'intérieur d'un espace chauffé : quoi de plus absurde qu'un réfrigérateur allumé en hiver ? Le bon sens devrait nous amener à réfléchir à un moyen d'utiliser la fraîcheur extérieure pour préserver les aliments.

Un troisième et dernier exemple de paresse intelligente me revient en mémoire à l'occasion des fêtes de Noël : je m'interroge sur cette curieuse mode amenée par l'usage des verrines. Passée de l'univers de la gastronomie à la sphère domestique, l'idée de préparer un repas sous la forme de petites portions individuelles fait son chemin : amuse-gueules, entrées, plats, desserts : tout y passe. La quantité de vaisselle requise a de quoi donner le tournis et pour l'hôte comme pour son lave-vaisselle, cette pratique n'a donc rien de paresseuse, bien au contraire : à des recettes souvent élaborées s'ajoute la contrainte de la présentation et du service. Résultat : les hôtes passent plus de temps en cuisine qu'à table et le repas censé célébrer les retrouvailles familiales passe au rythme des assiettes qui défilent sans jamais laisser un temps à la discussion. Quel est le sens de toute cette mise en scène ? Les fêtes ne sont-elles pas l'occasion de se retrouver tous autour de la table ? Où est donc passée la

1] *Lévi-Strauss par lui-même*. Pierre-André Boutang. 2008

dinde que le grand-père se fait un plaisir de partager ? Le bon sens et la convivialité sont ici laissés au placard au profit d'une mise en scène digne d'*Un dîner presque parfait*<sup>1</sup>.

A l'opposé de cette débauche, je ne peux m'empêcher de penser aux millions de familles sur terre qui partagent leur repas à la main, autour d'un plat unique. Le bon sens semble dans bien des cas aller de pair avec une économie de moyens. Et si nous prenions le temps de contempler, de nous ennuyer, et de paresser, aurions-nous encore le temps de faire toutes ces choses que nous faisons ? Peut-être allons-nous commencer à simplifier nos vies ?

---

1] Émission de télé-réalité dans laquelle quatre personnes s'invitent à tour de rôle pour dîner, le but du jeu étant d'en mettre plein la vue à ses invités pour recueillir leurs suffrages.

## 2. La grande braderie

Des milliers d'objets sont inventés, conçus et fabriqués chaque année. Les pays riches dégueulent d'objets et en redemandent. Dans *L'art de la simplicité*, Dominique Loreau nous propose de compter le nombre d'objets que nous possédons pour prendre conscience de l'empreinte physique du matérialisme. L'auteur explique par exemple qu'en Mongolie, un habitant possède en moyenne 300 objets, contre 6 000 pour un Japonais.

«Dans nos sociétés occidentales, nous ne savons plus vivre simplement, nous avons trop de biens matériels, trop de choix, trop de tentations, trop de désirs, trop de nourriture. Nous gaspillons et détruisons tout (...) Renoncez dès aujourd'hui à tout ce gâchis avant d'y être forcés demain.<sup>1</sup>»

Si la consommation est une drogue à laquelle tant de gens sont accros, quelle forme peut donc bien prendre la cure de désintoxication dont nous avons besoin ?

- La pédagogie de la privation

A la fin de l'année 2009, la direction d'Europcar Atlantique, une société de location d'automobiles, décide de tenter une expérience inédite. Conscients que le seul moyen d'étendre le marché de la location de voiture est d'amener les gens à abandonner leur voiture individuelle, ils proposent à quelques dizaines de foyers nantais de leur confisquer leur voiture pendant huit semaines, en échange d'un abonnement au réseau de bus et de tramway, un abonnement au vélo, un abonnement à une société d'auto-partage et une voiture de location tous les

---

1] Dominique Loreau. Op Cit. p 21

week-ends. La dernière opération, qui a eu lieu de septembre à novembre, a concerné des professionnels. Le bilan qu'ils en tirent est globalement positif, malgré une offre trop circonscrite au centre-ville. Ajoutons le prix encore très élevé des loueurs de voiture, parmi les freins à la vie sans voiture individuelle.<sup>1</sup>

Tony Lesaffre, directeur de l'entreprise, explique cette idée par le fait que « nous sommes tous tellement programmés pour posséder notre propre voiture que nous ne pouvons pas concevoir de nous en passer. » Partant de ce constat, Europcar Atlantique applique ce que l'on pourrait appeler la « pédagogie de la privation » : « Bien des choses sont superflues mais nous ne le comprenons qu'au moment où nous en sommes privés. Nous en usons parce que nous les avons, non parce qu'elles nous étaient nécessaires<sup>2</sup>. » Tant que nous ne sommes pas privés d'un bien auquel on est habitué, nous ne sommes pas en mesure de savoir si l'on peut s'en passer ou non, s'il nous est vraiment nécessaire ou s'il fait partie de cette masse de biens superflus qui empoisonnent le corps, l'esprit, et l'environnement.

Cet exemple fait écho à une expérience personnelle. Alors que je prenais mes quartiers dans un studio bruxellois le temps d'un stage de quelques mois, j'ai découvert que le réfrigérateur ne fonctionnait pas. La semaine suivant mon installation, ne m'ayant pas laissé le temps de me pencher sur le problème, je me suis tout ce temps passé du réfrigérateur. Et une fois le problème résolu, au moment de remettre en route l'appareil, je me suis rendu compte qu'il ne me manquait plus. Ne consommant auparavant ni viande, ni plats préparés, ni laitages, ni tout un tas d'autres choses qui passent pour des produits « normaux » et qui nécessitent un réfrigérateur, je me suis rendu compte que ce dernier m'était devenu inutile. Céréales, fruits et légumes, œufs et fromage se conservant très bien à température ambiante, je ne l'ai plus rebranché : j'étais sevré, désintoxiqué.

1] *Le journal du développement durable*, 25 novembre 2009

2] Dominique Loreau. Op Cit. p 23

Et l'été suivant, imaginez quelle belle surprise fut la mienne quand je découvris que partir faire du camping ne nécessitait plus de traîner une glacière et de s'organiser pour renouveler les pains de glace... Non seulement je n'avais plus besoin du réfrigérateur, mais je n'avais plus besoin non plus de la fonction qu'il remplissait : la pédagogie de la privation m'avait libéré à la fois de l'objet et du besoin.

Selon Henri David Thoreau<sup>1</sup>, «un homme est riche des choses dont il peut se passer.» Qu'y-a-t-il donc de désirable dans la remise en cause du matérialisme ? Qu'est-ce que chacun de nous peut y gagner ? Quelles richesses se cachent donc derrière la sobriété ?

- Faire le vide autour de soi...

Selon Jiddu Krishnamurti<sup>2</sup>, «nous cherchons toujours à jeter un pont entre ce qui est et ce qui devrait être ; et par là nous donnons naissance à un état de contradiction et de conflit où se perdent toutes nos énergies.» La souffrance est le compagnon de route du désir : plus nos désirs se projettent loin, plus la souffrance est grande. Ainsi les désirs matérialistes imprimés dans l'imaginaire des sociétés de consommation par la publicité se traduisent par une souffrance infinie. Or, quoi de plus désirable que la fin de la souffrance ?

1] Essayiste, enseignant, philosophe, naturaliste amateur et poète américain (1817-1862). Son œuvre majeure est *Walden ou la vie dans les bois*, publiée en 1854, qui délivre ses réflexions sur une vie simple loin de la société, dans les bois, lors de sa « révolte solitaire ». Thoreau propose une philosophie de résistance non violente qui influence des figures politiques, spirituelles ou littéraires telles que Léon Tolstoï, Gandhi et Martin Luther King.

2] Philosophe et éducateur d'origine indienne (1895-1986).

L'envie est le principal moteur de la consommation, du toujours plus, du toujours mieux. Que ce soit par la publicité officielle ou par la publicité officieuse que constitue l'usage même des objets et services par les personnes qui nous entourent. Aviez-vous envie de cette machine Nespresso avant que Georges Clooney en fasse la promotion et que vous la voyiez chez tous vos amis ? Le fait est que l'envie d'un produit ne naît que parce qu'il existe. Or, quel plus grand vecteur de souffrance qu'un désir sans cesse sollicité ? Les victimes de la manipulation publicitaire, encore une fois esthétique et symbolique, sont condamnées à une éternelle insatisfaction, source de réelles souffrances. Mais est-ce la seule forme de souffrance induite par le matérialisme ?

Qu'en est-il de la souffrance que représente la pression financière qui découle de cet asservissement au désir ? De la souffrance de devoir travailler toujours plus pour consommer toujours plus ? De celle des dizaines de milliers de foyers qui s'endettent chaque année auprès des banques afin d'acquérir une nouvelle voiture ou le dernier salon à la mode ? Le désir de confort n'est-il pas en ce sens source d'inconfort ? Pour Dominique Loreau, « ce n'est pas celui qui a peu, mais celui qui désire plus qui est pauvre. Celui qui s'adapte à la pauvreté est riche<sup>1</sup>. »

Si le désir d'abondance semble être une source de souffrance pour les individus qui n'ont pas les moyens de suivre le rythme imprimé par l'imaginaire consumériste, qu'en est-il de ceux qui ne souffrent pas de cette limite ? L'accès à l'abondance marque-t-il la fin de la souffrance ?

---

1] Dominique Loreau. Op Cit. p 293

- Pour faire le vide dans sa tête...

Pour Dominique Loreau, « ce n'est pas nous qui possédons les choses. Ce sont elles qui nous possèdent<sup>1</sup>. » Selon elle, les objets qui nous entourent physiquement prennent une place équivalente dans notre espace physique et dans notre espace mental. Autrement dit, plus on aurait de possessions, moins on aurait d'espace libre dans la tête : le poids des biens qui nous entourent se traduirait par un poids mental. Ainsi, posséder moins d'objets reviendrait à nous alléger mentalement, à faire de la place dans nos têtes. Cette idée est parfaitement décrite par Gandhi :

« Au fil des jours, je m'aperçus que je devais jeter par-dessus bord beaucoup de choses que je considérais comme miennes et que j'éprouvais une joie réelle à m'en débarrasser peu à peu, à un rythme qui allait d'ailleurs en s'accéléralant. Je me sentis alors comme libéré d'un grand poids. Je n'étais plus gêné dans mes mouvements et c'est avec une joie encore plus grande que je me consacrais au service de mes compatriotes. La moindre possession me parut alors encombrante et même insupportable.<sup>2</sup> »

Qu'en est-il des 6 000 objets du japonais moyen ? A un tel niveau, la souffrance est-elle seulement mentale ? La surabondance matérielle n'a-t-elle pas une empreinte physique qui s'ajoute à l'empreinte psychique ?

Il est évident que la multiplication des biens induit un accroissement du temps nécessaire à leur acquisition d'abord, puis à leur usage et à leur entretien. Ainsi, plus une maison est grande et pleine, plus son entretien réclame de temps : et à moins d'apprécier les corvées de ménages, nous pouvons ici parler, sinon de souffrance, au moins d'inconfort. Par ailleurs, toutes nos possessions sont autant de choses que l'on craint

---

1] Dominique Loreau. Op Cit. p 29

2] Gandhi. Op Cit. p 97

de perdre. Aussi Dominique Loreau décrit-elle la simplicité comme une libération : «appréciez enfin le privilège de ne plus rien avoir à offrir aux voleurs, aux flammes, aux mites et aux envieux. Posséder davantage que le strict minimum, c'est se charger de nouveaux malheurs.<sup>1</sup>»

Faire preuve de sobriété permet ainsi de nous rendre maître de notre univers matériel, d'en contrôler l'étendue afin de réduire son impact sur notre confort physique et psychique, et par là de lui redonner sens. «Rien n'est plus gratifiant que de savoir jauger avec méthode et vérité chacun des objets rencontrés dans la vie : quelle est leur utilité, à quel univers ils se rapportent, quelle valeur ils donnent à votre propre vie.<sup>2</sup>» Si la perspective amenée par Dominique Loreau est très riche d'enseignement, elle sort malheureusement peu des considérations matérielles. Or, l'idée selon laquelle le poids matériel des possessions équivaut à un encombrement psychologique ouvre des pistes de réflexions qui vont au-delà de la réduction de la souffrance. En effet, si réduire ses possessions revient à faire le vide dans sa tête, que faire de ce nouvel espace de liberté ?

- Et se rendre disponible à l'essentiel.

«Adoptez un mode de vie simple et vous serez capable de vivre dans la paix et la sérénité. Vous obtiendrez quelque chose que peu de gens possèdent : la disponibilité.<sup>3</sup>» Faire le vide pour se rendre disponible, certes. Mais disponible pour quoi ? Pour qui ? Doit-on faire le vide dans nos têtes pour le remplir aussitôt d'autre chose ou est-ce le vide lui-même dont il faut ici comprendre les vertus ?

---

1] Dominique Loreau. Op Cit. p 30

2] Ibid, p 28

3] Ibid, p 48

Pour Charlotte Perriand<sup>1</sup>, «le monde des connaissances est assez riche pour peupler notre vie, sans y ajouter le besoin de bibelots inutiles qui ne feraient qu'accaparer notre esprit et nos heures de loisir.» Pour cette designer, l'espace mental libéré par le matériel est autant d'espace à nouveau disponible pour les choses de l'esprit.

«ce n'est qu'après avoir éliminé que de nouvelles perspectives se feront entrevoir et que des fonctions essentielles telles que s'habiller, manger ou dormir prendront une autre dimension, bien plus profonde, plus riche. Cessez de trop posséder, vous aurez plus de temps à consacrer à votre corps. Et lorsque vous vous sentirez bien dans votre corps, vous pourrez l'oublier et cultiver votre esprit, accéder à une existence pleine de sens. La simplicité, c'est posséder peu pour laisser la voie libre à l'essentiel.<sup>2</sup>»

Nous y voilà : l'essentiel. Mais qu'est-ce que l'essentiel ? Dans *Le grand silence*, le réalisateur allemand Philip Gröning filme le mode de vie des moines chartreux de la Grande Chartreuse près de Grenoble ; ce film documentaire décrit de manière très fidèle la profondeur du bien-être apporté à ces moines par la relation au divin. Si les moines chartreux acceptent un mode de vie très sobre, c'est pour se consacrer à leur essentiel. La voie monastique est-elle la seule manière de donner du sens au vide généré par la sobriété ? Si nous nous accordons sur le fait que l'essentiel est ce qui donne sens à notre vie, il est évident que le consensus prend fin au niveau de cette définition. Car le contenu de mon essentiel n'est vraisemblablement pas le même que le vôtre. Si le nécessaire est commun à tous, l'essentiel est propre à chacun. Mais n'y-a-t-il pour autant aucun point

---

1] Charlotte Perriand (1903-1999) est une architecte et designer française. À partir des années 1940, son style est fortement influencé par un long séjour en Extrême-Orient, et notamment au Japon de 1940 à 1942 (voir le mouvement Mingei).

2] Dominique Loreau. Op Cit. p 21

commun entre l'essentiel porté par un moine chartreux et celui que vous et moi portons ? Est-il impossible de définir les formes de l'essentiel ?

Dans son film *Into the wild* (2007), Sean Penn<sup>1</sup> raconte l'histoire de Christopher Johnson Maccandless, un jeune américain qui, après un périple à travers les Etats-Unis, part vivre en ermite en Alaska. Ayant par erreur ingéré une plante toxique, il se sait condamné et écrit avant de mourir les mots suivants : « Happiness real when shared », traduisez « Le bonheur n'est réel que lorsqu'il est partagé. » Ainsi Christopher prend brutalement conscience, à la fin de sa vie, que la simplicité qu'il a tant désirée n'avait de sens qu'à travers les rencontres auxquelles elle l'amenait ; et qu'en s'isolant, il était passé à côté de l'essentiel. Si je vous parle de ce film, c'est que son message est d'une force sans appel : le renoncement est d'abord et avant tout un moyen de se tourner vers l'autre.

---

1] Sean Penn est un acteur, réalisateur, et scénariste de cinéma américain. Il est aussi célèbre pour sa personnalité marquée, sa violence et ses prises de position politiques, en particulier à propos du conflit en Irak en 2003.

### 3. Le terreau de la convivialité

Pour Gandhi, la sobriété est la condition première de l'attention à l'autre : « si je voulais servir ceux dont je partageais la vie et dont je connaissais les difficultés pour en être jour après jour le témoin, il me fallait renoncer à toute richesse et me défaire de toute possession.<sup>1</sup> » Cela signifie-t-il que l'abondance et la démesure entrent nécessairement en contradiction avec un projet de société basé sur la convivialité ? En quoi la sobriété favorise-t-elle le partage et la solidarité ? La « décroissance conviviale » que l'économiste Serge Latouche appelle de ses vœux serait-elle un pléonasme ?

- Moins de confort pour plus d'échanges

Une bête coupure d'électricité un soir de printemps : vous regardez par la fenêtre et vous vous apercevez que tout l'immeuble est plongé dans le noir. Au bout de quelques minutes, vous entendez des pas dans le couloir suivis de bruits de conversation. Vous passez la tête par la porte : « Bonsoir Madame Chombier, Bonsoir Monsieur... vous n'avez plus d'électricité non plus ? » « Non, ça semble coupé dans toute la rue : il n'y a plus d'éclairage » ; « Eh ben, nous voilà bien. » ; « Et mon mari voulait que je lui enregistre le match... » ; « Ah, Mademoiselle, est-ce que vous avez des bougies ? » ; « Bien puisque vous le demandez... » ; « Ne vous en faites pas : je vais vous chercher ce qu'il faut » ; et deux minutes plus tard, le concierge de revenir avec un lot de bougies, un lourd bougeoir en fonte et une boîte d'allumettes : « Voilà pour vous... avec l'EDF, vous savez, on ne sait pas combien de temps ça peut durer. » ; « Merci beaucoup. » ; « Ce n'est rien... Vous êtes bien

---

1] Gandhi. Op Cit. p 97

installée ? » Et Madame Chombier de vous raconter que son fils est en train de construire sa maison dans le Doubs, qu'elle va bientôt être grand-mère, et que vous êtes la bienvenue à l'étage d'en dessous si vous voulez passer prendre le café un de ces jours.

Chacun de nous se rappelle sans doute de cette saine solidarité qui naît des situations de crise : tout se passe alors comme si on oubliait brutalement les frontières qui nous séparent de l'autre au quotidien, pour le voir sans détours pour ce qu'il est, à savoir un simple être humain, avec ses peurs et son sourire. Bloqués dans un ascenseur, pris sous un violent orage ou patientant aux urgences, nous sommes bizarrement beaucoup plus enclins à aller vers l'autre, à lui demander d'où il vient, à savoir comment il va, s'il a besoin de quelque chose. L'inconfort semble délier les langues et briser l'anonymat du quotidien. Dans ces conditions, la sobriété ne porte-t-elle pas en elle un fort potentiel de convivialité ?

Un ami qui revient de quatre mois passés au Togo me rapporte une anecdote : alors qu'il était assis dans la rue avec un vieil homme dont il avait fait la connaissance quelques jours auparavant, il le voit soudain appeler un jeune homme qui passe en mobylette. Lui tendant quelques pièces de monnaies, il lui demande de lui rapporter un soda. Le jeune homme accepte et part avec la monnaie. Déconcerté, mon ami demande à l'ancien s'il connaît le jeune homme : « Pas du tout. Pourquoi ? » Le jeune en mobylette reviendra quelques minutes plus tard avec les sodas et la monnaie. Nul doute que mon ami, avant de partir en Afrique, n'avait jamais vu quelque chose de semblable. Et pour cause : si la confiance et la solidarité sont nécessaires dans le dénuement, elles ne le sont plus dans l'abondance. Ainsi dans les pays comme la France qui ont connu un enrichissement économique considérable au cours des derniers siècles, les occasions de se porter assistance et de partager collectivement ont considérablement diminué : les gens sont suffisamment riches pour ne plus avoir besoin

des autres... La réduction collective des moyens individuels ne serait-elle donc pas une piste crédible pour favoriser le lien collectif, la convivialité ?

- Mutualiser pour créer du lien

Ne vous a-t-on jamais dit que l'amour était écologique ? Que le fait de vivre en couple était l'une des manières les plus sûres de réduire son impact environnemental ? Et pourtant, un couple n'a besoin que d'une chambre, n'utilise qu'un lit, qu'une douche, qu'une cuisinière, etc. Du fait de la mutualisation des besoins en surface d'habitation et en énergie de chauffage, de cuisson, etc, l'empreinte écologique d'un couple est très inférieure à celle d'un célibataire. Il en va de même pour la collocation. Mais comment cette logique de mutualisation s'exprime-t-elle au-delà de la sphère domestique ?

Considérons l'auto partage, qui consiste à mettre en commun l'usage d'un même véhicule pour plusieurs foyers : les frais sont répartis entre les usagers et le service de transport devient une occasion d'échange. Évidemment, l'usage partagé d'un véhicule peut, à juste titre, être considéré comme un recul en termes de confort. Le véhicule n'étant pas disponible 24 heures sur 24 pour notre usage personnel, cela génère des contraintes en termes d'organisation : les usagers qui mettent un véhicule en commun doivent effectivement communiquer et parfois même faire des compromis. Sobriété ne rime pas avec facilité pour une personne habituée à pouvoir jouir de son bien sans entraves... Mais Paul Ariès se montre encourageant :

«Les exemples de réinvention d'usages sont heureusement nombreux : des associations qui proposent des transports collectifs à celles qui organisent des « pédibus » pour conduire les enfants à l'école, des parents qui fondent une crèche collective aux citoyens qui fréquentent les cafés philosophiques

ou politiques, des communautés qui s'organisent pour défendre, ici un service public, ailleurs un café ; des ateliers de réparation de vélos (voire de voitures) aux groupes qui animent des jardins collectifs, des sorties en forêt ou des fêtes, etc.<sup>1</sup>»

Cette dynamique créatrice décrite par le politologue illustre assez clairement la définition qu'Yvan Illich donnait en 1973 de la convivialité, à savoir «l'ensemble des rapports entre personnes au sein de la société ou entre les personnes et leur environnement social, considérés comme « autonomes et créateurs »». Cette idée s'incarne de manière très éloquente dans les projets d'habitats groupés décrits par M. Letaert dans un documentaire réalisé en 2007 intitulé *Vivre en co-habitat*. Le réalisateur est allé à la rencontre des habitants de plusieurs habitats groupés au Danemark et en Suède pour comprendre le sens de cette démarche. Les habitants, des enfants aux personnes âgées en passant par les ados et les parents, expliquent combien il est précieux pour eux de se savoir entourés de gens connus, sur qui ils peuvent compter à tout moment et avec qui ils peuvent nouer de vraies relations. Une mère de famille explique ainsi le confort que représente le fait de pouvoir laisser les enfants jouer seuls dans la salle de jeux commune, de pouvoir les laisser chez la voisine en cas de besoin. De son côté, une vieille femme explique qu'elle demande régulièrement à ses voisins de lui faire quelques courses. La mixité sociale et intergénérationnelle est une valeur défendue par tous les habitants et la philosophie de ces lieux est assez bien résumée par les repas collectifs organisés dans l'un de ces co-habitats. Chaque soir, deux habitants préparent le repas dans la cuisine collective pour tous ceux de la quarantaine de résidents qui se sont inscrits sur le planning. Ainsi, chaque habitant prépare une à deux fois le repas collectif chaque mois, à chaque fois avec une personne différente. Le reste du temps, il peut se consacrer à sa famille, à ses loisirs, à sa vie associative, etc... Chaque soir, tous les habitants qui le souhaitent se retrouvent donc au moment du repas pour un

1] Paul Ariès. Op Cit. p 162

moment de convivialité, de rencontre et d'échange. Mais ce type de pratique n'est possible qu'à condition de mettre des moyens au service de la vie collective : salle de repas, salle de jeux, buanderie, bar, atelier, mais aussi collectif d'achat, AMAP<sup>1</sup>, auto partage, etc. Mais la vie collective, c'est d'abord du temps pour mettre en pratique l'idée d'autogestion : les habitants se réunissent tous les quinze jours pour discuter, parler de la vie collective et prendre des décisions à l'unanimité.

Ces exemples nous montrent combien il est riche de faire ensemble, de mettre en commun pour avoir besoin de l'autre et pour apprendre à lui faire confiance, pour recréer du lien social et étendre encore un peu les champs de la gratuité.

- Gratuité conviviale, convivialité gratuite

Car quoi de plus gratuit que les rapports humains desquels découle l'idée de convivialité ? Quoi de plus sacré au sens de non mesurable, et par conséquent non monnayable ? «La gratuité, on l'expérimente dès la naissance dans les rapports avec les parents, on l'expérimente durant toute son enfance dans les rapports avec les copains, on continue à la vivre à l'âge adulte, dans ses engagements citoyens, dans sa vie associative.<sup>2</sup>» Sobriété, convivialité, gratuité : ne sommes-nous pas là au cœur d'une logique vertueuse ?

En octobre 2009, l'émission documentaire *Envoyé Spécial* consacrait un sujet aux vacances pas chères. Au programme : trois pratiques en plein essor : le *woofing*, le *couch-surfing* et l'échange de maison. L'échange de maison est une pratique de plus en plus répandue au niveau national et international. Partant du principe que des milliers de maisons et d'appartements

1] Association pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne

2] *Simplicité volontaire et décroissance*. Par Jean-Claude Delcourt. 2007

restent vides durant les vacances, et que les flux de vacanciers se croisent pour aller remplir les hôtels et les campings, pourquoi ne pas tout simplement échanger les maisons entre vacanciers ? Simple question de bon sens. Ainsi cette pratique permet aux deux familles (couples ou autre) de profiter d'un hébergement gratuit durant les vacances dans n'importe quelle région. Tout cela en conservant le confort d'une maison toute équipée. Simple, évident, à une condition : la confiance.

La confiance est également au cœur de la pratique du *couch-surfing*, pratique qui consiste à voyager dans le monde entier en passant, comme son nom l'indique, de canapé en canapé. Ce projet, créé par un jeune américain en janvier 2004, est un service en ligne, sans publicité qui jouit du statut d'association à but non lucratif déclarée aux États-Unis. Avec plus d'1 300 000 de membres répartis dans 232 pays en août 2009, le couch-surfing est le service gratuit d'hébergement en ligne regroupant le plus d'adhérents au monde. La convivialité est évidemment à la base de cette pratique en ce sens qu'elle permet à chaque couch-surfer de prendre contact avec n'importe quel autre adhérent à travers le monde afin de venir squatter son canapé pour une période de quelques jours. Des couch-surfer font ainsi le tour du monde en sautant de canapé en canapé ! L'intérêt de ce service va évidemment au-delà du simple hébergement : c'est une possibilité de rencontres culturelles cosmopolites, sécurisées grâce à différents systèmes de suivi. L'hébergeur fournit à celui qu'il accueille des renseignements sur l'endroit et lui apporte une vision personnelle sortant des sentiers battus par le tourisme conventionnel. Selon les termes du site, Couch-surfing cherche à « rapprocher les personnes et les lieux dans le monde, créer des échanges de savoir, élever la conscience collective, diffuser la tolérance et faciliter la compréhension interculturelle. » Sa mission est de « Participer à la création d'un monde meilleur, canapé après canapé ». Faire du couch-surfing, ce n'est donc pas seulement chercher un endroit gratuit où dormir à l'œil, c'est aussi et avant tout un état d'esprit axé sur la convivialité. Et avec un âge moyen de 27 ans, les adeptes

sont plutôt jeunes, étudiants, idéalistes : « Le couch-surfing est une manière de vivre fondée sur la générosité et l'échange. Ça m'a aidé à reprendre confiance en l'être humain ! »

Le *woofing*, enfin, est une forme de bénévolat d'un genre nouveau pour des gens en quête de racines. Le Wwoof (World-Wide Opportunities On Organic Farms) est une association internationale, née en 1971 en Angleterre, qui regroupe aujourd'hui des milliers de fermes biologiques dans plus d'une quarantaine de pays à travers le monde. Le wwoofing permet donc chaque année à des milliers de jeunes et de moins jeunes d'aller à la rencontre d'autres cultures tout en cultivant le lien universel que représente l'agriculture. Cette pratique permet de découvrir les techniques de l'agriculture biologique et des façons de vivre à la fois simples et saines, tout en visitant une région et en s'intégrant à la vie locale. Le principe est simple : en échange d'un travail, dont la durée s'élève aux alentours de 5 heures par jour en général, vous êtes hébergés, nourris et formés à l'agriculture biologique. Le partage, l'échange, le respect de la nature sont les piliers sur lesquels repose le réseau. Les wwoofers ne s'engagent pas pour prendre des vacances, mais pour découvrir l'agriculture biologique et un mode de vie proche de la terre. Le wwoofing, à la différence des deux premières pratiques, met en jeu la transmission d'un savoir-faire. En échange de sa main-d'œuvre, le wwoofer reçoit un enseignement pratique. Le wwoofing rejoint en cela d'autres pratiques, comme les chantiers partagés dans le domaine de l'auto-construction, qui s'ancrent également dans l'idée de gratuité conviviale.

S'il est admis que la relation à l'autre est ce qui nous construit : relations familiales, amicales, amoureuses, mais aussi professionnelles, associatives, militantes, ces exemples nous montrent bien dans quelle mesure gratuité et sobriété riment avec convivialité et solidarité. Renoncer à l'abondance, c'est laisser du temps en friche. Du temps disponible à l'imprévu, ouvert à la rencontre, à l'entraide et au partage. Mais malgré

les d'économies de moyens amenées par la mutualisation, les pratiques ici décrites sont plus ou moins cohérentes en terme de sobriété selon les distances parcourues et les moyens de transport employés. Couch-surfer, wwoofers ou autre, faire le tour du monde en avion ne reste-t-il pas une aberration écologique ? Ce paradoxe nous conduit vers ce qui est probablement l'enjeu le plus important du changement de civilisation dont nous parlions en introduction : si la sobriété favorise la création de liens aux autres, en quoi favorise-t-elle la création de liens au territoire ?

## 4. Les enjeux de la relocalisation

Nous avons vu plus haut que la globalisation des échanges internationaux depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle a eu des conséquences désastreuses sur les conditions de vie de millions de personnes. Malheureusement, ce bilan humain risque fort de s'alourdir si l'on considère qu'il est d'une façon ou d'une autre lié à l'impact environnemental de la mondialisation de l'économie, à savoir une augmentation massive des émissions de gaz à effet de serre due au transport des marchandises à travers le monde. Les transports représentent aujourd'hui environ 15 % des gaz à effet de serre, dont 20 % des rejets de CO<sub>2</sub>.

Alors que s'entrechoquent les problématiques de l'alimentation mondiale et de la mobilité avec la montée en puissance des agrocarburants, la question de la relocalisation est plus que jamais au centre des réflexions : si le meilleur déchet est celui que l'on ne produit pas, la manière la moins polluante de se déplacer n'est-elle pas de moins se déplacer ? Mais, d'abord, pourquoi se déplace-t-on ? A-t-on seulement le choix ? Par quels mécanismes sommes-nous contraints à nous déplacer et quelles pistes pourraient nous permettre de réduire nos besoins en terme de transport ? À une époque où les ambitions du développement durable ne révèlent pas encore de solution globale, la réflexion à l'échelle locale semble être une voie prometteuse et le territoire un lieu d'expérimentations pertinent.

- Un territoire atomisé

Nos besoins en transport résultent du fait que nos différentes activités sont spatialement atomisées : nous dormons à un endroit, travaillons à un autre, déjeunons ailleurs, faisons du

sport plus loin, etc. «La vitesse motorisée n'a d'intérêt que quand il s'agit de s'éloigner de lieux indésirables ou de vaincre des distances perçues comme des obstacles<sup>1</sup>.» Par les transports, nous passons de bulle en bulle le plus rapidement possible : du bureau au tennis, de l'appartement au supermarché, de la ville à la campagne. Nos espaces de vie ainsi éclatés ne nous permettent pas de tisser de liens solides avec les territoires dans lesquels nous vivons, et encore moins avec ceux que nous traversons pour les relier les uns aux autres. Les espaces personnels sont éclatés en morceaux disjoints, éloignés les uns des autres : le domicile, le lieu de travail, quelques espaces publics de la ville et le mythique « ailleurs » des loisirs et de l'évasion. Entre ces domaines, des déserts de sens, déserts esthétiques, symboliques, que l'on vise à franchir le plus efficacement possible en se livrant au système de transport.<sup>2</sup> Les transports, dans ces conditions, nous permettent de relier artificiellement des espaces déconnectés et déracinés, hors de toute cohérence territoriale. Quelles sont les conséquences de cette atomisation de l'espace vécu sur le bien-être ?

«La soumission de l'homme industriel aux véhicules révèle qu'il ne se sent chez lui nulle part, ou presque. Pour lui, le malheur de vivre dans un endroit inhabitable ne pourra jamais être compensé par l'accroissement des possibilités de le fuir le plus souvent possible.<sup>3</sup>»

Autrement dit, le mal-être qui résulte de notre incapacité à habiter un territoire ne peut être totalement compensée par la frénésie de loisirs qui en découle.

«L'agencement de l'espace continue la désintégration de l'homme commencée par la division du travail à l'usine. Il coupe l'individu en rondelles, il coupe son temps, sa vie, en tranches bien séparées afin qu'en chacune vous soyez un consommateur

1] Jean-Pierre Dupuy. Op Cit. p 58

2] Ibid, p 59

3] Ibid

passif livré sans défense aux marchands, afin que jamais il ne nous vienne à l'idée que travail, culture, communication, plaisir, satisfaction des besoins et vie personnelle peuvent et doivent être une seule et même chose : l'unité d'une vie, soutenue par le tissu social de la commune.<sup>1</sup>»

Si l'atomisation de son espace de vie engendre une atomisation de l'individu, l'enjeu n'est-il pas de retisser des liens esthétiques et symboliques avec le territoire afin de réinjecter du sens dans notre rapport à l'espace ?

- Voyage contre trajet

Un citoyen qui roule toute l'année à vélo afin de réduire son empreinte écologique et qui prend l'avion pour se rendre à New York pendant ses vacances aura en réalité émis autant de CO<sub>2</sub> que s'il s'était déplacé toute l'année en voiture... L'impact écologique d'un voyage motorisé de plusieurs milliers de kilomètres est considérable. En témoigne le bilan carbone 2005 de la ville de Paris qui montre que la moitié des émissions de CO<sub>2</sub> de la capitale provient du seul secteur du tourisme. Rien d'étonnant lorsque l'on sait que l'impact carbone quotidien de l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle est équivalent à celui du périphérique.

Dans ces conditions, à quoi ressemblera le tourisme de demain ? De deux choses l'une : ou bien on prend le temps nécessaire pour se rendre à l'autre bout du monde en transports doux : vélos, marche, rollers, etc (ce qui, dans le cas de New-York, peut, je vous l'accorde s'avérer problématique), soit on renonce bel et bien à se rendre à l'autre bout du monde. Que fait-on alors des cartes postales gravées dans l'inconscient collectif par la publicité ? Par quoi remplace-t-on les gratte-

1] Jean-Pierre Dupuy. Op Cit. p 61

ciels new-yorkais et les plages de sable fin ? Au prix de quel renversement imaginaire et sémantique peut-on espérer une relocalisation du voyage ?

Je ne compte pas le nombre d'allers-retours que j'ai effectués en train au cours des cinq dernières années entre Paris et Clermont-Ferrand. J'ai si souvent parcouru ces paysages que je suis à présent capable de me situer sur le trajet en regardant par la fenêtre. Installations agricoles, reliefs remarquables, toits particuliers : autant de détails que j'ai le sentiment de connaître, pour lesquels j'ai un étrange sentiment de familiarité. Ces bribes de paysages se présentent toujours à mes yeux sous le même angle et à la même vitesse, comme un décor anonyme. Je ne sais rien de tous ces paysages que je traverse : et pour cause, je ne fais que les traverser. Je vais de Clermont à Paris, de Paris à Clermont : je transite entre A et B, entre école et famille, deux pôles entre lesquels s'étalent, selon la formule de Jean-Pierre Dupuy, «des déserts de sens, déserts esthétiques, symboliques, que l'on vise à franchir le plus efficacement possible en se livrant au système de transport<sup>1</sup>.»

Le mot « voyage » peut être traduit en anglais par deux mots différents : « journey », qui désigne le trajet d'un point A à un point B, et « trip », qui désigne l'excursion, le périple. Qu'est-ce qu'implique cette nuance au niveau de la définition même du voyage et de l'imaginaire convoqué ? Si la nature du moyen de transport est d'effectuer des trajets, c'est-à-dire de mener son usager d'un point A à un point B le plus rapidement possible, quelle est la valeur du voyage ? Pour répondre à cette question, un ami et moi nous avons décidé au début de l'été 2008 de relier Paris à Clermont-Ferrand à vélo. Pendant une semaine, nous avons traversé les paysages anonymes qui défilaient derrière la vitre du train : des champs à perte de vue, des forêts et des villages trop paisibles. Mais le fait de les traverser en

---

1] Jean-Pierre Dupuy. Op Cit.

vélo donnait à ce décor une toute autre consistance : celle des gens, des rayons de soleil, des parfums, des baignades dans des canaux et des averses dans la gueule, de la vie.

Cette expérience m'a permis de redonner tout son sens au temps du voyage, à ce temps que j'avais pris l'habitude de grignoter à coup de chevaux vapeur, de réduire, d'écraser au minimum. J'ai compris que le voyage consiste avant tout à prendre le temps de se déplacer et qu'il pouvait se faire partout, en toutes circonstances.

«L'autonomie implique ici un rapport à l'espace fondé sur les déplacements à faible vitesse, recourant pour l'essentiel à l'énergie métabolique de celui qui se meut. Si l'on est soumis à aucune contrainte, on ne marche que dans des lieux que l'on aime.<sup>1</sup>»

Le voyage dépend moins de l'état d'esprit dans lequel on se place que de l'endroit où l'on se rend car encore une fois, pour quelqu'un qui sait se satisfaire de l'essentiel, le voyage est partout où se trouve le partage. Mais si les voyages occasionnent des déplacements que l'on peut choisir de moduler ou de limiter, est-ce le cas de tous nos déplacements ? Qu'en est-il des déplacements liés au travail ?

- Étalement ou empilement : l'impasse méga-urbaine

Une longue, triste et magnifique guirlande lumineuse. Un filament de lumière qui fend l'obscurité de la vallée. Matin et soir, des armées de lucioles métalliques empruntent les mêmes courbes, le même tracé et irriguent la guirlande comme le sang dans une veine. L'autoroute A75 relie Clermont-Ferrand à la myriade de villages qui composent le sud de son agglomération. A quelques kilomètres des portes de la ville, ce ruban de bitume passe au pied du plateau de Gergovie. Il est 18h00 et j'observe,

---

1] Jean-Pierre Dupuy. Op Cit. p58

depuis ses contreforts, l'étonnant spectacle d'une ville qui se vide : des milliers de véhicules se suivent en direction du sud, animant de leurs phares ce sinistre défilé. Le matin dans un sens, le soir dans l'autre, deux fois par jour, cinq jours par semaine, quarante-huit semaines par an...

Selon une enquête de l'Institut national du sommeil et de la vigilance datée du 10 mars 2009, les Français dorment en moyenne sept heures par nuit, soit une heure et demie de moins qu'il y a cinquante ans. Mis en cause dans cette réduction du temps de sommeil, le temps nécessaire aux déplacements domicile / lieu de travail. Ces déplacements pendulaires, appelés ainsi car ils ont lieu quotidiennement, sont effectués par un nombre croissant de Français qui souhaitent profiter d'un environnement périurbain moins dense tout en continuant à travailler en ville.

Par ailleurs, les déplacements pendulaires sont le cauchemar des écologistes : 240 allers-retours par an : 480 trajets. Par l'autoroute, Gergovie est à une dizaine de kilomètre du centre de Clermont ; en un an, mes parents parcourent donc à eux deux près de 10 000 kilomètres simplement pour se rendre à leur travail. C'est approximativement la distance qui les sépare de la Californie. Cette situation n'est pas soutenable : on sait aujourd'hui que ni les agro-carburants, ni la voiture électrique, ni même le covoiturage et la mise en place d'un réseau de transports en commun ne suffiront à compenser le gaspillage énergétique induit par nos besoins en transport.

«L'alternative radicale aux transports actuels, ce ne sont pas des transports moins polluants, moins producteurs de GES, moins bruyants et plus rapides ; c'est une réduction drastique de leur emprise sur notre vie quotidienne. Il faut briser pour cela le cercle vicieux par lequel une industrie contribue

à renforcer les conditions qui le rendent nécessaire ; par lequel les transports créent des distances et des obstacles à la communication qu'eux seuls peuvent franchir.<sup>1</sup>»

Il est probable que sans voiture pour nous déplacer, nous habiterions beaucoup plus près de notre lieu de travail. Mais en avons-nous envie ? Pourquoi tant de gens préfèrent-ils vivre en périphérie des centres urbains où ils travaillent ?

Les trois quarts des emplois en France appartiennent aujourd'hui au domaine du tertiaire : celui des services. C'est donc en ville que se concentrent les emplois... et les gens qui les cherchent. Mais ce mouvement a des limites : il n'y a pas de place pour tout le monde en ville. Les prix de l'immobilier y atteignent donc des sommets et repoussent une grande partie des gens à l'extérieur, composant la ceinture périurbaine. Or, le bilan écologique de cet étalement urbain est désastreux à plusieurs égards. Outre les besoins en transport et en infrastructures diverses toujours plus importants, les terres que la ville grignote autour d'elle sont systématiquement des terres arables de bonne qualité : et pour cause, les villes se sont toujours implantées là où les ressources permettaient de répondre aux besoins de leurs populations. Ainsi, selon le géographe Éric Lambin, «en 2008, les villes concentraient un peu plus de la moitié de la population mondiale et 75 % de la consommation énergétique, mais aussi 80 % des émissions de GES. (...) Si l'urbanisation concentre la moitié de l'humanité sur moins de 1 % des terres émergées, son empreinte écologique dépasse largement ses frontières.<sup>2</sup>» L'étalement urbain n'est donc pas soutenable dans un monde fini. Si la concentration horizontale est une impasse, qu'en est-il alors de la concentration verticale ? L'empilement représente-t-il une alternative crédible ?

---

1] Jean-Pierre Dupuy. Op Cit. p 58

2] Eric Lambin. Op Cit.

En concentrant la population au niveau des villes, les tours mettent fin aux déplacements pendulaires et permettent d'optimiser les dépenses énergétiques liées au transport des marchandises et des personnes. De plus, dans la mesure où la concentration limite les déperditions d'énergie, chauffer un immeuble est beaucoup plus économe que de chauffer des dizaines de maisons individuelles séparées : les appartements d'un même immeuble se tiennent chaud entre eux... Ainsi, dans les villes du monde entier, des milliers de personnes s'empilent les unes sur les autres dans des tours de béton. Après tout, si les tomates ou les poulets le peuvent, pourquoi l'homme ne pourrait-il pas grandir hors-sol ? Si cette stratégie urbanistique permet d'optimiser les déplacements, quelles sont ses conséquences sur la dépendance de l'être humain à la nature et sur la conscience qu'il en a ?

- Les conséquences de l'arrachement

« L'urbanisation en France, disait un journaliste de Télérama, c'est comme une soirée sur TF1 : ça commence par un long tunnel de pub, et ça finit par une émission en guimauve. » Le prix de l'immobilier n'est pas la seule raison qui conduit les gens à s'installer en périphérie des villes. S'ils le font, c'est aussi pour préserver une certaine qualité de vie. Nous ne parlons pas ici de consommation, mais du bien-être qu'apporte naturellement l'air, l'espace, l'horizon, la lumière, mais aussi le silence, la proximité d'une forêt, d'un étang, etc. En cela, « l'urbanisation est la forme la plus radicale de modification d'un milieu naturel : la nature est oblitérée, les sols sont bétonnés, l'eau est canalisée, la nuit est illuminée. Un univers d'artefacts se substitue aux écosystèmes naturels. Le recul de la nature est complet : la ville est anti-nature.<sup>1]</sup> » Coupés ainsi de la nature, déracinés, comment les citoyens peuvent-ils

1] Eric Lambin. Op Cit. p 193

développer une conscience écologique profonde ? Ne construis-t-on pas notre vision du monde au quotidien ? Entassés dans des tours, comment pouvons-nous défendre un mode de vie plus proche de la nature ? Comment s'étonner que les enfants qui grandissent en ville dessinent des bâtonnets Findus dans un aquarium et ne sachent pas d'où vient le lait qu'ils boivent chaque matin ? Les reportages d'Arte sur la reproduction des crocodiles du Nil et la visite annuelle dans la ferme du coin ne font pas le poids face au déferlement médiatique qui les déconnecte chaque jour de toute réalité naturelle. Comment un être qui grandit dans un environnement entièrement artificiel peut-il entretenir une conscience des mécanismes naturels qui régissent notre monde et en dictent les limites ?

Pour un berger habitant aux pieds des Alpes, le réchauffement climatique prend tout son sens quand la fonte des glaciers fait gonfler le torrent au point d'emporter la moitié des pâturages. Pour le pêcheur et l'apiculteur, la pollution se mesure chaque saison au nombre de prises et de ruches vides. Mais en quoi les conséquences de son mode de vie rejouent-elles sur le citoyen ? Du supermarché au bureau, du club de gym au cinéma, du parc au musée, rien ne change. Déconnectés de la réalité, bien au chaud dans les tours, les citoyens suivent les catastrophes à la télé.

Loin d'être la solution, l'urbanisation massive sépare physiquement l'individu de la nature au détriment d'abord de la qualité de vie. Elle crée de plus les conditions d'un éloignement psychique qui conduit à l'inconscience et à la négligence. Malheureusement, de *Star Wars* au *Cinquième Élément*, du *Meilleur des mondes* à *Fahrenheit 451*, en passant par *Matrix*, *Brazil* et *Minority Report*, tous les récits d'anticipation nous décrivent l'avenir sous la forme de mégapoles surélevées entre lesquelles se baladent des engins volants. Que signifie une telle unanimité ? Nous est-il impossible, dans l'état actuel de notre imaginaire, de formuler des hypothèses différentes ? A force de voir l'avenir à travers le même filtre imaginaire

teinté d'idéologie techno-scientiste, ne sommes-nous pas conditionnés par lui ? Nous savons aujourd'hui qu'il va de la survie de l'espèce humaine que ces images restent de l'ordre du fantasme. Comment alors imaginer l'avenir autrement qu'en boîte ?

Dans *La belle verte*, film qu'elle a réalisé en 1996, Coline Serreau nous parle d'une toute autre vision : celle d'une planète où les habitants, évolués et heureux, vivent en parfaite harmonie avec la nature. Ils ne connaissent pas l'argent, se déplacent à pieds et sont végétariens. Ils travaillent à produire leur nourriture le matin et passent l'après-midi à exercer leur corps et leur esprit. Ainsi, ils sont télépathes et peuvent se téléporter sur d'autres planètes. Ils se soignent avec les plantes, dorment à la belle étoile et s'extasient devant des concerts de silence. Par ailleurs, ils organisent chaque année une réunion de planète au cours de laquelle ils font état de leurs ressources et de leurs besoins, puis décident en fonction de cela des cultures à mettre en terre pour l'année d'après et du nombre de naissances à prévoir. Ils désignent également lors de ces réunions ceux des leurs qui partiront en excursion sur d'autres planètes au cours de l'année. Ainsi durant la réunion de planète sur lequel s'ouvre le film, les habitants parlent de la planète Terre où plus personne ne veut se rendre depuis 200 ans : « Sûr qu'ils ont encore des voitures... Mais si, ces caisses de métal qui leur servent à se déplacer. » ; « Il paraît qu'ils n'ont même pas encore abandonné la monnaie ! ». Or, pour des raisons personnelles, une femme se porte volontaire et est envoyée à Paris.

Dans ce film, Coline Serreau décrit une utopie : celle d'une humanité arrivée à maturité. C'est le récit de la confrontation entre la réalité humaine d'aujourd'hui et un futur imaginaire idéaliste. Avec ce film anticonformiste, Coline Serreau démontre donc qu'il est possible d'imaginer l'avenir autrement qu'entre quatre murs. L'utopie est comme l'étoile du berger : s'il est impossible de l'atteindre, il est sage de s'en servir de

guide. Maintenant que nous savons quelle direction prendre, par où commencer ? Comment nous reconnecter à la fois à la nature et au territoire ?

- A la recherche des indigènes

En considérant que l'énergie fournie par un seul baril de pétrole est équivalente à celle fournie par 100 paires de bras pendant 24 heures, comment voyez-vous l'ère de l'après-pétrole ? Le monde industrialisé tel qu'on le connaît n'a pu voir le jour que grâce à la complicité de milliards de mètres cube de matières fossiles. Ainsi la généralisation de l'agriculture intensive dans nos pays au cours du XXe siècle a été possible grâce à, ou à cause de la mécanisation et la fabrication des produits phytosanitaires issus de la pétrochimie. Si le pétrole a créé de toutes pièces le monde dans lequel on vit, l'épuisement à terme des réserves n'est-t-il pas en passe de le détruire ? Et dans ces conditions, comment ne pas subir les conséquences de ce décrochage sans le devancer ?

Comment les millions de paysans poussés chaque année vers les villes par la mécanisation de l'agriculture ont-ils réussi à gagner leur vie ? Je vous le donne en mille : en inventant de nouveaux besoins, objets ou services. Il est clair que lorsque les trois quarts de la population française travaillaient dans les champs, il restait peu de gens pour mettre au point le portail électrique ou le lecteur MP3, pas plus que pour inventer le pédalo, la mini-jupe, les stations de sport d'hiver ou les machines de musculation... Qui d'ailleurs, en aurait eu l'utilité ? Personne, et c'est bien là le cœur du problème : avec 3 % de la population active française sur des tracteurs de la taille d'un mammoth labourant des champs à perte de vue, la grande majorité de la population est aujourd'hui payée pour rendre des services dont personne n'avait besoin il y a encore cinquante ans.

«Savoir si l'on pourra nourrir bientôt neuf milliards d'humains dépend du type d'agriculture politiquement choisi : veut-on 300 000 mégafermes gérées par des agro-managers, ou un milliard de petites entreprises familiales agricoles ? Il n'y a pas de solution à la faim dans le monde sans une mobilisation massive des paysans.<sup>1</sup>»

Et plus il y aura de paysans, moins il y aura d'industriels, de cuisinistes, de commerciaux, de publicitaires, de designers, pour le plus grand bien de la planète et de ceux qui auront fait le choix de cette vie. Mais qui seront ces gens ? Qui sont-ils aujourd'hui ? Un indigène est un individu originaire du lieu, du pays. Les colons désignaient ainsi les peuples autochtones d'une contrée qu'ils envahissaient : les indigènes. Mais être né à un endroit suffit-il à faire de moi un indigène ?

«Qui grandit encore là où il est né ? Qui habite là où il a grandi ? Qui travaille là où il habite ? Qui vit là où vivaient ses ancêtres ? Et de qui sont-ils, les enfants de cette époque, de la télé ou de leurs parents ? La vérité, c'est que nous avons été arrachés en masse à toute appartenance, que nous ne sommes plus de nulle part, et qu'il résulte de cela, en même temps qu'une inédite disposition au tourisme, une indéniable souffrance.<sup>2</sup>»

L'indigène est donc celui qui entretient des liens non seulement physiques, mais aussi psychologiques et affectifs avec son territoire. Être indigène, c'est cultiver une dépendance consciente au territoire dans lequel on vit. Ainsi les écologistes se sentent-ils profondément indigènes : des indigènes terriens reliés à la planète dans sa globalité. Mais qui peut aujourd'hui se dire indigène local ? Dans un monde où la mobilité est devenue la norme, qui cultive encore des racines ?

---

1] Paul Ariès. Op Cit. p 53

2] Comité Invisible. *L'insurrection qui vient*. La Fabrique, 2007. p 19

C'est sur cette interrogation que se termine la troisième partie de ce mémoire au cours de laquelle nous avons décrit dans quelles mesures la sobriété est génératrice de bien-être dans le quotidien de tout un chacun. Si cultiver le désir n'a de sens que dans les liens qu'il tisse entre nous, les autres et le territoire, nous savons à présent combien la sobriété favorise ces interactions. Moins de biens pour moins de souffrances et plus de liens. Posséder moins pour être plus disponible à la rencontre, plus à l'écoute de son prochain, telle est la recette d'une décroissance conviviale, d'une sobriété heureuse.

## Premier bilan

L'écriture de cette première partie a eu lieu entre octobre 2009 et février 2010. A cette époque, ni Nicolas Sarkozy, ni François Fillon ne parlaient encore de « mesures d'austérité ». «L'austérité est le caractère de ce qui est austère, c'est-à-dire qui se montre sévère pour soi, qui ne s'accorde aucun luxe, aucun plaisir<sup>1</sup>.» L'austérité est donc hostile au plaisir : ne qualifie-t-on pas d'austère quelqu'un dont il semble impossible d'obtenir le moindre sourire ? Parler de « mesures d'austérité », c'est donc envoyer un message clair : « préparez-vous à vivre des heures sombres ». De son côté, la sobriété est «le caractère de ce qui est sobre, c'est-à-dire modéré, mesuré<sup>2</sup>.» Si, comme l'austérité, la sobriété s'oppose donc au luxe, à la démesure, elle ne s'oppose en rien au plaisir. Dans ces conditions, pourquoi le Premier Ministre a-t-il choisi de parler d'austérité plutôt que de sobriété ? Tout simplement pour ne pas mettre en porte-à-faux l'idéologie de croissance selon laquelle le plaisir n'est possible que dans une société d'abondance. Dans un monde où ensemble, tout est possible, la modération ne doit surtout pas être bien vue. Non, tout n'est pas possible dans un monde de limites. Nous avons vu au cours de ce mémoire que la sobriété était non seulement nécessaire dans une société qui a perdu le sens des limites, mais souhaitable et désirable au-delà de la problématique écologique.

Désirable car elle est le seul antidote aux souffrances générées par la folle mégamachine issue de la compilation des idéologies croissancistes et technoscientistes. Personne n'a besoin ni de technique ni d'argent pour faire preuve de sobriété : faire moins est totalement gratuit et accessible à tous, à la seule condition

---

1] Grand Robert de la langue française

2] Ibid

d'en faire le choix. Et pour nous inviter à considérer ce choix, il était essentiel de mettre en lumière le cercle vertueux de la sobriété qui met en cohérence bien-être et bien être.

Désirable dans notre rapport au monde, au tout dont nous autres humains faisons partie. En remettant en cause notre rapport hégémonique vis-à-vis de la planète et du vivant et des mythes qui en sont issus, la sobriété convoque de nouveaux symboles. Elle contribue par là à une refondation de l'identité humaine et génère le sens nécessaire à une évolution profonde des comportements.

Désirable dans notre rapport à l'intérêt général, au bien commun. Comment partager des ressources limitées de manière équitable entre tous les habitants de la planète sans quelque forme de modération ? La sobriété est de ce point de vue l'expression de la responsabilité de chacun quant au bien-être collectif et se traduit par une nécessaire qualification morale des pratiques.

Désirable dans notre rapport quotidien à l'épanouissement personnel. Nous invitant à déconsommer, la sobriété est le seul antidote aux souffrances générées par la société du toujours plus. Consommer moins, et travailler moins pour financer cette consommation, revient à dégager de nouveaux espaces de liberté que nous devons apprendre à investir dans l'essentiel que sont les liens qui nous unissent à l'autre et à la terre.

Au final, la sobriété est désirable car elle nous invite à recréer les liens que l'abondance a détruit : ces racines qui font de l'indigène un être humain aux prises avec les réalités du monde et des territoires. Un être humain à l'écoute : de son prochain comme des limites de l'environnement dans lequel il vit. L'indigène, puisqu'il est un être humain enraciné, est aussi le seul susceptible de résister à la tempête qui s'annonce. Mais qui est-il aujourd'hui ?

Qui sont les indigènes contemporains ? Où vivent-ils et comment ? Pour répondre à ces questions, il est temps pour moi d'abandonner le clavier pour partir à leur rencontre.

**Annexe** : récit d'un compagnon REPAS

## Génèse

Au printemps 2008, je découvre l'histoire d'une aventure pas comme les autres : celle d'un groupe d'étudiants qui, dans les années 1980, décident un jour de quitter l'Île de France pour faire ensemble quelque chose d'utile. Ainsi démarre l'histoire d'Ambiance Bois, une scierie autogérée installée sur le plateau de Mille Vaches, en Creuse, qui emploie aujourd'hui une vingtaine de personnes.<sup>1</sup> Fasciné par ce qui semble n'être pas moins qu'une utopie concrète, je décide de me rendre en Creuse pour aller à la rencontre des gens qui la font vivre jour après jour. Je me joins à l'équipe d'Ambiance Bois pendant une quinzaine de jours durant l'été suivant.

Ambiance Bois est une scierie spécialisée dans les produits semi-finis pour la construction bois : lames de plancher, lambris, bardages, plinthes, sommiers, etc. Je suis sans délai intégré aux équipes de travail et tourne sur tous les postes qui me sont accessibles sur la chaîne de production : tri des planches en sortie de sciage, délignage, moulurage et menuiserie. La scierie fonctionne en autogestion sur le principe 1 homme = 1 voix : le quotidien de l'entreprise est donc rythmé par le collectif et une communication efficace est nécessaire pour une bonne gestion. Les employés se réunissent chaque matin à 10h et un vendredi sur deux pour discuter et prendre des décisions. Dans la mesure du possible, chaque personne tourne sur les différents postes – administratif, production, chantier – afin de diversifier ses compétences et d'avoir une vision globale du fonctionnement de l'entreprise. Par ailleurs, tous les employés sont rémunérés au même taux horaire et la majorité d'entre eux travaille à mi-temps.

« Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. »

Mark Twain<sup>1</sup>

---

1] Mark Twain, de son vrai nom Samuel Langhorne Clemens (1835-1910), est un écrivain, essayiste et humoriste américain.

---

1] Michel Lulek. *Scions travaillait autrement*. Repas, 2003.

Le projet d'Ambiance Bois est un projet de territoire : le bois qui y est transformé provient essentiellement des forêts du plateau de Mille Vaches. Il est composé à 90 % de mélèze, essence naturellement résistante aux insectes et aux champignons qui peut être utilisée en construction sans traitement chimique. Par ailleurs, la quasi-totalité des employés vivent dans le bourg de Faux-la Montagne, situé à un kilomètre de la scierie. L'entreprise est évidemment le plus gros employeur de la commune et elle est à l'origine d'un regain d'activité à tous les niveaux : école, services de santé, caserne de pompiers, commerces, etc. Enfin, l'histoire d'Ambiance Bois que j'avais découverte dans *Scions travaillait autrement* était avant tout celle d'un groupe de gens qui ont décidé de mettre en commun leurs ressources et leurs énergies pour mener à bien un projet collectif. À plusieurs reprises durant mon séjour, je suis invité à Guise, maison de bourg aménagée sur quatre étages, fief du collectif d'Ambiance Bois où vivent aujourd'hui 9 adultes et 11 enfants de tous âges.

Cette quinzaine creusoise est pour moi l'occasion de faire la connaissance de Marc, l'un des cinq fondateurs du projet : un homme consciencieux et posé, dont le calme et l'incroyable capacité d'écoute laissent deviner qu'il est passé maître dans l'art du vivre ensemble. Marc est par ailleurs l'un des fondateurs du Réseau d'Echanges et de Pratiques Alternatives et Solidaires (REPAS), regroupant une trentaine de structures en France – associations et entreprises, dont Ambiance Bois – qui expérimentent de nouveaux rapports au travail et au collectif. Les outils mis en place par ce réseau de structures pour relayer ses idées sont les éditions REPAS et le compagnonnage : chaque année de février à juin, une douzaine de structures du réseau se mobilisent pour accueillir une vingtaine de jeunes (jusqu'à 35 ans), partager avec eux leur vision du monde et les pratiques qui en découlent.

À Ambiance Bois, je travaille avec Julien, un ancien compagnon REPAS : un jeune homme de vingt-cinq ans qui, après avoir ciré pendant trois ans les bancs de la fac pour obtenir sa licence de géographie, a estimé qu'il avait sûrement des choses plus essentielles à découvrir. Julien me raconte le compagnonnage avec la passion d'un être dont la vie semble avoir pris un tournant décisif grâce à lui. La force de ce témoignage m'amène à me renseigner auprès de Marc sur le fonctionnement du parcours. Après une première semaine de regroupement et de préparation avec le comité de pilotage, constitué de membres des différentes structures participant au compagnonnage, les compagnons sont répartis dans les structures selon trois modes différents : sur les dix semaines de la première phase, chaque compagnon participe à un « groupe-action », composé de cinq à sept compagnons, qui vit et travaille de manière collective et autogérée pendant un mois. Au cours de l'autre moitié de la première phase, le groupe-action est dissout et chacun des compagnons est envoyé en « immersion » dans une structure pendant un mois. Alors que le groupe-action invite les compagnons à vivre leur propre aventure collective, l'enjeu de l'immersion est de prendre part à celle d'un collectif du réseau, de partager son quotidien et ses activités au sein de la structure. Le troisième mode, l'« immer-action », est un entre-deux qui permet aux structures de répartir les effectifs en fonction de leurs capacités d'accueil respectives : deux ou trois compagnons peuvent ainsi partager une immersion et éventuellement mener un projet collectif en parallèle. A l'issue de ces dix semaines a lieu un second regroupement au cours duquel les compagnons sont invités à partager leurs expériences et à formuler des intentions pour les cinq semaines de la seconde phase. Enfin, à l'issue de celle-ci, un troisième regroupement clôture le parcours.

Le compagnonnage offre ainsi à des personnes l'opportunité d'expérimenter ensemble l'autogestion et de se confronter à des projets qui ancrent concrètement dans les territoires les valeurs de l'économie sociale et solidaire. Relocaliser l'économie pour

lui redonner un visage humain... En quittant la scierie à la mi-août, j'emporte avec moi la certitude que ces rencontres seront essentielles pour moi par la suite et que je ne tarderai pas à remettre les pieds dans ce qui semble être un foyer d'expériences plus intéressantes les unes que les autres.

L'heure de la phase diplôme est arrivée : nous sommes en octobre 2009 et il me reste douze mois pour dessiner les contours d'un avenir possible pour l'étudiant en création industrielle que je suis. Je choisis donc de consacrer le temps qui me sépare du début du compagnonnage à une réflexion aussi large que profonde sur le sens de la sobriété au-delà de l'impératif écologique. Quatre mois plus tard, les éléments théoriques de mon mémoire sont posés : il est temps de les confronter à la pratique. Fin janvier 2010, j'apprends que je fais partie de la quinzaine de personnes attendues deux semaines plus tard en Ardèche pour le début du compagnonnage REPAS 2010.

## Premier regroupement

- Vendredi 12 février

Nous arrivons en début de soirée à Balazuc, au cœur de l'Ardèche, et prenons la route du Viel Audon, notre point d'arrivée. Il fait déjà nuit et la route est plus étroite à chaque lacet : si la garrigue ne mordait pas le bitume de chaque côté de la route, nous aurions l'impression de dévaler une piste de bobsleigh. Cette piste bitumée avorte enfin au niveau d'un parking boueux où nous posons la voiture pour continuer à pied. Roseline est partie il y a deux jours du Finistère où ses parents possèdent une ferme. Elle a rejoint Manon à Tours et toutes deux ont rallié Clermont-Ferrand hier. Nous avons retrouvé Lætitia ce matin pour faire la route ensemble. Après quelques minutes de marche à la lumière des lampes frontales, nous amorçons une descente plus franche sur un sentier de pierres. Des voix venant du bas de la falaise nous indiquent la direction dans le noir d'une nuit sans lune. Cinquante mètres plus bas, nous apercevons de la lumière et les voix se font plus claires : les toits d'un hameau se dessinent au milieu des arbres. Le sentier de pierres serpente à présent entre des maisons toutes aussi minérales. Les voûtes en pierre, magistrales, finissent de dresser un décor médiéval hors du temps, planté au milieu de nulle part.

La soirée est rythmée par les arrivées échelonnées des convois venant des quatre coins de la France. Benjamin, de la ferme de la Batailleuse dans le Doubs, dépose à grand bruit un énorme sac de toile sur la table de cuisine et en sort une demi meule de comté de 60 cm de diamètre : « 20 kg, ça devrait faire la semaine... » Le contact est facile et les langues se délient rapidement au cours du dîner. Je retrouve Marc et Julien avec un plaisir non dissimulé. Mais une chose qui m'avait déjà intrigué au cours de la journée, lors des premiers échanges avec

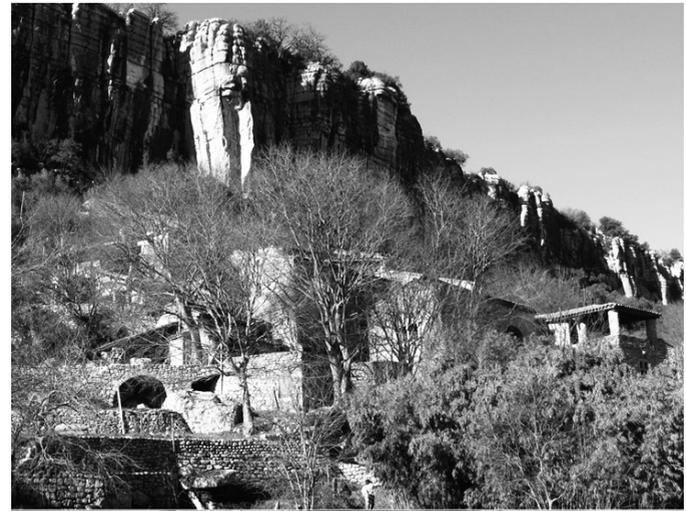
mes camarades de route, m'interpelle à nouveau : la question « et toi, que fais-tu ? » ne semble pas être reçue comme une invitation à la discussion. Les réponses, si réponse il y a, sont teintées d'embarras : « euh... depuis quand ? », « pas grand chose de concret... », « ce serait long à expliquer. » Pourquoi cette gêne ? Que font ces gens qui semble si difficile à expliquer, ou à comprendre ? Peut-être suis-je trop intrusif ? Après tout, nous ne sommes qu'au premier soir des quatre mois que nous allons partager.

- Samedi 13 février

L'objectif de cette première semaine de regroupement pour les quinze compagnons est de faire connaissance entre eux et avec la quinzaine de représentants des structures participant au compagnonnage. Or, quelle meilleure manière de se rencontrer que de s'armer de pelles et de pioches pour s'attaquer ensemble à un petit chantier de terrassement ? Le « chantier » résonne ici comme une institution, un moment de la journée aussi nécessaire que le repas : chantier par ci, chantier par là, chantier pour s'aérer, chantier pour partager ; un véritable rituel rempli d'un sens sur lequel tout le monde semble tacitement s'accorder et que je ne perçois pas encore.

Un groupe se rend à la remise pour prendre les outils pendant qu'un autre commence à débarrasser le tas de bois qui encombre le site. Pelles, pioches, barres à mines, seaux, tamis, brouettes : je ne peux m'empêcher de penser aux sept nains de Blanche-Neige... Nous passons la matinée à décaisser un talus pour préparer l'assise d'une future extension. Les pioches ameublissent la terre et les pelles la ramassent ; les seaux de terre sont envoyés au tamis pour nourrir le potager et les pierres sont acheminées un peu plus loin par une chaîne humaine. C'est donc cela, un chantier : un prétexte à faire ensemble, à fournir un effort collectif, un prétexte à s'organiser et à apprendre.





Dans les années 1970, un groupe de jeunes idéalistes (encore un) découvre un hameau en ruine coincé entre l'Ardèche et les falaises que la rivière a jadis creusées. Malgré l'enclavement du site (aucune route ne mène au hameau), ils décident de redonner vie au lieu en organisant des chantiers collectifs. Ainsi chaque été depuis trente ans, le Viel Audon accueille des chantiers de jeunes qui le rebâtissent peu à peu. Yann était l'un des jeunes qui ont empilé les premières pierres : il n'est jamais reparti. Aujourd'hui, il est responsable de l'association Le Mât, qui gère le Viel Audon, devenu un lieu d'éducation à l'environnement accueillant classes et colos tout au long de l'année. « C'est une sorte de colonie de vacances perpétuelle. » Gwen a, lui, découvert le lieu en 1996 en tant que compagnon REPAS : il est aujourd'hui chevrier et vit avec sa compagne et ses deux enfants sur le site.

- Dimanche 14 février

Sûr qu'après quatre mois passées sur un clavier d'ordinateur, mes mains n'étaient pas vraiment préparées au chantier. Mais la constellation d'ampoules qui décorent mes paumes ce matin m'attriste: pas foutu de tenir un manche de pioche plus de quelques heures ; il est grand temps de redescendre sur terre... Mais aujourd'hui, nous laissons les mains de côté (merci pour elles) pour nous consacrer à une forme plus conventionnelle de rencontre. D'où viens-je ? Qui suis-je ? Où vais-je ? Vous a-t-on déjà laissé une demi-heure pour vous présenter ? Je peux dire que cette expérience me restera longtemps en mémoire. Car avec trente minutes, on ne triche pas : on ne peut pas se cacher. Trente minutes pour raconter son histoire, pour se raconter soi, son enfance, sa famille, pour décrire ses choix et ses doutes, ses moments heureux ou malheureux, qui ont changé le cours de nos vies, c'est d'emblée faire preuve d'une confiance peu commune ; c'est accepter de se confier, littéralement, de se mettre entre les mains des autres. Pour ma part, décrire ainsi ma

vie me donne l'impression de voir pour la première fois le film de mes vingt dernières années en accéléré. Et cette brutale prise de recul s'achève sur la conclusion suivante : « Tout ça fait une vie bien axée sur le travail... » Si se dévoiler ainsi devant trente personnes assises en cercle est un bel exercice, écouter les autres le faire en est un magnifique. Chacune des trente personnes, compagnons et autres, s'adonneront ainsi à cet exercice durant la semaine et personne n'en ressortira indemne.

En début d'après-midi, un petit chantier nous donne l'occasion de sortir. Au programme : faire descendre sable et ciment depuis le dépôt au sommet de la falaise. Un premier groupe achemine des brouettes de sable jusqu'à une gouttière en bois aménagée dans une faille sur trente mètres de hauteur. En bas, un deuxième groupe prend le relais pour acheminer le sable jusqu'au chantier. Et comme les sacs de ciment n'apprécieraient sûrement pas d'être balancés du haut de la falaise, c'est à dos d'homme qu'ils descendent, le long du chemin, formant une belle caravane en surplomb de la rivière. La tranquillité, ça se mérite...

C'est au tour de Marc de se présenter. Il explique que c'est enfant, à travers le scoutisme, qu'il découvre la force du collectif, la confiance que fait naître le fait d'être plusieurs. « Le collectif donne la force d'agir sur le monde. » Il décrit l'importance d'apprendre aux enfants à mener leurs projets de manière autonome, à réfléchir et à construire par eux-mêmes. Pour parler de la genèse d'Ambiance Bois, Marc explique que la sphère économique a un tel poids dans notre société que ses camarades et lui sont partis du problème de la production. Ambiance Bois se situe entre le gros artisanat et la petite industrie. L'autogestion redonne aux gens la maîtrise des outils de production ; elle permet à chacun de diversifier ses compétences et de prendre part aux décisions dont son avenir dépend. « Liberté, égalité, fraternité : pourquoi la devise républicaine ne s'appliquerait-elle pas au monde de l'entreprise ? » Chez Ambiance Bois, une personne en vaut une autre ; à partir de là, ne sont légitimes ni

hiérarchie, ni différences de salaire. Il s'agit ensuite de ne pas se laisser bouffer par le travail : la majorité des employés sont à temps partiel pour consacrer le temps nécessaire à tous les autres aspects de la vie et conserver un équilibre entre travail, vie privée, activités associatives, etc.

Ambiance Bois n'est pas née d'une vocation : c'est parce qu'il s'est retrouvé au milieu des bois que le collectif a eu l'idée de monter une scierie, mais « à un autre endroit, ça aurait été autre chose ; ça aurait pu être n'importe quoi. » Le territoire qui décide de l'activité des indigènes... Marc parle de l'importance du territoire dans l'entretien d'une dynamique collective, de la rencontre avec le GAEC<sup>1</sup> Champs Libres et des liens entre producteurs et consommateurs : « la vie communautaire est une forme de décroissance active : de petits trucs en petits trucs, un autre monde est à l'œuvre chez nous. Et s'il est possible chez nous, il est aussi possible ailleurs. »

L'importance du collectif soulignée par Marc m'interpelle : quelle est donc la place du collectif dans ma vie ? Suis-je bien fait pour vivre avec les autres ? Marc a eu la chance de se trouver sur la même longueur d'onde que ses amis pour se lancer dans le projet d'Ambiance Bois. Pour ma part, je ne connais personne autour de moi qui soit intéressé de près ou de loin par l'idée de collectif de vie ou de travail. Dans ces conditions, comment cultiver ces idées sinon en rencontrant d'autres gens ? Et ne suis-je pas là pour cela ?

Ce soir, Gaëlle et Roseline animent une soirée danse africaine. Après une journée dense en témoignages et en émotions, tout le monde est ravi de laisser son cerveau sur sa chaise pour les suivre au rythme des percussions.

---

1] Groupement Agricole d'Exploitation en Commun

- Lundi 15 février

La salle dans laquelle nous nous réunissons est accoudée au rocher : tout le long du mur nord, la roche apparente donne à l'espace un côté troglodyte plutôt agréable. Elle est recouverte sur la moitié de sa surface par une mezzanine dortoir dont la charpente en bois rond grossièrement écorcé fait écho à la branche nue qui fait office de rampe le long de l'escalier. J'ai du mal à croire que tout ceci a été construit par des jeunes qui ne connaissent rien de plus que moi ni à la charpente, ni à la maçonnerie. Chaque détail au Viel Audon illustre le savant mélange de poésie et de bon sens de ses constructeurs. Ainsi cette avancée de toit soutenue par trois troncs d'arbre pas même écorcés : chacun d'eux repose sur deux galets empilés dont il est rendu solidaire par un fer à béton. Ainsi l'eau qui s'écoule le long du poteau glisse autour du galet et garantit la pérennité de l'installation. Simple, efficace, élégant. Comment expliquer le design à des gens qui en font tous les jours sans le savoir ?

Johanna prend la parole. C'est une femme d'une quarantaine d'années, menuë, les cheveux courts en bataille, qui semble n'avoir que des vêtements rouges. Elle nous décrit une enfance atypique guidée par l'intérêt du travail manuel. Comme l'école ne lui convient pas, elle quitte le collège en 6e pour suivre l'école en bateau. A quinze ans, elle entre au lycée autogéré de Paris, à la sortie duquel elle passe un bac scientifique pour se diriger vers l'océanographie. Elle passe finalement un Diplôme d'Etudes Approfondies en écologie fondamentale et mène des missions internationales en rapport avec l'écologie pour une association de vulgarisation scientifique. Déçue par le travail des associations de défense de l'environnement, elle bifurque vers l'agriculture. En quoi la production agricole peut-elle favoriser la biodiversité ? C'est pour répondre à cette question que Johanna et son compagnon fondent en 2008 le Groupement Agricole d'Exploitation en Commun de Lachaux. Implanté sur le plateau de Mille Vaches, à quelques

kilomètres de Faux-la-montagne, c'est une ferme à vocation environnementale où se côtoient recherche scientifique en écologie et production alimentaire biologique favorisant une relocalisation de l'économie. C'est un lieu d'échange, de savoir et de savoir-faire, qui favorise l'autonomie mais rejette l'idée d'autarcie. « On apprend avec beaucoup d'humilité le travail agricole », dit Johanna. Le GAEC de Lachaux est encore une « ferme en chantier ».

En fin de journée, c'est au tour de Jean-Marc et Violaine, deux anciens compagnons venus prêter main forte à la cuisine, de se présenter. Je suis encore une fois très secoué par la sincérité des paroles qui sont confiées et par l'émotion qui en émane. Assis sur une table, les deux compagnons nous font part de leur parcours au sein du réseau et du regard qu'ils portent aujourd'hui sur cette expérience. Ils s'accordent sur le fait que s'ils ont appris des tas de choses lors du compagnonnage, il leur a surtout permis de faire le ménage dans leurs idées, d'y voir plus clair dans leurs intentions et d'établir des priorités. Je ne suis donc pas là par hasard...

Après le dîner, une séance de chant s'improvise pendant la vaisselle et se prolonge pendant deux heures dans la cuisine : les voix se mêlent et s'unissent au rythme des canons. Je n'ai que rarement l'occasion de chanter en chœur, mais à chaque fois je suis vraiment surpris par l'énergie qui s'en dégage. Le chant illustre magnifiquement l'idée qu'un groupe est bien plus que la somme des individus qui le compose.

- Mardi 16 février

Sur le tableau velleda au fond de la salle est détaillé le planning de la semaine. Dans la colonne d'aujourd'hui, entièrement vide, on peut lire : « Sur une île ». Depuis le début de la semaine, les hypothèses fusaient quant à la solution de cette énigme. Et hier

au soir, tout le monde semblait s'accorder sur le fait que ces quelques mots nous promettaient une belle randonnée dans la garrigue qui nous mènerait le long de l'Ardèche à la découverte d'une île au trésor. Imaginez donc notre déception quand ce matin, nous sommes séparés en trois groupes et envoyés dans différentes pièces avec pour seul lot de consolation une feuille A4 décrivant les consignes d'un obscur jeu de rôle... Nous sommes sur une île divisée en trois types de milieu : la plaine, la forêt et la montagne. Sans même nous laisser le temps de décrypter cette foutue feuille, « la vie » frappe à la porte : après nous avoir légué à chacun  $x$  unités de nourriture,  $x$  unités de vêtement,  $x$  unités d'habitat et  $x$  unités d'outils, la vie s'en va en nous laissant une seule consigne : « vivez, et vivez bien ». Si le but du jeu a le mérite d'être simple, ses règles semblent l'être beaucoup moins. Chaque année qui passe nous demande  $x$  unités de chaque ressource ; et chaque année, c'est-à-dire toutes les dix minutes, la vie passe pour réclamer son dû. Entre-temps, il faut que nous nous soyons débrouillés pour produire suffisamment de ressources pour ne pas mettre en danger nos vies. Deux ans plus tard, notre capital a déjà sévèrement fondu et nous recevons la visite d'un émissaire venu de la plaine : avec une unité de nourriture, eux peuvent en produire dix en un an, alors que nous ne pouvons en produire que quatre. A l'inverse, notre capacité de production d'outil est bien supérieure à la leur... La clef de la survie serait-elle donc dans la coopération ? Mais cette prise de conscience est trop tardive et à peine trois années plus tard, tous les habitants de l'île sont morts.

En quinze ans, depuis que le compagnonnage existe et que le jeu de l'île est au programme du premier regroupement, le comité de pilotage n'a jamais vu aucun groupe survivre. Le jeu est ainsi fait qu'il n'est mathématiquement possible de « bien vivre » qu'en s'organisant collectivement avant la fin de la deuxième année. Après cela, il est tout aussi mathématiquement impossible de survivre.

Yann nous livre son analyse sur ce qui s'est passé dans notre cas : il souligne d'abord l'illusion de l'abondance apportée au départ du jeu par la vie. « On a le temps, pas de soucis ». Le fait de tenir ainsi entre ses mains de quoi vivre plusieurs années ralentit d'autant la réflexion sur les moyens de ne pas entamer ce capital. Ce n'est qu'une fois la vie passée que l'illusion s'efface et laisse place à la dure réalité : « Comment s'en sortir ? Il faut peut-être aller voir les autres ? » A partir de là, Yann décrit le fossé qui sépare l'intuition de l'action : la panique brouille les esprits et limite la capacité d'écoute. « Y'a qu'à », « faut qu'on » : les discussions partent dans tous les sens et le groupe a du mal à s'organiser. Quand enfin les groupes se rencontrent, il est déjà trop tard et les situations sont critiques de part et d'autre ; à ce moment-là, les peurs prennent le dessus et chaque groupe défend ses intérêts, rendant plus laborieuses encore les négociations.

Prendre en compte le facteur humain, faire circuler l'information, écouter les autres, sortir du cadre pour mieux y rentrer, mettre en œuvre des stratégies de coopération, « autant de choses qu'on ne nous apprend pas à l'école », souligne Yann. Les joueurs se fixent systématiquement des règles qui n'existent pas, signes de multiples conditionnements. Le jeu de l'île a cette vertu de mettre en lumière à quel point nos comportements sont formatés par une certaine vision du monde. Ainsi les frontières nous encouragent-elles automatiquement à faire preuve de méfiance vis-à-vis de l'autre, de l'étranger. Yann explique que les différentes capacités qui découlent des zones géographiques influencent également les comportements : « Jamais vu le groupe A (la plaine) aller quémander : nous, on est les producteurs, on peut vous apporter de la bouffe, vous construire des ponts et des écoles... Et les outils de la pauvre zone C (la montagne), qu'est-ce qu'on en fait ? Dévalorisation de l'activité manuelle, etc ». Dans ce jeu, ceux qui parlent sont ceux qui décident : les voix les plus faibles sont écartées. Étant donné que les ressources ne sont pas les mêmes partout, la survie de tous dépend d'une approche globale. « Les solutions

sont là, sous nos yeux, et on ne fait rien. On se met à l'abri avant d'aller voir les autres. On a l'impression que les choses nous dépassent et nous rêvons de solutions providentielles. On va dans le mur, et c'est trop tard qu'on s'en rend compte... Tout ça ne vous rappelle rien ? »

Yann nous explique enfin que le jeu de l'île est une bonne manière de prendre conscience que l'abondance comme la misère mène à la bêtise, et que dans ces conditions, seule la pauvreté mène à l'intelligence. Il nous raconte ainsi que jusqu'à l'an dernier, un cuisinier était embauché pendant les semaines de regroupement. Mais le compagnonnage de l'an passé n'ayant pas été subventionné, le comité de pilotage a décidé de faire appel à d'anciens compagnons pour assurer la cuisine bénévolement. Il s'est rendu compte qu'en plus des économies réalisées, la rencontre des anciens compagnons apportait un vrai plus en terme d'échange au cours de la semaine. Depuis, subventions ou non, ce fonctionnement a été adopté.

- Mercredi 17 février

Après tant de remue-ménage cérébral et nerveux, la journée d'aujourd'hui laisse à chacun le temps de se retrouver face à lui-même pour ce qui ressemble à un devoir sur table :

- 1-A quoi veux-tu te confronter ?
- 2-Quels objectifs concrets en groupe ? En immersion ?
- 3-Quels sont les domaines sur lesquels tu souhaites avancer ?

Trois questions et la matinée pour y répondre sur un format A4 destiné d'abord aux membres du comité de pilotage pour mon entretien individuel de cet après-midi, et ensuite aux structures qui m'accueilleront pendant la première phase. « Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous... »

me dis-je. Au moment du ramassage des copies, la mienne fait quatre pages : ne réussissant pas à établir des priorités, j'ai préféré tout formuler, au risque de noyer le poisson.

Après une heure, en début d'après-midi, passée à débarrasser le fumier de la chèvrerie à grands coups de fourche, je suis prêt pour l'entretien individuel. Je sens que le fait que je sois encore en formation académique à l'extérieur au moment du compagnonnage questionne mes interlocuteurs, d'autant que je n'ai pas omis de préciser dans mon rapport de ce matin que je n'écartais pas l'éventualité d'un partenariat avec l'une des entreprises du réseau pour mon projet de diplôme. Nathalie et Benjamin me mettent en garde : il est essentiel, pour que je ne passe pas à côté du compagnonnage, que j'y prenne part en laissant de côté tout ce qui me rattache à l'Ensci. Pendant les dix prochaines semaines, mon principal objectif sera d'oublier mémoire et diplôme et d'exercer un regard neuf sur les choses afin de laisser la porte ouverte à tous les possibles. Si la forme qu'il prend est assez désagréable, le sens de cet entretien est fondamental. Message reçu cinq sur cinq. En retrouvant les autres comme des étudiants à la sortie des examens, je comprends que l'entretien individuel n'est en règle générale pas une partie de plaisir : le rôle de nos interlocuteurs est de poser les questions qui dérangent, d'appuyer là où ça fait mal, pour que chacun de nous sache d'où il part et pourquoi. Pour ma part, je résume mes trois pages en trois objectifs :

- Me confronter à tous les possibles en mettant de côté le design et tout ce qui s'y rattache.
- Me confronter à des activités répondant à de vrais besoins et aux personnes qui les gèrent.
- Me confronter au collectif et expérimenter l'autogestion.

Avant le dîner, c'est au tour de Corinne de se présenter. De longs cheveux blancs attachés en un simple chignon à l'arrière de la tête, le visage tantôt grave, tantôt ouvert par un sourire qui vous transperce, Corinne fait partie de ces gens qui attirent

et impressionnent à la fois, ces gens dont on se dit qu'ils détiennent une certaine forme de sagesse et qu'on ne sait pas trop comment aborder. Elle a grandi à la ferme dans une famille très ouverte à toutes les pratiques artistiques, et notamment à la musique. Corinne est donc initiée très tôt au piano et à la chorale. Son père est un intellectuel pro-européen et militant pour la paix. Toujours en recherche, il étudie l'anthroposophie et la pédagogie de Steiner sous tous les angles et fait partie des fondateurs de la Nef, une banque éthique. Pendant quatre ans, Corinne suit les traces de son père et se forme à l'eurythmie, une forme de danse issue de la pédagogie Steiner qui consiste à mettre en gestes la musicalité du langage. Elle fonde la première troupe d'eurythmie française avec laquelle elle mène pendant trois ans diverses expériences et un questionnement de fond sur l'homme et son langage. Corinne s'intéresse ensuite à la médecine alternative et se forme à l'agriculture biodynamique<sup>1</sup>. Fonder une famille et élever ses enfants dans un contexte rural était pour elle très important. Corinne et Jean-Luc reprennent donc plusieurs fermes avant de s'installer en Limousin en 1996, où les dynamiques d'échange et de partage qu'ils recherchent sont déjà profondément implantées et où l'accès à la terre est plus aisé. Quatre personnes travaillent aujourd'hui à plein temps au GAEC de Trarieux, dit « Champs libres » : 40 hectares d'un seul tenant, 20 vaches limousines, 3 hectares de légumes et un atelier de transformation, production de semences légumières et florales, 300 poules pondeuses et des ruches.

Depuis un an et demi, Arianne, la fille de Corinne et Jean-Luc, travaille à l'élevage équin et se forme à la traction animale pour travailler avec les chevaux sur la ferme. Par ailleurs, le

---

1] Théorisée par le penseur Rudolf Steiner dans les années 1920, l'agriculture bio-dynamique est selon lui « une agriculture assurant la santé du sol et des plantes pour procurer une alimentation saine aux animaux et aux Hommes. Elle se base sur une profonde compréhension des lois du « vivant » acquise par une vision qualitative/globale de la nature. Elle considère que la nature est actuellement tellement dégradée qu'elle n'est plus capable de se guérir elle-même et qu'il est nécessaire de redonner au sol sa vitalité féconde indispensable à la santé des plantes, des animaux et des Hommes grâce à des procédés « thérapeutiques ». »

besoin de coupler culture et agriculture s'est traduit en 2000 par la création d'une association qui organise une programmation culturelle lors d'un festival et tout au long de l'année : ateliers d'expression artistique, des ateliers pour enfants, résidences d'artistes, accueil de classes vertes, chantiers de bénévoles, etc. « L'agriculture est un fondement très nourrissant pour l'élaboration de tout un tas d'autres projets. Ce n'est pas le savoir qui m'intéresse mais ce que les gens vivent. Les accueillir à la ferme et faire ensemble un bout de chemin nous invite sans cesse à nous remettre en cause : il ne faut jamais cesser de se poser des questions. »

- Jeudi 18 février

Ce matin, Marc nous explique la genèse du réseau REPAS. En 1991, sous l'impulsion d'intellectuels engagés, naît le réseau d'économie alternative et solidaire (REAS), dont l'objectif est de peser sur les politiques pour faire reconnaître les spécificités juridiques de l'économie alternative. Regroupant une centaine de personnes, le REAS a cependant peu d'assises pratiques et la place de l'entreprise y est très restreinte. Une quinzaine d'entreprises se réunissent donc en marge du REAS pour mettre en mot les idées et échanger sur leurs pratiques, leurs expériences, partager les difficultés et les solutions. Moins de dix ans plus tard, alors que le REAS s'effrite, ce collège d'entreprises devient le réseau d'échange sur les pratiques alternatives et solidaires (REPAS). Des sujets très divers y sont discutés : le rapport à l'argent, au pouvoir, la prise de décision collective, la rémunération du travail, l'évolution d'une structure, sa transmission, etc. Alors que certaines des structures du réseau commencent à être très sollicitées, se posent les questions suivantes : 1- Comment témoigner de notre propre histoire pour éviter les erreurs d'interprétation des journalistes et les visions toutes faites ? 2- Comment faciliter l'accueil au sein des entreprises de personnes venues de l'extérieur ? C'est en réponse à ces problématiques que germe l'idée des éditions REPAS et celle du compagnonnage.

Pour les structures du réseau, le compagnonnage est essentiel car l'accueil de nouvelles personnes au sein des structures est toujours très revitalisant pour leurs équipes. Ensuite, à travers l'idée de partage, de transmission, il fait la part belle à la pédagogie et au constant effort de recul qu'elle nécessite. « La pédagogie est centrale puisqu'elle oblige à revenir sur les fondements du projet, à se questionner, à formaliser ; elle permet de continuer à créer une culture au-delà de l'habitude de la production. » Aussi, participer au comité de pilotage du compagnonnage demande un réel investissement et beaucoup de rigueur. Si suivre l'évolution d'un groupe de jeunes gens

pendant plusieurs mois n'est pas de tout repos, c'est à chaque fois une expérience très enrichissante. « Un groupe de quinze entreprises qui réunissent chaque année les conditions pour créer des emplois dans l'économie sociale et solidaire, c'est un petit trésor. »

Marc détaille ensuite le budget du compagnonnage en expliquant qu'il est essentiel que nous ayons en tête son coût et l'investissement qu'il représente pour les entreprises du réseau. Déplacements : 7 500 euros, hébergement : 38 500 euros, heures de présence : 33 500 euros, administration : 6 400 euros, communication : 3 000 euros, fournitures : 4 000 euros, au total presque 100 000 euros financés à 70 % par les aides des régions Rhône-Alpes, Limousin et Auvergne. 28 % restants sont à la charge des entreprises et 2 % à celle des compagnons.

L'après-midi est consacré à un dernier exercice. TRAVAIL, ÉCONOMIE, CITOYENNETÉ : trois mots, trois brainstormings collectifs, et trois groupes de travail dont la mission est de restituer une réflexion sur ces thèmes lors du troisième regroupement à la mi-juin. Du temps sera également consacré à ce travail lors des deux prochains regroupements et libre à nous de lui donner l'importance que l'on souhaite lors des différentes étapes de notre parcours. Ce travail sera une sorte de fil rouge tout au long du compagnonnage et la forme de sa restitution est totalement libre : la seule consigne est de réfléchir au sens de ces mots.

Pour ma part, je choisis d'intégrer le groupe *travail*. Simon, Louise, Hélène, Lætitia et moi prenons donc la direction de la rivière pour nous mettre en situation : confortablement allongés dans l'herbe rase des bords de l'Ardèche, nous quittons nos chaussures, profitons de la douceur des derniers rayons de soleil... et tentons ensemble de réfléchir au travail. Faut-il travailler pour être reconnu socialement ? Quelle différence entre travail et activité ? Le travail est-il une obligation ? Peut-on vivre sans travailler ? Travailler pour vivre, ou vivre pour travailler ? Le travail est-il utile ? Quelle place pour le travail

dans la vie ? Être bien dans son travail, est-ce encore travailler ? Est-il possible que tout le monde soit bien dans son travail ? Autant de questions qui nous donnent le vertige : heureusement que quatre gros mois nous séparent encore de la mi-juin...

- Vendredi 19 février

Le suspens est à son comble : dans quelques instants, chacun des compagnons saura où et avec qui il passera les dix prochaines semaines. Je me sens comme un gamin au matin de Noël. Afin d'inviter à une ouverture d'esprit maximale, cette affectation sera bien sûr le fruit du hasard : chacun notre tour, nous tirons deux papiers dans le chapeau que Laurent nous tend : l'un détermine le groupe-action<sup>1</sup> dont nous ferons partie (1 ou 2) et l'autre le lieu de notre immersion<sup>2</sup>.

Voici donc le programme de mes dix prochaines semaines : du 22 février au 10 mars, Hélène, Gaëlle, Mathilde, Manon, Romain, Pierre-Alain et moi serons en groupe-action au GAEC de la Corbionne, à Moutier-au-perche, dans l'Orne, pour mener un chantier d'isolation de toiture. Puis du 11 au 26 mars, nous serons sur le plateau de Mille Vaches, en Creuse, pour mener un chantier de maçonnerie chez Ambiance Bois. Après ces cinq semaines, notre groupe-action éclatera et du 29

---

1] L'accueil des compagnons au sein des structures peut se faire de trois manières différentes : le groupe-action est un groupe de cinq à sept compagnons qui vivent et travaillent ensemble. Le chantier proposé par la structure d'accueil au groupe action est un prétexte pour favoriser l'expérience de l'autogestion. Ce chantier n'est pas nécessairement en lien avec l'activité de la structure.

2] L'immersion consiste en revanche pour le compagnon à prendre pleinement part à la vie du collectif et l'activité de la structure qui l'accueille.

mars au 30 avril, Manon, Mathilde et moi partagerons une immer-action<sup>1</sup> à la Batailleuse, une ferme pédagogique située au pied du Mont d'Or, dans le Doubs.

Le reste de la matinée est consacrée au bilan de la semaine : dans un esprit de synthèse, chacun des compagnons et des membres du comité de pilotage est invité à s'exprimer sur deux points. Ben fait référence à L'An 01<sup>2</sup> en disant que le compagnonnage est un vrai pas de côté, une parenthèse dont il faut savoir tirer profit. Il salue ensuite la grande humanité et la bienveillance qui se sont dégagées du groupe tout au long de la semaine. Manon parle de l'écoute et de la sincérité dont tout le monde a fait preuve et se dit très touchée par ces échanges « à cœur ouvert ». Gaëlle, de son côté, attire l'attention sur la fatigue nerveuse qui résulte d'une semaine aussi dense en humanité. Gwen parle de l'importance de se découvrir autrement que par la parole et du support à donner et à recevoir que constituent les chantiers. Hélène fera écho à cette idée : « le fait que ce compagnonnage ait commencé par un chantier est une belle image qui nous rappelle que nous sommes tous en chantier. » Nathalie parle de cette « volonté de cohérence entre nos pensées et nos actes, entre nos valeurs et notre position au monde » qui nous amène à nous poser la question « Comment être vrai? ». Enfin, Marc se dit « impressionné par ce qui se passe lorsque l'on crée les conditions du questionnement, de l'échange, de l'écoute, de la confiance. » Il souligne que « ce cheminement, on ne le fait pas que pour soi, mais aussi pour les autres, pour la société. »

---

1] L'immer-action est une immersion à plusieurs compagnons (2 ou 3) au sein d'une même structure.

2] L'An 01 est un film français de 1973, réalisé par Jacques Doillon, Gédéon, Alain Resnais et Jean Rouch. Il est adapté de la bande dessinée L'An 01 de Gédéon. Le film narre un abandon utopique, consensuel et festif de l'économie de marché et du productivisme. Il est emblématique de la contestation des années 1970 et aborde des thèmes aussi variés que l'écologie, la négation de l'autorité, l'amour libre, la vie en communauté, le rejet de la propriété privée et du travail.

Pour ma part, je souligne la grande convivialité née de la bonne volonté de chacun durant la semaine, dans les moments de travail comme dans les moments informels. Je fais part ensuite de la curiosité qui m'anime après tant de récits d'expériences et de l'impatience que j'éprouve à l'idée de vivre cette aventure collective. Mais c'est Hélène qui, sans le savoir, résumera parfaitement mon état d'esprit avec l'expression « désillusion enthousiaste ». Pour moi, comme pour nombre d'entre nous, cette semaine est une vraie claque, qui par sa violence bienveillante, me fait penser à la claque que la sage-femme donne au nouveau-né pour l'encourager à prendre son premier souffle. Car c'est bien un nouveau souffle que cette semaine nous encourage à prendre : le souffle du sens et de la cohérence, le souffle de la rencontre et du partage.

Après un grand ménage collectif en début d'après-midi, nous remontons le chemin de pierres le long de la falaise pour récupérer les véhicules. Laurent nous a donné rendez-vous dimanche soir en Normandie. D'ici là, nous passerons une nuit dans le Gard, et ferons étape à Clermont-Ferrand demain soir pour finir tranquillement la route dimanche.

## La Corbionne

- Dimanche 21 février

Il est 20 h 30 : après plus de huit heures de route, nous traversons Moutier-au-perche pour nous rendre à la ferme de la Corbionne, où nous attend Laurent. Dans la nuit noire, l'unique lumière de la ferme nous guide dans la cour où nous garons les véhicules en suivant les traces de roues dans la boue. La silhouette de Laurent se dessine dans l'embrasure de la porte : « Salut ! » Comme il n'est pas possible de deviner quoi que ce soit de l'extérieur de la ferme dans l'obscurité du soir, Laurent nous invite à rentrer directement pour dîner. Refermant derrière nous la lourde porte à deux battants, nous entrons sans nous déchausser dans la salle commune de la ferme. Sous les solives blanchies à la chaux, les couleurs des murs semblent témoigner des diverses époques traversées par la ferme. Sur la gauche, un large bac en céramique sous lequel s'empilent des bassines de toutes tailles et un égouttoir à vaisselle constitué d'un grillage de la taille d'un bureau. Plus loin, des étagères reçoivent des cagettes à l'oblique : pommes de vignes, potirons, poireaux, pommes de terre, carottes... En face de nous trône une cuisinière à gaz sur laquelle s'étale une poêle d'au moins 60 cm de diamètre et quelques bocaux habillent une étagère posée sur un plan de travail. À côté d'un élégant buffet bleu ciel, des guitares sont suspendues au plafond, au dessus de ce qui semble être un piano recouvert d'une couverture. Au fond de la salle, le linteau d'une large cheminée traditionnelle sert de support à tout un tas de papiers, notes et cartes postales. Devant lui, un conduit métallique sort d'un gros poêle de cuisine dont les jours laissent filtrer la lumière des flammes. Sur la droite, des patères fixées sur une large planche de bois brut supportent une quantité phénoménale de vêtements sous laquelle s'étaient plusieurs paires de bottes. Au centre de cet espace pavé de tomettes couleur brique s'étirent une table en

bois massif de dix centimètres d'épaisseur et des bancs tout aussi légers. Sur la table, des assiettes de toutes les tailles et des petits verres en terre semblent nous attendre. Émilie nous accueille dans ce décor, un large poncho de toile brune et verte autour des épaules et coiffée d'un bonnet péruvien « Bonsoir. » Cette ferme n'a vraisemblablement pas beaucoup changé depuis un demi-siècle : le moindre objet semble si emplis d'histoire qu'il en est intimidant. Bien malgré moi, ma première impression est teintée d'un mélange d'étonnement et d'appréhension. Déstabilisé par l'humilité du lieu, je réalise que j'ai encore beaucoup à apprendre en matière de sobriété.

Après le repas, Laurent nous guide jusqu'au gîte communal de Moutier qui jouxte la mairie. À la pesanteur d'un décor chargé de sens succède celle de l'anonymat : nous prenons nos quartiers dans un gîte tout ce qu'il y a de plus banal. La route a été longue et un chantier nous attend demain.

- Lundi 22 février

La ferme de la Corbionne est à vingt minutes de marche du gîte. Nous partons donc à pied et découvrons les paysages vallonnés du Perche qui nous sont restés cachés la veille. Nous découvrons également les environs de la ferme en suivant la route : plantée au milieu des champs, elle est composée de trois corps de bâtiments formant un U et délimitant la cour. Les serres serpentent sur la gauche et on devine le toit d'un hangar à l'arrière. Quelques dizaines de mètres avant la cour, nous passons un cours d'eau qui s'étale pour former des marécages et plus loin, nous saluons poules et canards qui traversent leur mare pour venir lorgner à travers le grillage de l'enclos. Arrivés dans la cour, nous apercevons quelqu'un qui s'affaire dans l'un des bâtiments : il est 9 h 30 et les gars sont déjà au boulot

depuis longtemps. Nous trouvons Laurent à la fromagerie : il est en train de faire sa vaisselle et nous rejoint quelques minutes plus tard.

Le *Collec' Tifs et Tondus* a racheté la ferme de la Corbionne en 2006. Depuis, Laurent, 31 ans, apprend sur le tas la transformation laitière, son frère aîné Christophe s'occupe des bêtes et de la traite. Le troisième, Cédric, est maraîcher et le dernier, Fred, est responsable de la boulangerie. Tous les quatre portent la barbe et les cheveux longs sur une calvitie plus ou moins avancée, d'où le nom de leur collectif. Pourquoi les adeptes de la décroissance n'auraient-ils pas un style à eux, après tout ?

Après avoir fait le tour du propriétaire, nous suivons Laurent sur une échelle en bois menant aux combles au dessus de la salle commune : quelques vieux matelas posés à même le sol, une étagère en bois de palette et une armoire dans un espace de 25 m<sup>2</sup> sans fenêtre. La toiture n'est pas isolée et les courants d'air traversent la pièce comme si les murs n'étaient pas là. « C'est ici que nous recevons les gens de passage. » En pensant au givre qui scintillait dans l'herbe de la cour ce matin, je me dis qu'aussi anonyme que soit le gîte, j'en suis en fin de compte entièrement satisfait... Notre mission, si nous l'acceptons, sera donc d'isoler les deux pans de toiture de cet espace, soit environ 40 m<sup>2</sup>, avec de la laine de mouton. Ce chantier n'étant qu'un prétexte fourni au groupe pour faire l'expérience de la vie et du travail collectif, j'en décrirais moins la nature que les questions qui se sont posées au groupe lors de son déroulement.

Nous suivons Christophe jusque chez lui pour récupérer un échafaudage. A deux cents mètres à l'arrière de la ferme, au bout d'un chemin que l'on a du mal à distinguer des champs qui l'entourent, se dresse une petite maison que l'on croirait sortie d'un conte : quatre murs en terre de la taille d'un homme délimitent un espace d'une trentaine de mètre carrés de plain-pied. L'agréable couleur ocre me fait penser

à Thoreau : « Ramassez une poignée de la terre qui est à vos pieds, et peignez-moi votre maison en cette couleur. »<sup>1</sup> Le toit végétal, légèrement bombé, est soutenu par des morceaux de bois rond qui forment des casquettes au dessus de chacun des murs. Les portes et les fenêtres, issues de récupération, sont toutes de tailles et de couleurs différentes et illustrent une sorte de bon sens anticonformiste. Une légère surépaisseur de terre autour des ouvrants donne aux murs un côté organique qui se retrouve dans les ondulations irrégulières se dessinant sur toute leur surface. A côté de la porte, un petit panneau photovoltaïque prend appui sur le mur sud. Christophe nous explique que c'est la deuxième fois qu'il construit cette maison. « Il suffit de faire tomber la terre des murs et du toit et de tout démonter ». Une ossature bois accueille des bottes de paille qui font office d'isolant et le contreventement est assuré par des panneaux d'OSB<sup>2</sup> côté intérieur. Pour ce qui est du toit, toutes les pièces de la charpente en bois sont numérotées pour pouvoir être réassemblées un peu plus loin. « Je n'ai pas de permis de construire pour cette maison, mais ça n'a pas posé de problème jusqu'à présent : le maire de la commune se montre plutôt compréhensif. » Le toit végétal a dans ce genre de situation le gros avantage d'être discret : « on ne voit pratiquement pas la maison depuis la route. »

Je suis plein d'admiration devant ce travail, tant en terme de conception que de réalisation : économique, écologique, confortable, pleine de bon sens et de créativité, cette maison est l'illustration même du charme de la simplicité. Christophe y vit avec sa compagne Camille et leur fils âgé de deux ans, Louison. De l'autre côté de la ferme, Laurent vit dans une yourte en amont du ruisseau et Cédric, Marion et leur fille Maelle âgée

---

1] Henri David Thoreau. *Je vivrai seul dans les bois*. Gallimard, Folio, 1922. p75

2] Oriented Strand Board : panneau à base de bois résineux constitué de lamelles minces, longues et orientées.







de quelques mois, dans une seconde yourte en aval. Fred, sa compagne et ses deux enfants ont choisi quant à eux de louer une petite maison à Moutier.

Mercredi 24 février

Ce soir, nous sommes invités à dîner par Laurent. Comme il fait déjà nuit, nous traversons le champ qui mène à la yourte équipés de lampes torches. Le froid humide nous encourage à ne pas traîner en route. Une fois la petite porte de bois refermée derrière nous, nous découvrons un espace circulaire au centre duquel trône un massif poêle à bois. A gauche de la porte, un autoradio automobile posé sur une étagère diffuse une musique rythmée aux accents africains. « C'est très économe en énergie et donc très pratique lorsqu'on fonctionne au solaire. C'est pour la même raison que tous les éclairages sont à LEDs. » A côté, quelques tabourets sont disposés autour d'une table. Plus loin, devant un petit bureau en bois sombre, un confortable canapé de grand-mère fait face à un fauteuil assorti. De l'autre côté du poêle s'étire le lit et une large armoire qui sépare la chambre de la cuisine. Enfin, juste à côté de la porte a été installée une petite baignoire carrée dans laquelle il est assez comique d'imaginer un grand gars comme Laurent. Vu de l'extérieur, on ne croirait pas que tant de pièces puissent loger dans les 30 m<sup>2</sup> de la yourte... « J'ai acheté cette yourte il y a quatre ans à un importateur, mais je ne vous encourage pas à faire la même chose : le succès actuel des yourtes à l'export pose de gros problèmes de déforestation en Mongolie. »

Comme Marc, Laurent est tombé dans la marmite du collectif chez les scouts. N'étant pas fait pour les études, il passe quatre ans dans une école hôtelière. A 17 ans, il part au Sénégal et passe trois semaines dans les bidonvilles de Dakar aux côtés d'une association d'éducation populaire avant de parcourir la brousse. De retour en France, il se spécialise dans la pâtisserie

avant de se lancer dans un projet de caravane humanitaire jusqu'en Afrique. Écourtée par le paludisme, cette expérience l'invite à changer radicalement de voie : il se lance donc avec son frère dans un projet de retour à la terre.

- Jeudi 25 février

Grâce à l'expérience de Romain dans les travaux du bâtiment, le chantier avance rapidement. En dehors de quelques instructions ponctuelles, nous sommes en totale autonomie sur sa réalisation. Après avoir installé des cache-moineaux en bois au niveau des trous entre chevrons et sablière, nous avons posé la toile par-pluie jusqu'au faitage. Nous avons ensuite mis en place un nouveau chevronnage pour y installer l'isolant. Une fois la première épaisseur de laine déroulée entre les chevrons, Mathilde, Pierre-Alain et moi nous attelons à l'installation électrique : pose des boîtiers de dérivation et calcul des longueurs de fil nécessaires pour chaque gaine en fonction des alimentations et des éclairages à installer. Tant de choses découvertes en seulement quelques jours...

Cela fait plus d'une heure que la moitié du groupe est partie en pause sans montrer le bout de son nez : je passe la tête dehors et aperçois Manon, Romain et Hélène en rang d'oignons en train d'observer quelque chose avec une attention agitée d'expressions étranges. Une fois à leurs côtés, je découvre l'objet de cette attraction : suspendue tête en bas à une ficelle qui descend du linteau de l'appentis, une poule est agitée de soubresauts : des gouttes de sang coulent le long de son bec pour atterrir dans une bassine en plastique, à moitié pleine du liquide rouge. « Damien, tu peux aller m'en chercher une autre, s'il te plaît ? » demande Cédric en décrochant l'oiseau. Aujourd'hui, c'est jour d'abattage : une quinzaine de gallinacées passent à la casserole pour remplir les congélateurs. Une fois saignées, elles sont ébouillantées et plumées avant d'être vidées

et mises sous plastique. « Tiens-lui les ailes, sinon elle va te mettre du sang partout. » dit Cédric en me mettant la poule dans les mains. Planté là, une poule morte encore chaude entre les mains, je repense à mon mémoire et à l'histoire de cette grande surface qui met des images d'animaux vivants dans son rayon boucherie. Même si l'appétit est bien la dernière chose que ce cadavre provoque chez moi, je suis surpris de ne pas être plus mal à l'aise que cela. Une fois en train de le plumer, je dois dire que je n'éprouve même plus aucune gêne, malgré l'odeur forte qu'il dégage. Romain débarque fier comme un pape, un canard à moitié décapité dans les mains : « il a traversé la moitié de la cour avec sa tête qui traînait par terre. » Si plumer une poule n'est pas désagréable, plumer un canard est une toute autre paire de manches : après avoir arraché à grand peine les plumes des ailes en prenant soin de ne pas me trouer la main sur les ergots qu'elles cachent, je passe dix minutes à me battre avec le duvet. En fin d'après-midi, nous organisons un atelier « vidage de volaille » sur la table de la salle commune. Après que Cédric nous ait expliqué étape par étape comment procéder, Hélène, Manon et moi nous attaquons chacun à une poule. Je n'éprouve plus à présent la moindre trace d'appréhension : je tranche, vide, écarte, déchire avec un enthousiasme dont je m'étonne : jusqu'à aujourd'hui, j'aurais été bien incapable de faire quoi que ce soit avec une poule vivante. Malgré les kilos de poulets qui sont passés par mon estomac ces vingt dernières années, je n'avais jamais appris à préparer une volaille...

- Vendredi 26 février

Chaque jour, un des membres de l'équipe et un compagnon se retrouvent vers 11h00 pour préparer le repas collectif dans la salle commune. Ce fonctionnement en duo tournant permet d'aménager des moments de rencontre entre nous et l'équipe, que nous croisons au final assez peu durant la journée. Aujourd'hui, c'est Laurent et moi qui nous retrouvons aux fourneaux. Il me

propose de préparer des steaks de légumes : pommes de terre et carottes râpées, oignons et poireaux émincés, le tout assaisonné d'herbes en tous genres et formant une pâte avec un peu d'œuf et de farine. Ne reste ensuite qu'à passer des morceaux de cette préparation à la poêle. De mon côté, je lui propose d'utiliser les potirons en train de s'abîmer : sans même les peler, je les découpe en tranches et les met au four dans un plat arrosé de gros sel, de pesto maison et d'un peu de lait. Comme chaque jour, le repas connaîtra un franc succès.

Étant donné qu'il a fait le choix de travailler sans les aides financières européennes<sup>1</sup>, l'autonomie alimentaire est le premier objectif que le collectif s'est fixé en s'installant à la ferme. Légumes, légumineuses, céréales, farine, pain, viande, beurre, fromage, yaourt, fruits, confiture, miel, herbes aromatiques, tisanes : en dehors du sucre et du café, tous les produits alimentaires nécessaires au collectif sont aujourd'hui produits sur la ferme. Et quels produits... A l'image du beurre si parfumé que nous dégustons comme du fromage, chaque repas à la ferme est une vraie fête des saveurs. Pourtant, rien d'extraordinaire, aucun produit recherché : seulement des recettes simples, végétariennes pour la plupart, préparées avec de bons produits de base.

La moitié des deux hectares de légumes cultivés par Cédric est nécessaire aux besoins du collectif ; le reste est distribué chaque vendredi aux adhérents de l'AMAP locale ou mis en vente directe à la ferme ce même jour avec les œufs et les produits laitiers (lait, crème, beurre, yaourt, fromage blanc, fromage). Aujourd'hui, on peut observer le ballet des voitures dans la cour de la ferme. En fin de journée, une rutilante

---

1] Les aides accordées aux agriculteurs français par la PAC (politique agricole commune) compensent les dégâts du lobbying de l'industrie agroalimentaire et de la grande distribution qui dévalue les produits agricoles. Selon les chiffres publiés jeudi 12 juillet par Agreste, revue du service statistiques du ministère de l'agriculture, en 2006, le revenu des agriculteurs français reposait à hauteur de 77 % sur les subventions publiques.

voiture de sport rouge passe sous l'ouverture qui donne accès aux combles où nous nous affairons : dans la lumière de cette fin journée, elle brille comme une fausse note sur la boueuse uniformité de la cour. « Les bobos ne sont pas à un paradoxe près » me dis-je.

- Dimanche 28 février

Ce soir, gros point de bilan avec le groupe : après une semaine de vie et de travail collectif, des tensions apparaissent et chacun ressent le besoin de s'exprimer. Mathilde nous avait prévenus : « A part Gaëlle, tous les membres du groupe sont bélier ou lion : ça va donner. » Chacun de nous a en effet son caractère et les individualités prennent encore largement le pas sur le groupe. Les échanges dépassent rarement les sujets d'organisation de la vie collective et du chantier et personnellement, j'ai souvent la désagréable impression de parler pour ne rien dire. Heureusement, restent les moments de partage non-oraux, comme le Carnaval de cet après-midi. Déguisés en esprits de la forêt avec ce qui nous tombait sous la main, nous avons rejoint les *Tifs et Tondus* et une bonne centaine de personnes pour défiler dans le village avec les *Zurlupercus*, orchestre de percussions dont font partie Laurent, Cédric et Marion. Arrivés à la salle des fêtes de Moutier, nous avons mis feu à Monsieur Carnaval et dansé le folk toute l'après-midi avec les gens du village dans une ambiance très conviviale : des enfants aux personnes âgées, tout le monde était présent pour discuter et s'amuser. C'est à cette occasion que nous avons fait la connaissance de notre voisine, Brigitte, dite Bibi, une sculptrice sur bois par ailleurs intarissable pipelette installée dans le village depuis une dizaine d'années.

- Jeudi 01 mars

A la ferme, le jeudi est la journée des travaux collectifs ; aujourd'hui, nous nous joignons donc à l'équipe pour un grand ménage de printemps. Les gars nous expliquent que depuis qu'ils ont repris la ferme il y a quatre ans, ils passent un temps fou à nettoyer les champs de tous les déchets laissés par l'ancien propriétaire : bouts de ficelle, restes de bâches, vieux pneus, gravats en tous genres, etc. Les kilomètres de ficelles sont par exemple rassemblés ici, derrière la haie qui borde l'accès à la cour, en un tas qui compte aujourd'hui plusieurs mètres cube. Nous passons donc la journée entre le feu de joie géré par Pierre-Alain et la déchetterie la plus proche. Comme plusieurs trajets en camionnette sont nécessaires, j'accompagne Christophe avec qui je n'ai pas encore eu l'occasion d'échanger. Les yeux bleus éclairant un visage émacié caché derrière une barbe brune, Christophe est assez intimidant. La mine allongée, constante, et les cheveux longs aplatis sur les épaules par un bonnet qu'il ne quitte pas, il me fait penser à un pirate : un gars que la vie n'aurait pas épargné et qui aurait décidé de ne plus se laisser surprendre. Après avoir encadré des chantiers de jeunes pendant deux ans, il part une année entière en Afrique, seul. Là-bas, il découvre des modes de vie simples basés sur l'agriculture et à son retour en France, il est bien décidé à préserver le sens qu'il a tiré de son expérience : il se forme donc à l'agriculture pour créer son propre projet de vie.

En revenant, nous trouvons Laurent et Romain en train de discuter au niveau de la haie qui borde le ruisseau. Laurent explique la technique du plessage qui consiste à sectionner aux trois quarts le tronc d'un jeune arbre à sa base afin de le coucher sans le tuer. Sur toute la longueur du tronc repartent très vite une série de nouvelles pousses qui dessinent une haie bien rectiligne. Le plessage permet donc de créer des haies rapidement avec des espèces adaptées au milieu, ce en économisant les plants et le travail qui va avec. De l'intelligence, encore de l'intelligence...

- Mardi 09 mars

Nous retrouvons Laurent et Cédric dans les combles nouvellement aménagés pour faire le bilan de notre passage à la ferme de la Corbionne. Je jette rapidement un coup d'œil à mes objectifs : le premier regroupement me paraît déjà si lointain...

Pour ce qui est du premier (me confronter à tous les possibles en mettant de côté le design et tout ce qui s'y rattache), je ne me suis jamais senti aussi éloigné de l'école et je crois que ni mon mémoire ni mon projet n'ont occupé la moindre place dans mon esprit depuis mon départ de Clermont. L'objectif est donc atteint : pleinement disponible, je vis l'aventure du compagnonnage en profitant chaque jour de ce qui se présente. Pour le second objectif (me confronter à des activités répondant à de vrais besoins et aux personnes qui les gèrent), la rencontre des *Tifs et Tondu*s a été très riche en découvertes et j'ai pris beaucoup de plaisir à échanger avec tout le monde. Comme les autres compagnons, je regrette cependant que nous n'ayons pas eu plus de temps en commun pour prendre part aux activités de la ferme. Mais comme le souligne Laurent, c'est le propre du groupe-action de rester très autonome ; l'immersion prochaine nous donnera l'occasion d'approfondir la découverte d'une structure et de son fonctionnement. Enfin, pour ce qui est de mon troisième objectif (me confronter au collectif et expérimenter l'autogestion), je suis plus nuancé : après une première semaine difficile au cours de laquelle chacun a pris ses marques au sein du groupe, la deuxième semaine s'est déroulée dans une ambiance un peu plus légère. Mais le groupe est très hétérogène et la mayonnaise a du mal à prendre : la moindre décision à prendre donne lieu à des échanges crispés et nous passons un temps fou à nous organiser.

À côté de cela, nous sommes tous très satisfaits de notre travail : le chantier est terminé et nous avons rempli tous les objectifs que nous nous étions fixés. Le plaisir du travail bien fait et la sensation d'avoir réalisé une œuvre collective

de manière autonome nous fait oublier les difficultés et nous donne confiance pour la suite. Laurent nous met toutefois en garde sur le fait que le chantier doit rester un support, un prétexte : « il est très important de ne pas se perdre dans le travail pour laisser de la place à la rencontre ». En effet, tous les compagnons expriment un manque, à la fois de profondeur dans les échanges, et de légèreté dans les rapports de la vie quotidienne. Nous sommes-nous trop focalisés sur le chantier ? Si oui, pourquoi ? Ne serait-il pas intéressant de mettre en place un cadre, des règles pour fluidifier la vie collective ? Autant de questions auxquelles nous allons devoir répondre au cours du prochain chantier.

- Mercredi 10 mars

Ce matin, nous nous réveillons transis : cette nuit inaugurale passée dans le grenier nous amène à la conclusion que si l'isolation est un premier pas, un petit poêle à bois ne serait quand même pas du luxe... Le vent glacial qui souffle du nord écourte les embrassades et nous prenons la route de la Creuse. Au sud de Chartres, nous traversons la plaine de la Beauce : des champs à perte de vue, ponctués d'îlots boisés où se nichent quelques fermes et des silos à grain. Ce paysage lunaire me rappelle un passage du film *Le temps des grâce*, que nous avons découvert quelques jours plus tôt avec les *Tifs et Tondus*, et dans lequel un biologiste des sols explique que « les paysans de la Beauce pestent contre l'invasion des rongeurs ; mais ils ont rasé toutes les haies dans lesquelles leurs prédateurs nichaient. » L'agriculture intensive est une absurdité et ce paysage désolé en est la triste preuve.

Sur la route, Romain, Pierre-Alain, Manon et moi partageons nos impressions : chacun est à la fois triste de quitter si vite les *Tifs et Tondus* et soulagé de passer à autre chose. À côté de la chaleur des échanges et des découvertes aux

côtés des membres du collectif, l'ambiance n'est pas toujours au beau fixe et nous avons perçu des désaccords en matière d'organisation du travail et de temps de communication. Nous nous interrogeons également sur la place tenue par les femmes dans leur aventure. Sophie, la compagne de Fred, est institutrice et a fait le choix de se tenir à distance de la ferme ; nous l'avons d'ailleurs rarement croisée. Mais la position de Camille et Marion est plus ambiguë : elles vivent sur la ferme et y élèvent leurs enfants, vont et viennent toute la journée mais ne semblent jamais prendre part aux activités. Pièces rapportées du collectif, elles ne paraissent pas encore avoir trouvé leur place. Après avoir fait connaissance avec un jeune collectif en construction, nous allons à la rencontre de celui d'Ambiance bois, âgé déjà de plus de vingt ans.

Après six heures de trajet dont la moitié sous la pluie et la neige, Marc nous accueille à Faux-la-Montagne et nous guide jusqu'à la maison où nous passerons les vingt prochains jours ; la mère de Anne, une des membres du collectif, nous en fait le prêt pour la durée de notre chantier. C'est un parallélépipède en bois d'environ cinq mètres sur huit, de plain-pied, dont la façade sud, presque entièrement vitrée, donne sur une longue terrasse nue qui ouvre sur le jardin. Au rez-de-chaussée, la cuisine s'ouvre sur un large espace de vie chauffé par un petit poêle à bois. Les combles, aménagés d'un seul tenant, feront office de dortoir.

En fin d'après-midi, Marc nous propose de faire une visite guidée de Faux-la-Montagne pour découvrir l'histoire des chantiers de compagnons. Après une tour d'observation équipée d'une tyrolienne à l'orée d'un bois, une aire de jeux pour enfants et d'autres aménagements paysagers réalisés par les précédents groupes-action, nous suivons à présent Marc à travers un champ enneigé qu'il nous explique destiné à la construction d'un quartier écologique. Il nous explique que *De fil en réseau*, l'un des acteurs du projet, est un réseau d'acteurs locaux, entreprises, associations et autres, qui se sont réunis

pour mettre en commun leurs convictions et promouvoir les initiatives solidaires et citoyennes sur le plateau de Mille Vaches. En font partie entre autres *Télé mille-vaches*, média alternatif autogéré, *La Navette*, entreprise de rédaction spécialisée dans l'économie solidaire, le collectif fermier *Bellevue*, ainsi que les entreprises du réseau REPAS installées sur le plateau. Alors que Marc nous donne un aperçu de la multitude des projets qui naissent depuis des années dans ce pays, j'éprouve le même frisson d'enthousiasme que lors de mon premier passage ici, il y a maintenant un an et demi. « Il y a un autre monde et il est dans celui-ci. » disait Paul Eluard<sup>1</sup>. Je suis au beau milieu d'un foyer de résistance. J'ai l'impression d'avoir pris le maquis, aux côtés de ceux qui, aussi silencieusement qu'efficacement, agissent pour construire un monde plus juste et plus durable parce que plus humain.

---

1] Cité par Serge Latouche dans la préface de *Scions travaillait autrement*.

## Ambiance bois

- Jeudi 11 mars

Marc nous conduit à Ambiance Bois par le chemin qui coupe à travers les tourbières. La scie est arrêtée depuis fin décembre car le bois n'a pas dégelé depuis. « On n'avait jamais connu ça... » soupire Marc. Additionnées aux conséquences de la crise économique, les conditions météorologiques ont poussé Ambiance Bois à relancer l'activité de construction que l'entreprise avait réussi à réduire depuis quelques années. Marc nous explique en effet que les équipes de chantier ne pouvant participer pleinement à la vie de l'entreprise, le collectif s'en trouve divisé et la communication interne, essentielle à son fonctionnement, en pâtit sérieusement. Une évolution constante, de nouveaux équilibres à trouver en permanence : telle est la contrepartie de l'autogestion, même après ses vingt années d'existence.

Malgré cette semi-paralyse, la visite de la scierie me donne une agréable sensation de familiarité. Alors que Marc tente de nous donner une idée de la chaîne de sciage en action, je m'en souviens comme si c'était hier : le bâtiment entier qui vibre au passage du billon dans les châssis, les odeurs de résine et d'huile qui se mélangent, le laser de la déligneuse, le tapis de bois sur lequel défilent inlassablement les planches, etc.

Nous retrouvons l'équipe à la pause de 10h pour prendre le café et restons ensuite un moment avec Marc et Olivier, un autre des fondateurs. Avant de passer un BTS en gestion forestière pour les besoins du projet, Olivier a fait des études de psychologie à la fac. Il nous explique qu'il ne regrette pas du tout les années d'amphithéâtre : « A l'école, j'ai appris à apprendre. Ensuite, j'ai appris un métier. » Cette phrase fait en moi l'effet d'une bombe : « A l'école, j'ai appris à apprendre ».

Je ne pourrais mieux expliquer les raisons qui m'ont poussé à poursuivre mon cursus à l'Ensci malgré les doutes constants que j'ai toujours eu quant à son issue. Je ne sais pas si j'ai appris le métier de designer à l'Ensci ; en revanche, je sais que j'y ai appris la curiosité et l'intelligence, une certaine forme d'ouverture au monde qui m'a permis de découvrir des tas de choses et de devenir celui que je suis aujourd'hui.

A peine remis de cette révélation, c'est au tour de Marc de nous secouer. En disant que certains membres de l'équipe refusent catégoriquement de mettre les pieds dans les bureaux, il explique que « faire ce que l'on aime, c'est bien ; mais aimer ce que l'on fait, c'est encore mieux. » Apprécier chaque tâche, chaque poste, pour ce qu'il nous donne de bon : les discussions au chantier, la chaleur du bureau en hiver, la tranquillité méditative du casque antibruit et des tâches à répétition, etc. « Aimer ce que l'on fait », voir le bon côté des choses pour se satisfaire de ce que l'on a et vivre l'instant présent dans toute sa valeur. Ces deux pépites qui nous sont confiées en l'espace de quelques minutes en disent long sur l'expérience de ces deux hommes et sur le recul qu'ils ont acquis depuis les débuts de leur collectif.

En fin de matinée, Edwin et Jean-François nous font un topo sur le chantier qui nous attend. Les bâtiments de la scierie sont adossés à l'une des rares lignes droites de la route départementale qui relie Eymoutiers à Felletin et seuls deux ou trois mètres séparent la chaussée des portes des locaux. Pour sécuriser cet espace de circulation extérieur emprunté quotidiennement par les membres de l'équipe et inviter les voitures à lever le pied, l'idée est de construire un muret d'une cinquantaine de centimètres de hauteur surmonté d'une palissade sur toute la longueur des bâtiments, soit une cinquantaine de mètres. Comme aucun de nous en dehors de Romain n'a jamais empilé ni pierres, ni parpaings, c'est lui, encore une fois, qui prend la tête des opérations. Avec un tracé approximatif et des instructions variables d'une personne à

l'autre, le chantier semble avoir été aussi bien préparé qu'à la Corbionne : marge de manœuvre délibérément aménagée ou manque d'organisation, nous sommes à nouveaux livrés à nous-mêmes face à cinquante mètres de muret à bâtir. Pour corser le tout, Marc nous informe que le permis de travaux remis par la DDE expire le vendredi de notre départ : il faudrait donc que tout soit terminé à cette date.

- Vendredi 12 mars

Ce matin, toute l'équipe d'Ambiance Bois se joint à nous pour une « chinoise ». C'est ainsi qu'est désigné un chantier collectif qui rassemble de nombreuses paires de bras pour effectuer une tâche précise ; en l'occurrence, collecte de pierre en vue du chantier. C'est, pour eux comme pour nous, l'occasion de faire plus ample connaissance et de marquer le début du chantier.

- Lundi 15 mars

Les débuts du chantier sont chaotiques et la motivation perd du terrain, notamment chez Mathilde et Gaëlle que la perspective d'apprendre à monter un muret en parpaings ne séduit qu'à moitié : « on est dans une entreprise alternative ou pas ? ». Romain, à qui incombe la lourde tâche de nous former en quelques jours à la maçonnerie, en a gros sur la patate : « c'est pas le même boulot qu'à la Corbionne : il ne suffit pas de planter des clous et des agrafes. » En effet, même Pierre-Alain, Manon et moi, qui sommes habitués à nous servir de nos dix doigts, harcelons Romain de questions à longueur de journée : profondeur de la tranchée, utilisation d'un cordeau, proportions du béton, position des fers : nous apprenons tout sur le tas et nous confrontons à la problématique de la

transmission des savoir-faire. Comment rendre le travail de Romain moins lourd afin qu'il puisse coordonner le chantier dans de bonnes conditions ?

Parallèlement au chantier, la gestion de la vie quotidienne évolue : l'absence de Manon durant toute la semaine pour des raisons de santé impacte fortement l'équilibre du groupe et la seule contrainte d'être autonomes pour le repas de midi rajoute un étage logistique qui remet en cause la fragile organisation quotidienne que nous avons mise en place chez les *Tifs et Tondus*.

Ce soir, c'est donc réunion de crise : on ne peut pas continuer comme ça sous peine d'épuisement. Après trois semaines de tangage sur une mer assez tranquille, nous essuyons une tempête qui nous impose d'installer une quille sous la coque du navire collectif : unanimement, nous exprimons tous le besoin nouveau d'établir des règles pour organiser, planifier, anticiper, déléguer, décider, etc ; afin de réduire l'inertie du groupe et de nous faciliter la vie. « C'est le grand retour du cadre », comme le résume Hélène. A la maison d'abord : un planning est mis en place pour indiquer l'heure des repas, les menus, la répartition des tâches ménagères, etc. Des responsables des approvisionnements et des comptes sont désignés. Au chantier ensuite : après avoir fixé des horaires en fonction d'un temps de travail moyen, nous nous accordons sur l'importance d'une réunion de chantier au cours de laquelle nous ferons un point sur l'avancée de la veille, le programme de la journée et la répartition des postes.

Par ailleurs, étant donné que nous ne nous sentons pas tous concernés de la même manière par cette mission, nous décidons que chacun doit décider librement du temps qu'il y consacre. Partant du principe que celui qui travaille à contrecœur est aussi inefficace dans la tâche qui lui incombe que néfaste pour l'organisation collective, nous nous mettons d'accord sur le fait que le temps consacré par chacun au chantier peut être inégal et que ces choix ne doivent faire l'objet d'aucune remontrance.

Enfin, nous suivons Hélène dans son idée d'expérimenter plus d'outils de prises de décision, de tenter des modes de fonctionnement différents afin de découvrir quels sont leurs avantages et inconvénients. Nous décidons par exemple qu'un animateur sera nommé au début de chaque réunion afin d'orchestrer les débats. Nous sommes également tous séduits par l'idée d'expérimenter le bâton de parole, technique utilisée par Gaëlle avec les adolescents pour éviter les prises de paroles intempestives dans une discussion. Nous nous accordons par ailleurs à n'utiliser le vote à main levée qu'en dernier recours.

Après trois heures de réunion, nous sommes tous aussi exténués que satisfaits : nous avons la sensation d'avoir fait un pas de géant dans la compréhension et la gestion du collectif. Si le fait d'établir de telles règles nous paraissait aberrant il y a trois semaines, nous réalisons à présent que l'absence de règles est elle-même une règle et qu'elle présente des risques d'inconfort et d'injustice.

- Jeudi 18 mars

Les effets de la réunion de lundi se sont fait sentir tout au long de la semaine : l'organisation de la vie quotidienne est plus légère et le chantier avance à grands pas. Après avoir coulé la semelle de béton de la seconde portion de muret, nous attaquons l'édification des piliers en pierres qui signalent les ouvertures du bâtiment et la possible sortie d'engins. En empilant les premières pierres, nous comprenons mieux le choix initial du parpaing en ce qui concerne le muret : sur la journée que Pierre-Alain et moi passons à construire le second pilier, nous consacrons une bonne moitié de notre temps au choix des pierres. Des dizaines de kilos de cailloux soulevés puis relâchés pendant des heures... Inutile de dire que les nuits sont calmes.

En revanche, la nouvelle organisation semble, dans une certaine mesure, avoir dans l'esprit du groupe fait oublier l'importance de nous ménager les uns les autres : la fatigue aidant, le caractère de chacun s'affirme et des tensions réapparaissent au détriment de la cohésion. Aujourd'hui, je suis donc soulagé de passer la journée seul à la bétonnière. Pelle après pelle, brouette après brouette, je mets en pratique l'idée de Marc : être pleinement à ce que l'on fait pour en apprécier l'intensité.







- Vendredi 19 mars

Après dix jours de chantier, Marc nous invite ce matin à faire un bilan intermédiaire de la seconde période du groupe-action. Après lui avoir fait part des conclusions de la réunion de lundi, nous discutons de nos difficultés à rester soudés. Marc nous explique qu'il est toujours plus simple de se focaliser sur ce qui ne fonctionne pas et nous invite à voir le chemin parcouru : « parvenir à organiser un chantier à sept représente un travail considérable, entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, entre ceux qui en font beaucoup et ceux qui en font moins ». Il se dit impressionné par l'efficacité et la qualité du travail fourni. « Le groupe se parle, s'écoute, s'organise et s'amuse : c'est un groupe qui n'a certes pas cette « pétillance » qui fait la magie de certains groupes, mais qui n'en est pas moins vivant. » Mener un chantier, gérer une vie collective, aménager des temps individuels, aller à la rencontre de la structure, de son équipe, des acteurs du territoire : il y a tant à apprendre avec le groupe-action qu'il y a forcément de la frustration. « Mais la frustration, c'est aussi une envie d'aller plus loin » : nous ne sommes pas un groupe fusionnel où tout semble joué d'avance, et c'est tout l'intérêt. Se confronter à l'autre et chercher des solutions pour vivre ensemble, mettre en place des outils et savoir prendre du recul sont les enjeux même du groupe-action. « Alors ne lâchez rien. » Personne n'a dit que c'était facile et Marc nous invite à ne pas perdre de vue que Rome ne s'est pas faite en un jour, que la construction d'un collectif stable peut prendre des années : « vous n'êtes pas si mal partis que ça. »

Encore une fois, le regard critique de Marc et la lucidité de ses paroles nous vont droit au cœur. Alors que je réalise à quel point le tableau peut être noirci par le manque de recul, une formule de Gandhi me revient : « L'arbre qui tombe fait plus de bruit que la forêt qui pousse. »

Ce soir, nous dînons avec Sophie et Thomas, un couple de trentenaires installés depuis neuf mois seulement à quelques kilomètres de Faux. Discutant avec Sophie du bouillonnement

« alternatif » que nous observons sur le plateau de Mille Vaches, elle nous fait part de la fracture entre les locaux et les néo-ruraux porteurs de cette émulation : elle prend pour exemple l'épicerie de Faux qui s'appête à fermer tandis que le groupement d'achat de produits biologiques initié par Guise compte plus d'une centaine de familles. Même si les produits sont de moindre qualité à l'épicerie, Sophie estime qu'« un village sans épicerie est un village mort ». Ne peut-on pas imaginer que le groupement d'achat reprenne l'épicerie ?

- Samedi 20 mars

En fin d'après-midi, nous partons à Saint Moreil, à une vingtaine de kilomètres, pour participer à la fête du printemps. Arrivés à la maison aux volets jaunes, sur les hauteurs du village à flanc de plateau, nous retrouvons quatre des sept compagnons de l'autre groupe : Simon est en immersion au *Monde allant vers*, la ressourcerie installée à Eymoutiers, Louise au GAEC *Champs libres*, et Karine et Charlotte ont fait le déplacement depuis Ardelaïne, l'entreprise de valorisation de la laine de mouton basée en Ardèche. Au cours de la soirée, nous rencontrons de nombreuses personnes, âgées de 25 à 35 ans pour l'essentiel, engagées dans des projets alternatifs. Qui aurait cru que l'on trouverait tant de jeunes gens dans l'un des plus vieux départements de France par la moyenne d'âge de ses habitants ?

Alors que l'avatar du printemps brûle dans la nuit fraîche, je fais la rencontre de Chloë, une jeune potière d'une trentaine d'année dont l'accent laisse entendre les origines britanniques. La précision avec laquelle elle décrit les propriétés de chacune des fleurs de la couronne qu'elle porte sur la tête me fait vite comprendre qu'elle est incollable sur la botanique. Passionnée par tout ce qui ressemble de près ou de loin à un végétal, Chloë parle aux arbres et nourrit sa camionnette à l'huile de friture usagée...

En fin de soirée, alors que les amateurs d'étoiles se rassemblent autour du feu, le chant de l'accordéon annonce la reprise du bal. L'hiver a été long et tout le monde se réjouit de l'arrivée des beaux jours : on n'a pas fini de fêter le printemps.

- Jeudi 25 mars

De fait, aucun groupe-action de passage à Ambiance Bois n'avait connu une telle météo, encore moins fin mars : deux semaines de soleil et des températures estivales, de quoi faire oublier la neige qui recouvrait encore les cimes des arbres à notre arrivée. Requinqués par le week-end, nous avons attaqué le chantier avec un entrain inédit : dans la seule journée de lundi, deux rangées de parpaings sont posées sur les trente mètres restants, la gouttière de béton est coulée et un pilier entier plus la moitié d'un autre sont montés. Toute la semaine s'est ainsi déroulée sous le signe de la motivation et l'ambiance au sein du groupe n'a jamais été aussi sereine et détendue. Mieux vaut tard que jamais... Jeudi soir, la première couche d'enduit à la chaux est terminée et les palissades sont posées : mission accomplie.

- Vendredi 26 mars

Ce matin, nous retrouvons l'équipe d'Ambiance Bois pour terminer le chantier comme il avait commencé, à savoir sur une note collective. Après avoir fait place nette, nous remblayons la tranchée avec de la terre et y semons des graines de fleurs des champs. Toute l'équipe nous félicite pour le travail accompli et nous donne rendez-vous ce soir fêter notre départ.

En début d'après-midi, nous retrouvons Marc pour faire le bilan du groupe-action. Pour ce qui est du chantier et compte tenu de notre inexpérience en matière de maçonnerie, nous sommes tous très fiers d'être parvenus à terminer dans les temps. Au vu des travaux accomplis en cinq semaines, nous réalisons la force de travail d'un groupe dont chacun des membres met du cœur à l'ouvrage. Grâce à la patience de Romain, nous avons tous beaucoup apprécié d'acquérir de nouvelles compétences. Par ailleurs, de nombreux moments tout au long du chantier nous ont permis de nous rencontrer autrement que par la parole et bien que le chantier ait pris une place plus importante qu'à la Corbionne en terme d'emploi du temps, nous avons réussi à mettre en place une solide organisation qui a permis à chacun de trouver sa place dans le groupe et de terminer sur une semaine très encourageante. Même si tout le monde est un peu frustré de n'avoir trouvé cet équilibre que dans la dernière ligne droite, la progression du groupe en terme d'autogestion est donc très positive. Si la plupart d'entre nous regrette de ne pouvoir pousser plus loin l'expérience, nous sommes également soulagés d'aller voir ailleurs : fatigués par le chantier, nous sortons nerveusement usés de ces cinq semaines de vie collective.

Au cours des cinq dernières semaines, nous avons découvert que l'autogestion n'est possible qu'à la condition que chacun s'en sente responsable. Savoir écouter l'autre et dire les choses pour qu'il nous écoute en retour : communiquer demande un investissement constant de la part de chacun. Car le facteur humain est bien ce qu'il y a de plus compliqué à gérer dans une équipe, et la communication nécessaire à sa prise en compte prend du temps et de l'énergie. N'est-il pas plus simple de laisser quelqu'un décider pour un groupe ? N'est-il pas plus simple de mettre un patron à la tête de l'entreprise plutôt que de décider ensemble de la route à prendre ?

Marc nous explique que « nous sommes tous différents : nous n'avons ni les mêmes capacités, ni les mêmes attentes, ni les mêmes manières de fonctionner. Et pourtant, nous vivons dans le même monde et tout l'enjeu ici est de parvenir à vivre ensemble et à faire société, malgré ces différences ou plutôt grâce à elles. » FAIRE, ENSEMBLE, avec PLAISIR, résumé Hélène.

- Samedi 27 mars

Près de Crocq, dans la ferme de la mère de Karine, nous croisons le second groupe-action au complet et impatient de se lancer dans l'aventure collective. Après une soirée fêtant le passage de relais d'un groupe à l'autre, notre groupe-action éclate : tandis que Romain reste dans la région pour rejoindre l'équipe du *Battement d'Ailes*<sup>1</sup>, Hélène repart chez les *Tifs et Tondus* pour cinq semaines d'immersion à la ferme de la Corbionne et Gaëlle poursuit l'aventure aux côtés d'Ambiance Bois. De son côté, Pierre-Alain prend la direction d'Annecy où l'attendent les associés de *La Tartine*<sup>2</sup>. Quant à Mathilde, Manon et moi, nous prenons la route du Doubs pour rejoindre la ferme de la Batailleuse.

---

1] Lieu d'expérimentation, d'accueil, de formation et d'éducation, dans les domaines de l'agro-écologie et de l'écologie appliquée à la gestion de l'environnement et des ressources biologiques naturelles (éco-construction, connaissance du vivant, connaissance de soi, culture).

2] Boulangerie animée par quatre associés qui appliquent le concept d'équité dans le fonctionnement de l'entreprise et dans les relations avec ses partenaires.

## La Batailleuse

- Dimanche 28 mars

Après un voyage paradoxalement reposant à travers la diversité des paysages de l'est de la France, c'est sous la pluie que nous grimpons en fin de journée sur les plateaux du haut Doubs, caressés par des nuages bas. Pendant des kilomètres, nous longeons ensuite des étendues marécageuses qui nous rappellent le décor du *Chien des Baskerville*. La région ne semble pas manquer d'eau... Nous sommes attendus à Rochejean, un village de 530 habitants situé au pied du Mont D'or, à 900 m d'altitude. Ben nous a prévenus : le climat est rude dans la vallée de Mouthe, bourg voisin réputé pour être le plus froid de France. Il est un peu plus de 20h00 quand nous arrivons au Souleret, le gîte de la Batailleuse ; Benjamin nous y accueille avec sa compagne et leurs deux enfants.

Ben et Suzon se sont connus au moment du compagnonnage du réseau REPAS en 2006. Alors que Suzon a fait des études de marketing, Ben s'est intéressé à la mécanique des fluides avant de passer une licence en plasturgie à Toulouse. Pendant quatre ans, il y a côtoyé des milieux militants, syndicalistes et anarchistes au sein desquels il a découvert l'autogestion. Mais il dit avoir déchanté en réalisant qu'« au moment de penser de nouveaux rapports au travail, il n'y a plus personne. » ; et comme « c'est au milieu des gens qu'on se sent le plus seul », il a donc décidé de quitter la ville pour tenter de mettre en cohérence ses idées et ses actes. C'est pendant son parcours au sein du réseau REPAS que Ben s'intéresse à la fabrication du pain et découvre la Batailleuse ; aujourd'hui, quatre ans plus tard, il fait son pain deux fois par semaine dans le four qu'il a construit à la ferme. De son côté, Suzon s'est intéressée à la

phytothérapie et spécialisée dans les fleurs de Bach<sup>1</sup>. En 2008, elle a repris une tisanerie dans le centre de Pontarlier avec trois associées.

- Lundi 29 mars

Les activités de la Batailleuse se découpent en trois secteurs distincts répartis sur deux lieux différents – les travaux de la ferme de la Batailleuse, l'accueil au gîte du Souleret, et l'animation à cheval sur les deux sites. En conséquence, le petit-déjeuner et le repas de midi sont les seuls moments durant lesquels les membres des trois équipes se retrouvent pour échanger.

Ce matin, nous les retrouvons donc au Souleret pour prendre le petit-déjeuner : l'équipe de la ferme est composée de Sébastien, le chevrier, Bérenger, le responsable poulets et assistant chevrier, Angélique la fromagère, Antoine le vacher, Clément, en stage pour une saison à ses côtés, et Ben, le boulanger. A l'accueil, nous retrouvons Nathalie, Solenne, Babette et Laurent, le bricoleur et homme à tout faire. L'équipe d'animation, plus restreinte, est composée d'un duo : Perrine et Malika. Une équipe de treize personnes qui, comme à la Corbionne et contrairement à Ambiance Bois, n'ont pas mis en place de système de rotation sur les différentes activités.

Après le petit-déjeuner, nous suivons l'équipe de la ferme jusqu'à la Batailleuse, située à cinq minutes à pied du gîte. Construite à la fin des années 80 sur les hauteurs du village, son architecture a été pensée pour répondre à la vocation pédagogique du projet. L'entrée, devancée par une grande terrasse en bois, est signalée par une avancée triangulaire au

---

1] Les Fleurs de Bach sont des élixirs floraux réalisés à partir de trente-huit essences de fleurs. Selon leur concepteur, le Dr Edward Bach, médecin clinicien et homéopathe, leur utilisation développée en 1930 a pour objectif principal de stimuler la vitalité et d'harmoniser la vie psychique, en agissant sur les états émotionnels.

centre du bâtiment. Au dessus de la porte, des lettres brunes se détachent sur une pancarte jaune : ici, nous ne voulons pas d'OGM<sup>1</sup>. Nous entrons dans un espace d'accueil entièrement vitré : en face, derrière la cheminée et le bar, de grandes vitres donnent sur la fromagerie. A gauche et à droite, d'autres baies ouvrent sur les deux ailes de la ferme : les chèvres d'un côté, les vaches de l'autre. Nous suivons Sébastien, le chevrier, pour une visite guidée des lieux.

Le lait fourni par une quinzaine de vaches montbéliardes est essentiellement vendu à une coopérative laitière et destiné à la fabrication des fromages locaux : le comté est fabriqué de mai à septembre avec le lait d'été, plus parfumé, le mont d'or avec le lait d'hiver et le morbier tout au long de la saison. Une petite partie du lait de vache est transformé directement à la ferme en yaourt et en faisselle. Le lait issu de la traite de la quarantaine de chèvres que compte le troupeau est lui entièrement destiné à la fromagerie de la ferme. Une partie des produits de la ferme, pain y compris, sont distribués sur Pontarlier aux adhérents d'une AMAP et à la Biocoop<sup>2</sup>. Une autre partie de ces produits est écoulée en vente directe à la ferme ou vendue sur les marchés.

La ferme fonctionne comme un véritable écosystème autonome et ne produit pratiquement pas de déchets. Trois jeunes cochons sont achetés chaque saison pour « recycler » le petit lait issu de la fabrication des fromages de chèvre dont la forte acidité est dommageable pour les écosystèmes naturels. Le refus des chèvres, à savoir les quelques 20 % de foin qu'elles ne mangent pas, est redonné aux génisses, moins difficiles. Et le fumier et le lisier sont utilisés dans les champs comme amendements naturels. Par ailleurs, la ferme est certifiée en agriculture biologique ; cela signifie que ses productions ne nécessitent aucun intrant chimique et que les animaux y sont

---

1] Organismes Génétiquement Modifiés

2] Chaîne de grandes surfaces spécialisées dans les produits biologiques

élevés dans des conditions décentes, que leur alimentation est 100 % naturelle et que les soins qui leur sont apportés utilisent un minimum d'antibiotiques. Seb nous explique qu'Antoine, le vacher, soigne ses vaches presque exclusivement avec des herbes et des huiles essentielles et qu'il souhaite parvenir sous peu à abandonner entièrement les compléments alimentaires utilisés en hiver pour ne nourrir ses bêtes qu'à l'herbe tout au long de l'année.

A l'arrière de la fromagerie, donnant sur les deux ailes du bâtiment, Seb nous guide dans un vaste hangar à foin qui abrite encore des dizaines de balles. « Au début de l'hiver, le hangar est plein comme un oeuf, j'espère qu'on aura assez jusqu'aux beaux jours. » Appuyé contre le hangar à foin, un bâtiment plus petit abrite un atelier, la tuerie récemment aménagée pour l'activité poulet, et le fournil de Ben. De l'autre côté du hangar, des sanitaires ont été construits pour agrémenter l'aire de camping et Seb nous explique que le cabanon en bois dressé un peu plus haut sur pilotis abrite des toilettes sèches : « c'était le chantier d'un groupe-action il y a deux ans ». Dans le prolongement de l'aile de la chèvrerie, à côté du poulailler, une serre s'étire sur une vingtaine de mètres. Bien que le maraîchage reste une activité anecdotique à la ferme compte tenu du climat de la région, Seb nous explique qu'il est essentiel dans une ferme pédagogique que les enfants puissent mettre les mains dans la terre.

En début d'après-midi, nous suivons Nathalie pour une visite du Souleret. Avec son sourire franc et sa petite voix, Nathalie porte très bien la cinquantaine. Depuis le départ à la retraite de Manu et Marie-Jo l'an dernier, elle est la seule de l'équipe à avoir vécu les aventures de la Batailleuse depuis son origine, il y a une trentaine d'années. Elle nous explique qu'avant d'être un gîte, le Souleret a été la ferme du CLAJ<sup>1</sup> de la Batailleuse jusqu'en 1986, date à laquelle elle a été détruite

1] Centre de Loisir et d'Action pour la Jeunesse

par un incendie. Grâce à un énorme élan de solidarité, l'équipe d'alors a pu reconstruire une ferme à l'extérieur du village et a rebâti ici un gîte de cinquante lits pour accueillir les colonies de vacances et les classes tout au long de l'année.

- Jeudi 01 avril

En ouvrant la porte de la chambre ce matin, je comprends pourquoi les bêtes ne sont pas encore dans les prés : 15 cm de neige se sont silencieusement déposés dans la vallée pendant la nuit et malgré le franc soleil qui en fait briller la surface, la température contraste sévèrement avec la douceur que nous avons connue en Creuse. Je me console en me disant qu'étant donné que nous sommes encore là pour un mois, nous profiterons probablement une deuxième fois de l'arrivée du printemps.

Il a été décidé en début de semaine que Mathilde, Manon et moi tournerions les trois premières semaines sur les trois activités afin d'avoir une vue d'ensemble. Pendant que Manon rejoint l'équipe de la ferme et Mathilde les animatrices, je commence à travailler au gîte aux côtés de Nathalie et Solène. Entre la fin des vacances d'hiver et les premières classes vertes, le mois d'avril est une période plutôt creuse. A défaut donc de vivre l'expérience de l'accueil des groupes, je prépare les chambres en vue de la semaine suivante, fait un peu de ménage et consacre le reste du temps à des expéditions à la ferme. Cette semaine tranquille tombe à pic : elle me permet de recharger les batteries et d'effectuer en douceur la transition entre le groupe-action et la suite du compagnonnage.

- Vendredi 02 avril

Après une matinée de randonnée en raquettes à l'assaut du Mont d'Or pour marquer ma journée de congé, je rentre au Souleret pour assister à la réunion hebdomadaire de l'équipe. Au menu, bilan de la dernière assemblée générale, calendrier des stagiaires, problèmes avec l'AMAP, etc... Cette réunion est l'occasion pour moi de découvrir pour la première fois les coulisses de la Batailleuse et le fonctionnement du collectif.

D'abord, si la communication est ici bien loin de faire défaut, la manière dont elle passe me surprend : les reproches fusent, le ton monte rapidement et j'ai l'impression de me retrouver au beau milieu d'une réunion du groupe-action quelques semaines auparavant. Les fortes têtes haussent la voix et tout le monde s'impatiente : personne ne semble vouloir ménager le groupe. Le fait est que les sujets à traiter sont nombreux et nécessiteraient pour bien faire au moins une réunion chacun. Au lieu de cela, les décisions sont reportées à la prochaine réunion. Cette instabilité résulte du fait que le collectif est en pleine mutation. En effet, la moitié de l'équipe est là depuis moins d'un an : et en considérant à quel point l'absence d'une personne au sein de notre groupe-action a pu modifier son équilibre, j'imagine le remue-ménage provoqué par une telle mutation. Le collectif de la Batailleuse est donc plus que jamais en construction et le temps consacré à l'échange est ridiculement restreint compte tenu de l'ampleur du chantier.

- Dimanche 04 avril

En fin d'après-midi, nous nous joignons à un groupe d'amis de la Batailleuse réunis sur la terrasse de la ferme : une demi-douzaine de jeunes gens entre 25 et 35 ans sont installés autour de la table pendant que leurs jeunes enfants leur courent autour. Une jeune femme discute avec Suzon ; chacune d'elle porte son bébé contre sa poitrine, enrubanné dans une large écharpe de laquelle ne dépassent que sa tête et ses jambes. Dans la lumière rasante de cette fin de journée, ces gens dégagent une vitalité apaisante. Je fais la connaissance de Lucie, la compagne de Clément. Ancienne compagne REPAS, elle vit aujourd'hui en Creuse et fait partie de l'équipe de *Pivoine*, une structure membre du réseau d'acteur creusois qui aide les porteurs de projets dans leur construction et propose des formations spécialisées dans l'économie sociale et solidaire. Elle me raconte qu'après le compagnonnage, elle n'a jamais eu à chercher un boulot : « des portes se sont ouvertes et les expériences se sont succédées pour me conduire où je suis aujourd'hui. La principale leçon que j'ai tirée du compagnonnage est que tous les projets sont possibles à partir du moment où l'on est motivé. »

Comme pour apporter du crédit aux paroles de Lucie, l'équipe de la Batailleuse reçoit ce soir la visite de Vincent, un autre ancien compagnon - on en croquera beaucoup au cours de ce parcours - qui a pour projet de créer une ferme entièrement tournée vers la traction animale et explique que pour cela, il va à la rencontre de plusieurs paysans pour se former à diverses pratiques.

- Lundi 05 Avril

Lorsque l'équipe de la Batailleuse souhaite consacrer un temps de discussion à un sujet particulier, elle programme une « commission ». Commission cuisine, commission







communication, commission budget : le planning qui s'étire sur le tableau de la salle d'équipe est ainsi constellé de commissions.

Cet après-midi, je participe à la commission logement. Afin de soulager une partie de l'équipe par rapport au prix des loyers dans la région, le collectif a depuis peu formulé le projet de construire derrière la ferme un bâtiment collectif qui regrouperait quatre appartements. Pour nourrir les réflexions quant au cahier des charges désiré, Manu a fait appel à son fils Bruno, compagnon REPAS en 2000, qui travaille dans la construction écologique. Cette réunion éveille chez moi un réel enthousiasme et je commence à dessiner au tableau pour illustrer les idées des uns et des autres. A la fin de la réunion, je confie à Ben que je serai ravi de pouvoir poursuivre la réflexion en maquette au cours des deux dernières semaines de l'immersion.

- Mardi 06 avril

Pour cette deuxième semaine, je suis d'animation aux côtés de Perrine et Malika : au programme, visites guidées de la ferme avec les enfants, soins des animaux, participation à la traite, fabrication de beurre et de brioches, mais aussi balades avec les chèvres, fabrication de cabanes dans les bois, réalisation d'herbiers, rallyes photo, etc... En faisant ainsi participer les enfants à la vie de la ferme, j'ai la sensation que les animatrices accomplissent un travail d'éducation plus fondamental qu'il n'y paraît. Si beaucoup des enfants de l'école municipale de Rochejean, qui viennent à la ferme chaque année, pourraient faire plus sûrement que moi la visite de la ferme, je suis en revanche touché par l'émerveillement des enfants, jeunes et moins jeunes, qui s'approchent des animaux pour la première fois. J'ose imaginer que derrière leurs yeux impressionnés, attendris ou dégoûtés, s'organisent des correspondances

nouvelles entre des fragments de réalité jusque là atomisés. Je me dis que ces enfants ne regarderont peut-être plus un œuf ou un yaourt de la même manière...

- Samedi 10 avril

Même dans un lieu aussi engagé que la Batailleuse, les mauvaises habitudes ont la peau dure. Comme ni les animatrices ni les fermiers n'ont de scrupule à utiliser la voiture pour parcourir les 800 mètres qui séparent le gîte de la ferme, je me lance dans un atelier de réparation de vélos en puisant dans ce qui ressemble à un cimetière pour cycles à l'arrière du gîte. Je parviens à assembler deux bicyclettes que je mets à disposition de ceux qui auront le courage de s'en servir.

- Lundi 12 avril

Pour inaugurer cette semaine à la ferme, j'ai rendez-vous à 6h30 avec Seb pour la traite des chèvres. Du haut de son mètre quatre-vingt cinq, le visage très marqué, Seb se donne l'image d'un gars bourru, taciturne, désagréable même quand on cherche à lui tirer les vers du nez. Mais derrière cette carapace qui lui colle à la peau, et lui va comme un gant, c'est un boute-en-train plein de bonne volonté, qui fait preuve d'une attention dévouée envers son troupeau. Il a passé dix des quarante années de sa vie à la Batailleuse et en est aujourd'hui un des piliers. Avant de s'occuper des chèvres, il a été aux vaches et à la fromagerie ; mais c'est derrière ce quai de traite qu'il se sent le mieux : pour rien au monde il n'échangerait sa place.

Après la traite, je rejoins Angélique à la fromagerie : elle va avoir besoin de moi toute la semaine. Angel est pour ainsi dire la version féminine de Seb, plus corsée encore. Je n'ai jamais vu

quelqu'un passer autant de temps à râler, contre les autres ou elle-même : insupportable. Dans un premier temps, je suis donc ravi de me retrouver derrière la porte arrière de la fromagerie pour m'attaquer à la vaisselle. Prélavage, puis lavage dans un bain d'eau à 70°C agrémenté de soude, et enfin rinçage : trois heures de sauna m'invitent à réviser mon jugement. Si les normes sanitaires obligent Angel à être intraitable sur l'hygiène de la fromagerie, comment les paysans faisaient-ils pour fabriquer leur fromage avant que n'apparaissent le carrelage et la soude, les charlottes et les bottes en caoutchouc ?

Nous rejoignons le Souleret pour le repas de midi. En nous mettant les pieds sous la table, je me dis que le principe disant que l'équipe d'accueil prépare chaque jour le repas pour l'équipe de la ferme en même temps que celui des hôtes, qui m'apparaissait assez injuste lors de ma semaine à l'accueil, est beaucoup plus compréhensible pour celui qui se lève à 6h00 pour travailler à la ferme... Un tel décalage quant à l'appréciation d'une même situation selon le point de vue adopté est révélateur. Si Mathilde, Manon et moi avons pu en faire l'expérience en travaillant tour à tour dans chacun des trois secteurs, comment les membres de l'équipe, qui eux ne tournent pas, peuvent-ils s'en rendre compte ? Si écouter l'autre consiste d'abord à se mettre à sa place, comment des équipes spécialisées peuvent-elles se comprendre ? Ceci est une problématique majeure de l'autogestion. Une telle division des responsabilités au sein d'un collectif entraîne inévitablement une priorisation par chacune des équipes des intérêts de leur secteur d'activité sur ceux des autres secteurs, entraînant incompréhensions et désaccords. C'est pour éviter cette segmentation qu'Ambiance Bois a fait le choix du partage des tâches. Là où le collectif de la scierie organise la diversité des activités de manière homogène et solidaire, le projet actuel du CLAJ ressemble à un agrégat de projets individuels portés à bouts de bras par leurs responsables respectifs.

Dans l'après-midi, je soumetts cette observation à Antoine. Il me répond que si une machine peut être manipulée chaque jour par une personne différente, ce n'est pas le cas d'une vache : « les bêtes ont besoin de reconnaître le vacher et inversement ». Soit, mais cela suffit-il à expliquer le manque flagrant de coopération entre les différents membres de l'équipe ? Suzon, en référence au fournil de Ben auquel personne ne croyait avant qu'il fabrique ses premiers pains, m'expliquera plus tard que « la part d'initiative personnelle est forte dans un collectif autogéré : si tu ne fonces pas, personne ne te poussera. » Ces réponses ne me satisfont pas : il me semble que si la confiance est un élément essentiel à la cohésion d'un collectif, elle fait encore cruellement défaut au sein de l'équipe de la Batailleuse et handicape sérieusement son évolution.

- Mardi 13 avril

Avez-vous jamais fait rouler une balle de foin ? Vous arrive-t-il de vous faire lécher les doigts par un veau qui les prend pour une tétine ? De transporter des kilos de fumier au bout d'une fourche ? Avez-vous jamais traité une vache à la main et dégusté le lait encore chaud ? Moulé des fromages de chèvre ? Avez-vous déjà donné le biberon à un chevreau qui refuse de se nourrir ou assisté à un vêlage ? Avez-vous vu un cochon qui a pris un coup de soleil ? Jusqu'ici, moi non plus ; et je peux vous dire que je ne réagis pas différemment des enfants que l'on reçoit à la ferme : tout ce à quoi je touche est une découverte et une nouvelle occasion d'apprendre. J'éprouve à la ferme la sensation euphorique de me nourrir profondément de tout ce qui est capté par mes sens. Émouvant ou dégoûtant, tout ce que je vis ici respire le sens et le réalisme : élever des bêtes et en prendre soin pour qu'elles nourrissent les gens. Quelle « désillusion enthousiaste » que d'entrer en contact avec une vie vraie.

Ce soir, Manon, Mathilde et moi nous retrouvons à l'appartement pour une soirée entre compagnons. Étant donné que nos emplois du temps n'ont en commun que les repas que nous partageons avec le reste de l'équipe, nous éprouvons l'étrange impression de nous retrouver pour la première fois depuis la fin du groupe-action. Si ces deux semaines de coupure ont été autant appréciées par chacun de nous, nous apprécions d'autant plus les retrouvailles et échangeons sur nos ressentis et nos projets jusqu'à tard dans la nuit.

- Lundi 19 avril

Après trois semaines de papillonnage très fertile, Mathilde et moi éprouvons le besoin de nous recentrer sur un projet pour les deux semaines à venir. À plusieurs reprises Benjamin a fait allusion au manque de signalétique aux abords de la ferme ; nous décidons donc de réfléchir à la question en interrogeant les membres de l'équipe. Je laisse donc de côté le projet logement pour me consacrer à une nouvelle occasion de travailler en groupe. Ce projet permettra par ailleurs à Mathilde et moi de prendre un peu de distance avec l'équipe de la Batailleuse au sein de laquelle les rapports tendus commencent à nous fatiguer. De son côté, Manon fait le choix de continuer sur la lancée des trois premières semaines dans l'idée de « donner des coups de mains à la ferme ».

- Mardi 20 avril

Lever à 3h30. Ce matin, j'accompagne Ben au fournil pour la seconde fois. Après un an de pétrissage de pâte à la main, il a fait le choix d'acquérir un pétrin mécanique : une machine magnifique qui reproduit très fidèlement les mouvements des bras du boulanger. À l'intérieur du pétrin, 50 kg de farine et

une poignée de sel attendent sagement leur heure. L'inertie thermique du four à pain est telle qu'il règne toujours au fournil une certaine douceur, très appréciable dans la nuit fraîche, agrémentée par une agréable odeur de pain. Après avoir versé son levain maison dans le pétrin, Ben lance la machine. Des kilos de mécanique en fonte, dessinés dans l'esprit streamline, se mettent en mouvement et les deux bras en acier chromé plongent dans le mélange. Après cinq minutes de pétrissage, nous y ajoutons l'eau, dont la température est calculée au degré près. Pendant que le pétrin s'active, nous allons chercher le bois nécessaire à la préparation du four et commençons à alimenter le foyer : il faudra plusieurs heures aux pierres réfractaires du four pour atteindre 250°C.

Une fois la pâte prête, je me lance dans la pesée et transmets à Ben des morceaux de pâte qu'il « boule » avant de les caler dans les plis d'une toile de jute. La pâte repose ainsi une heure avant d'être enfournée, laissant au levain le temps de la faire gonfler. Alors que j'alimente le foyer, la radio nous apprend que le nuage de cendre d'un volcan islandais paralyse le trafic aérien. « Si seulement les volcans du monde entier pouvaient avoir le bon goût de l'imiter... » me dis-je. Quand vient le moment de la cuisson, Ben ferme le gueulard, un sorte de cheminée périscopique qui permet de diriger les flammes du foyer dans tout le four, et pulvérise de l'eau sur les pierres brûlantes pour humidifier le four : « ça permet à la croûte de dorer sans brûler. » 80 kilos de pain : Ben referme les portes d'un four plein à craquer ; derrière ses lunettes et sa longue barbe, son visage est cramoisi. « Bon, c'est l'heure du p'tit-dej'. »

En fin de matinée, nous partons à Pontarlier pour livrer les pains à la Biocoop. Ben m'explique qu'il a toujours été intéressé par la construction bois mais que l'occasion ne s'est pas encore présentée d'approfondir. Je lui fais part de la curiosité qui me porte également vers ce domaine et nous échangeons sur les différentes techniques de construction bois et sur le sens que

revêt le fait de construire sa maison. Je sens que sans que je m'en aperçoive, cette idée a déjà fait du chemin dans ma tête : il me faut aller voir du côté de Bois 2 Mains.

En fin de journée, j'accompagne Ben à une réunion de direction de l'AMAP. Dans le salon du trésorier, l'estomac rempli de pizza, une dizaine de personnes discutent du fonctionnement de l'association et des problèmes qu'elle rencontre. Après avoir détaillé les raisons des récents problèmes de distribution et s'être excusé au nom de la Batailleuse, Ben transmet au groupe une suggestion de Babette concernant une manifestation organisée le samedi suivant par la confédération paysanne devant un des hypermarchés de Pontarlier. Elle estime que la présence de l'AMAP à ce rassemblement pourrait, outre le gain de visibilité pour l'association, apporter du crédit à la manifestation en tant qu'alternative à la grande distribution. A ma grande surprise, l'idée n'est pas bien accueillie : la majorité des membres du comité estime que ce n'est pas du rôle de l'AMAP de faire acte de prosélytisme. « On ne peut pas prendre le risque de s'engager au nom des adhérents » explique le président de l'association. Ben et moi sommes sidérés par le malaise que provoque la simple idée de donner une image militante à l'association : les valeurs citoyennes défendues par l'idée d'AMAP s'effacent ici largement devant le statut quo de la consommation.

- Mercredi 21 avril

Après une journée tranquille passée à dessiner pour le projet signalétique, Manu, un des fondateurs du claj de la Batailleuse et récemment retraité, nous donne rendez-vous en soirée pour une présentation de l'historique des centres de loisir et d'action pour la jeunesse. Manu est un petit bonhomme tout en muscles dont les mains calleuses racontent une vie de travail manuel. Avec ses cheveux poivre et sel en bataille, ses lunettes de travers et son sourire en coin, il ne paye pas de mine mais c'est la

seule personne qui se rend toujours à la ferme en vélo... Sur toutes les tables de la salle de jeux, Manu a étalé des dizaines de vieux journaux et revues de toutes sortes. Posté devant son paper-board, il donne l'impression de prendre sa mission de transmission très à cœur.

Pour commencer, il nous explique que les claj font partie, comme les Scouts et le MRJC<sup>1</sup> entre autres, des organisations qui se réclament de l'éducation populaire. Ce mouvement, né après-guerre, est porté au départ par des enseignants qui décident d'apporter aux enfants tout ce que l'école ne leur apprend pas, à savoir l'autonomie, le vivre ensemble, la créativité et la coopération. L'éducation populaire se positionne aux antipodes de l'idée du consommateur de loisir généralisée par le Club Méditerranée : elle promeut au contraire l'idée que chacun doit rester acteur de ses loisirs pour en faire usage dans le sens de l'intérêt général. Ainsi dans les années 1960, un claj de Paris rachète la villa d'un PDG à Poissy pour permettre aux jeunes ouvriers de se retrouver le week-end et de se détendre dans un lieu qu'ils gèrent eux-mêmes collectivement.

Manu explique que dans les années 1970, après la révolution culturelle chinoise, les claj se radicalisent et soutiennent autant les paysans du Larzac que les «blousons noirs» des banlieues franciliennes. C'est à cette époque que le claj de Métabief voit le jour à quelques kilomètres d'ici. Le matin, les gens y mènent des chantiers collectifs et l'après-midi, ils étudient ensemble l'histoire et la philosophie pour se donner les moyens de penser le monde qui les entoure et d'agir sur lui. Mais à la fin des années 1970, avec la montée du Parti Socialiste, des clivages politiques apparaissent au sein des organisations et la fédération nationale des claj s'effondre, laissant une poignée de lieux survivants à leur indépendance. Le claj de la Batailleuse, de son côté, survit en alimentant le projet ambitieux d'un mouvement ouvrier implanté dans un contexte agricole. La vieille ferme

du Souleret est ainsi retapée sans aucun budget entre 1980 et 1986 par une vingtaine de jeunes qui souhaitent unir la ville et la campagne, le manuel et l'intellectuel, la production et les loisirs. Avec une vache achetée à crédit, quelques chèvres et sept lapins donnés par une voisine, le projet part de zéro : « on ne savait rien. » nous confie Manu.

L'incendie de la ferme en 1986 marque le début du divorce entre la ferme et ses racines militantes. Loin de la ville et des ouvriers, les valeurs maoïstes du projet s'étiolent peu à peu, reléguées au second plan par l'intensification du travail agricole nécessaire au remboursement de l'emprunt et au respect des quotas laitiers. En 1995, le départ de Kako, principal fondateur du projet, scelle un divorce annoncé : la page rouge de l'histoire de la Batailleuse se tourne. Commence alors l'histoire de la ferme pédagogique. Le monde a changé et avec lui les luttes à mener ; s'il passe du rouge au vert, l'engagement politique du projet est toujours prégnant et les valeurs de l'éducation populaire subsistent tant que bien mal. Manu explique que « même si c'est pas les bisounours, il y a une équipe qui cultive une certaine solidarité et, malgré le départ des « clajosaures », je me dis que ça peut marcher. Je vois des jeunes qui pourraient bosser derrière un ordinateur, dans des tours vitrées, pour vendre des paquets de Bonux, et qui choisissent de travailler avec les vaches, dans les champs... je me dis qu'il reste de l'espoir. »

Même s'il survient un peu tard dans notre séjour, l'éclairage historique apporté par Manu est très précieux en ce sens qu'il nous permet de prendre la mesure des mutations qui s'opèrent aujourd'hui à la Batailleuse.

---

1] Mouvement Rural des Jeunes Chrétiennes

- Jeudi 22 avril

La doyenne du groupe, nous apporte aujourd'hui un autre point de vue sur l'histoire du claj et les problématiques qui l'animent. Babette a 25 ans lorsqu'elle entend parler de l'incendie de la ferme du Souleret. Alors bergère dans un refuge planté sur la face nord du Mont d'Or, elle descend dans la vallée et passe une année au claj avant d'en claquer la porte à cause de ce qu'elle décrit comme une « tyrannie hiérarchique ». A cette époque, elle nous explique qu'une véritable chape de plomb autoritaire paralysait la communication : Kako disait de « ne pas s'arrêter aux conflits de personnes pour viser l'objectif. » Comme dans le modèle capitaliste auquel ils s'opposaient, les maoïstes sacrifiaient le facteur humain sur l'autel de la cause.

Pendant les dix années suivantes, Babette travaille en tant que bergère à Mouthe puis comme agent de développement local pour la confédération paysanne. En 2002, Manu et Marie-Jo lui proposent de prendre la place de la chevrrière qui s'en va. Elle revient donc à la Batailleuse et intègre l'équipe de la ferme au sein de laquelle elle est la seule femme. « C'était encore une période très rude et les difficultés avec l'équipe étaient telles que j'en suis tombée malade. »

Depuis, elle travaille au gîte du Souleret pour se ménager mais la ferme lui manque. Par ailleurs, si la communication au sein de l'équipe est bien meilleure que celle qu'elle avait connue sous l' « ère Kako », Babette nous explique qu'il est très difficile de prendre le train d'un collectif en marche et qu'à bien des égards, son point de vue diverge de celui des jeunes aujourd'hui en majorité au sein de l'équipe. A commencer par la gestion économique de la ferme : « je ne supporte pas l'idée qu'une ferme ne puisse pas être rentable à cause d'un manque de réalisme face à l'investissement individuel nécessaire. » Babette est une paysanne de souche : les heures ne lui font pas peur et

pour elle, la gestion de la ferme manque de rigueur. « Tu peux te permettre de prendre des congés à partir du moment où tu es efficace dans ton travail. »

La gestion collective d'une activité est pour les jeunes une manière de libérer du temps pour se consacrer à d'autres choses que le travail. Et si cette logique est présente à Ambiance Bois, elle est d'autant plus forte dans le secteur agricole du fait des contraintes de présence. Comment aménager de la place pour les relations dans le travail agricole ? Si les poireaux peuvent patienter durant le week-end, les vaches doivent être traitées le samedi et le dimanche comme tous les autres jours de la semaine. Dans ces conditions, quelle place pour la vie de famille ? Pour les loisirs et la vie sociale ? Ainsi, je me souviens qu'à la Corbionne, Laurent nous expliquait qu'en se relayant, chacun d'eux ne travaillait qu'un week-end sur quatre à la ferme.

Le malaise de Babette illustre clairement le fossé générationnel qui sépare le monde paysan entièrement voué à son travail et les aspirations des néo-ruraux en termes de qualité de vie. « Une ferme pédagogique, un collectif autogéré, et l'héritage historique du claj, ça fait beaucoup pour un seul projet. » Elle nous confie par ailleurs qu'elle n'aurait jamais la patience d'accueillir tant de gens à la ferme. Production agricole et éducation à l'environnement sont deux activités différentes : l'équipe de la ferme fait deux métiers à la fois. Dans ces conditions, peut-on remplir convenablement les deux objectifs ? Babette n'en n'est pas convaincue et n'est pas du tout à l'aise avec les paradoxes générés par la double casquette de la Batailleuse : « Comme nous nous adressons à un public défavorisé, les produits biologiques de la ferme sont trop chers pour entrer dans la composition des menus du Souleret. Résultat : d'un côté, on vend de bons poulets à neuf euros, et de l'autre, on achète des poulets de batterie moitié moins chers. On a même arrêté de vendre du lait parce que ça n'était

pas assez rentable... » Malheureusement, le bon sens paysan ne fait pas le poids face à la logique productiviste et au dictat de la grande distribution.

- Samedi 24 avril

Journée peinture sous un parasol : le deuxième printemps que nous attendions est enfin arrivé. Fin avril, d'aucun dirait qu'on a failli attendre... Pendant que Mathilde et moi peignons les panneaux signalétiques, Noa (le fils de Ben et Suzon), armé de ses tubes de gouaches, suit les traces de Jackson Pollock et expérimente toutes sortes de techniques. Instructions obligatoires au niveau de l'aire de jeu, panneaux indiquant la direction de la ferme, le sens de circulation, les entrées réservées, etc : sur chacun des douze panneaux que nous avons prévus, la mascotte Vinvin, du nom du coq reproducteur de la ferme, donne les instructions.

Depuis une semaine, le projet signalétique a pris de jour en jour une importance croissante dans notre emploi du temps et nous nous sentons engagés vis-à-vis de l'équipe de la ferme comme nous nous sentions engagés au moment du groupe-action vis-à-vis des structures qui nous accueillait. Aussi modeste soit-elle, nous sommes ravis de pouvoir apporter une contribution originale au projet de la Batailleuse. Cependant, en dehors de quelques sympathiques coups de main, le temps nécessaire à la conception et à la réalisation de ce projet est soustrait à celui que Mathilde et moi passons aux côtés de l'équipe. De son côté, Manon souffre de l'ambiguïté du statut de compagnon « volant » à la ferme : jusqu'ici sans mission fixe, elle est sans cesse en attente d'instructions et se rend compte qu'en cela, elle interfère plus dans le travail des fermiers qu'elle ne les aide. Mais la dernière semaine devrait mieux se dérouler car Bérenger, qui part en congé, lui a confié la gestion du poulailler.

- Lundi 26 avril

Pour fêter notre première et dernière journée de congé en commun, Manon, Mathilde, Clément et moi partons à l'assaut du Mont d'Or. Le paysage a bien changé depuis ma dernière ascension : il ne reste du manteau neigeux que de minces taches blanches souillées de boue à l'ombre des sapins. Après un passage en Suisse, nous pique-niquons à la Petite Echelle, un beau restaurant d'alpage autour duquel sont installés un tipi et plusieurs yourtes mongoles habillées de toile blanche. A côté de l'une d'elles, quelques quilles au bout d'une piste en bois nous font sourire : un bowling low-tech à 1500 mètres d'altitude... Si la neige a également fondu sur les sommets alpins, la vue depuis le sommet du Mont d'Or est toujours époustouflante : plus d'une centaine de kilomètres de plaine nous séparent des Alpes suisses qui forment au sud une barrière majestueuse.

- Jeudi 29 avril

C'est l'heure du bilan. Contrairement aux chantiers menés dans le cadre du groupe-action, qui ne nous autorisaient qu'un relationnel sporadique avec les structures d'accueil, ce mois d'immer-action nous a plongés au cœur des mécanismes du collectif de la Batailleuse. Cela nous a permis de mettre en perspective, d'approfondir les questionnements quant aux conditions nécessaires à l'équilibre d'une structure autogérée. Après avoir fait la rencontre du jeune collectif de la ferme de la Corbionne et de l'expérience sereine de celui d'Ambiance Bois, nous avons découvert avec l'équipe de la Batailleuse des problématiques encore différentes. Celle de la transmission d'un projet entre des générations qui n'ont pas grandi dans le même monde et n'aspirent pas aux mêmes desseins : alors que Manu et Marie-Jo ont « sacrifié » leur vie au projet du claj, les jeunes qui prennent le relais n'éprouvent pas le même attachement. Le turn-over au sein de l'équipe est important alors même qu'il

est si difficile de « prendre le train en route », comme le disait Babette. De tout cela découle une compréhension réciproque et une cohérence d'ensemble rendues plus difficiles encore par la segmentation des activités.

Ces cinq semaines ont pour autant été l'occasion de faire de nombreuses rencontres, à la Batailleuse et à l'extérieur. Elles m'ont également permis de vivre ma première véritable expérience agricole et une palette d'activités variées : avec un enthousiasme toujours renouvelé, j'ai découvert la beauté et les contraintes du monde de l'élevage, la transformation fromagère, la boulangerie, etc. J'ai ainsi ouvert la porte à toutes les rencontres et à tous les possibles, comme il était convenu. Contrairement à Mathilde, qui a souffert d'un grand écart permanent entre ses projets d'installation futurs et l'expérience présente, j'ai joué le jeu, rentré les voiles dans la tourmente, et me suis laissé emporter par les vents. Je suis aujourd'hui si loin de Paris et du design que je me sens complètement déboussolé. Perdu... Mais n'était-ce pas le but de cette première période ? J'ai moi-même décidé de larguer les amarres et de voguer vers la tempête, sereinement. Aujourd'hui, la mer est calme et je suis sereinement perdu, car je sais que je suis libre d'aller où bon me semble et que tous les horizons s'offrent à moi.

- Vendredi 30 avril

Après un passage à la ferme pour faire le plein de fromage, Manon, Mathilde et moi laissons la Batailleuse derrière nous pour reprendre la route en direction du sud. Nous avons rendez-vous au Viel Audon dimanche soir pour le second regroupement et sommes tous trois impatients de retrouver les autres compagnons.

## Deuxième regroupement

- Lundi 03 mai

Comme pour lever notre frustration de balade lors du premier regroupement, les deux premiers jours du second sont consacrés à une randonnée. Au départ du Viel Audon, nous prenons la direction de Balazuc par le chemin qui longe la rivière. L'Ardèche n'a aujourd'hui rien à voir avec la rivière émeraude qui s'écoulait paisiblement sur les galets en février : du fait des pluies soutenues de ces derniers jours, elle a doublé de volume. Secoués par de lourds remous, les flots chargés de boue courent le long des falaises. Après avoir traversé le pont de Balazuc, nous grimpons à travers le village en suivant d'étroites ruelles pavées de galets pour parvenir au chemin qui mène sur les hauteurs. Après une dizaine de minutes de marche sur un sentier serpentant au milieu d'une végétation encore humide, nous débouchons sur une sorte de promontoire qui surplombe la falaise. C'est ici, sous de timides rayons de soleil, que Marc nous fait part du déroulement de la semaine. Il nous explique que la balade d'aujourd'hui est un peu spéciale en ce sens que la marche sera ponctuée par nos restitutions : chacun des compagnons, à l'endroit où il le souhaite, arrêtera le groupe et prendra une vingtaine de minutes pour résumer le déroulement de ses dix dernières semaines.

Un quart d'heure plus tard, Roseline ouvre le bal en arrêtant le groupe dans un verger. Elle nous explique qu'en y apercevant un papillon, elle y a vu un signe : pour elle, les dix dernières semaines ont été l'occasion d'une réelle métamorphose ; comme le papillon qui sort de sa chrysalide, elle a l'impression de déployer ses ailes pour la première fois. Après son immersion à Bois 2 Mains au cours de laquelle elle s'est heurtée à ses limites physiques, elle a continué à apprendre beaucoup sur elle-même pendant le groupe-action et a découvert avec enthousiasme les



vertus de l'échange au sein d'un collectif. Les restitutions de chacun des quatorze compagnons ponctueront ainsi la balade tout au long de la journée : chacune d'elle sera l'occasion d'entendre le récit d'une immersion et de découvrir à chaque fois sous un angle différent les expériences des groupes-action. Avec la même sincérité que lors du premier regroupement, chacun se livre à cet exercice de synthèse sur ses joies et ses doutes, ses rencontres et ses moments difficiles, ses déceptions et ses questionnements, ses acquis et ses manques.

Pour ma part, je décris la sensation d'avoir essuyé une tempête au cours de laquelle j'ai été obligé, comme tout le monde, de sortir de ma cabine et de monter sur le pont pour rentrer les voiles. Dans la tourmente, j'ai ainsi fait de nombreuses rencontres que je n'avais auparavant jamais pris le temps d'envisager. Je décris également la profonde sensation de désorientation qui ressort de cette tempête et le besoin de prendre une direction. Après dix semaines de papillonnage fertile, je ressens le besoin d'approfondir, de me centrer sur une activité. En jetant un coup d'œil vers Hélène, la charpentière de Bois 2 Mains, j'exprime le souhait de me tourner vers la construction bois pour la période suivante.

Au milieu d'une vaste prairie, Gaëlle nous fait part des difficultés qu'elle a rencontrées durant son immersion à Ambiance Bois : au-delà de la fatigue physique qui l'a rapidement handicapée, elle nous explique ne pas s'être sentie à sa place : « Ambiance Bois est une usine, autogérée certes, mais une usine quand même. La production, la vente, l'argent... Tout ça me repousse. » Les paroles de Gaëlle semblent jeter un pavé dans la mare et un froid dans l'assemblée qui ne sait comment répondre. De fait, elles traduisent un malaise que chacun des compagnons a ressenti de manière plus ou moins forte. Toutes les structures du réseau REPAS gèrent une activité de production, agricole, artisanale ou semi-industrielle, qui engendre une certaine définition du travail. Manuel, fatigant, souvent répétitif et contraignant, c'est le labeur du paysan

et de l'artisan : celui que notre société a progressivement et profondément dévalorisé. Après quinze années d'école au cours desquelles on nous a enfoncés dans le crâne que ceux qui ne font pas d'études ne valent rien, au nom de quel miracle nous autres compagnons aurions la chance de penser différemment ?

Les paroles de Gaëlle traduisent en fait une ambiguïté assez répandue dans les milieux alternatifs quant à la place du travail et de la production dans la société. S'il est « facile » de savoir comment manger et consommer responsable, militer responsable et encore voter responsable, travailler responsable est une autre paire de manches. Résultat : le travail est le grand absent des débats et de ce malaise naît l'idée que le travail est nécessairement lié à la société de consommation et l'amalgame entre production et productivisme. Nathalie, d'Ardelaine, monte au créneau en expliquant que la production n'est pas facultative : « les aliments qui te nourrissent, le toit sous lequel tu dors et les vêtements que tu portes ont tous été produits, d'une manière ou d'une autre. Tout ce qui nous permet de vivre doit être produit ; reste à savoir de quelle manière. » Le travail le plus méprisé par notre société serait-il en fait le plus utile ? Le propre d'une société d'abondance n'est-il pas de mépriser tout ce qui lui rappelle sa luxueuse illusion, sa contingence et sa finitude ? Les paroles de Gaëlle résonneront dans les discussions qui animeront la fin de la balade et donneront lieu à un débat de fond tout au long de la semaine.

Après huit heures de randonnée à travers des paysages variés, de l'humidité des gorges de l'Ardèche aux reliefs calcaires hérissés de vignes en passant par le calme parfumé de la garrigue, nous rentrons au Viel Audon, les jambes fatiguées par une marche irrégulière et la tête remplie de nouvelles questions.

- Mercredi 05 mai

Au-delà des restitutions individuelles, qui se sont prolongées à l'abri de la pluie dans la matinée de mardi, il est demandé à chacun des deux groupe-actions de formuler librement une restitution collective de leurs expériences.

Après une demi-journée de préparation, les groupes présentent ce matin cette restitution. Le second groupe-action a choisi de raconter assez littéralement son expérience en retraçant les différentes étapes de leur parcours. Pendant une petite demi-heure, ils rejouent ainsi les scènes de chantier, tours de tables et moments de détente qui ont marqué leurs cinq semaines de vie collective. Le ton léger et enjoué de cette grande fresque confirme ce qui ressortait déjà des restitutions individuelles, à savoir que le déroulement de leur groupe-action a été radicalement différent du nôtre. En effet, l'homogénéité des tempéraments de ses membres a permis au groupe de se souder très rapidement pour former une équipe très fusionnelle. Ainsi Laëticia expliquait hier que « le groupe avait une vraie consistance hors du chantier et tout s'est fait simplement, naturellement ». Contrairement à nous, la gestion de la vie collective était légère et instinctive : ils n'ont pas exprimé le besoin de poser un cadre et des règles et ont rarement été amenés à se remettre en cause individuellement et collectivement. Une grande facilité relationnelle a donc permis à leur groupe de privilégier très largement la dimension humaine à celle du chantier. La principale difficulté qu'ils ont rencontrée a donc été la gestion du temps, des rythmes et de la fatigue : « on faisait tellement la fête qu'on n'arrivait plus à se lever pour aller bosser. » confie Karine. Au final, le groupe a tellement bien compris que le chantier était un prétexte à l'échange que la réalisation du mur de soutènement qui lui a été confiée au Viel Audon nécessitera encore une bonne semaine de travail.

Contrairement au second groupe-action, le nôtre, entre-temps baptisé « Patchwork », a cinq semaines de recul sur son expérience. Après une bonne demi-heure de tergiversations sur

l'endroit où nous allions réfléchir ensemble (demi-heure qui aurait, soit dit en passant, constitué une parfaite illustration de notre fonctionnement), nous avons abordé l'exercice de manière plus conceptuelle que le premier groupe. Au départ, nous marchons les uns à côté des autres et nous croisons sans nous voir. Puis une corde élastique se referme autour de nous et nous serre les uns contre les autres ; chacun essaye alors de tirer le groupe dans la direction qu'il souhaite : « Allez, on va être en retard ! », « Attendez, j'ai pas pris ma douche. », « Est-ce que quelqu'un s'est occupé des courses ? », « Moi, j' m'en tape. », etc. Après quelques instants de lutte, tout le monde est épuisé et le groupe s'effondre à terre. Exténués, nous nous asseyons dos à dos : « Il faut faire quelque chose ! », « Ça peut pas durer comme ça. », « Et si on faisait une réunion chaque matin avant le chantier ? », « A oui, c'est bien, ça. », « Bonne idée. ». Là, l'auteur de la proposition se lève et fait quelques pas avant de planter un bâton dans le sol pour y maintenir l'élastique. « Et si on désignait un responsable des comptes ? », « et si chacun décidait de son temps de travail ? ». A chaque solution approuvée, l'espace se détend autour du groupe. « Et si on désignait un médiateur pour chaque réunion ? », etc. Après quelques règles adoptées collectivement, l'espace délimité par l'élastique s'est considérablement agrandi : nous avons défini notre propre espace de liberté.

Cette restitution a sans aucun doute été, pour les membres de notre groupe, le moment le plus fort du regroupement : encore une fois, nous avons su dépasser nos différences pour construire ensemble. Ce travail a permis aux membres des deux groupe-actions de mettre en perspective leurs expériences et de partager les enseignements que chacun des deux en a tirés. Nous avons ainsi réalisé ensemble que si un groupe est fusionnel et que l'organisation de la vie collective s'en trouve facilitée, cela ne doit pas faire oublier qu'un collectif est sans cesse en mutation et que tout peut basculer très vite. D'où l'importance de fixer ensemble des règles communes pour garantir une certaine forme d'équilibre.

Le reste de la journée est consacré à la poursuite de la réflexion entamée lors du premier regroupement sur les thèmes «travail, économie et citoyenneté.» Simon, Lætitia, Hélène, Louise et moi nous retrouvons donc pour parler du travail. Nous voyant rapidement tourner en rond autour de la définition du travail, nous décidons de faire appel au dictionnaire : «travail, 1- ensemble des activités humaines en vue de produire ce qui est utile. 2- activité productive. 3- activités manuelles ou intellectuelles exercées pour parvenir à un résultat utile.»

De ces définitions ressortent deux notions principales : celle de production et celle d'utilité. Travailler reviendrait donc à produire une chose utile. Si l'on considère qu'une chose est utile à partir du moment où elle sert à quelque chose, à quelqu'un, peut-on dire que travailler consiste à rendre service ? Si oui, qu'implique le fait de ne pas avoir de contact avec la personne à qui l'on rend service en travaillant ? Qu'implique le fait de travailler pour des choses utiles aux uns et nuisant aux autres ? La réflexion continue : suite et fin au prochain regroupement.

- Vendredi 07 mai

Après la journée d'hier consacrée à la rédaction des objectifs individuels pour la seconde période du compagnonnage et aux entretiens individuels, je suis décidé à aller voir du côté de chez Bois 2 Mains, une entreprise de construction bois et de valorisation de la forêt installée dans les Cévennes. Après avoir eu la chance de goûter au groupe-action puis à l'immer-action, je suis curieux d'expérimenter la troisième formule pour pouvoir m'immerger complètement au sein d'un collectif.

Nous nous retrouvons ce matin pour préparer ensemble la suite des événements. Contrairement au programme des dix premières semaines, celui des cinq prochaines ne sortira pas d'un chapeau. En face de nous, un tableau indique les « disponibilités » de chaque structure : celles qui peuvent accueillir un groupe-action, immer-action ou immersion

au cours du mois prochain. A partir de là, à nous de nous débrouiller. Un groupe-action de quatre compagnons se constitue pour mener un projet autonome au GAEC de Lachaud et la ferme de La Corbionne, après un groupe-action et une immersion en première période, accueille une immersion durant la seconde. Les sept autres compagnons, dont je fais partie, seront en immersion. Contrairement à d'autres, j'ai la chance de ne pas avoir à me battre pour poser mon nom sous celui de Bois 2 Mains ; les derniers indécis ne seront fixés sur leur sort qu'en fin de journée.

En fin de journée, nous recevons la visite de Tommy et Martin, deux compagnons 2006 qui ont profité de l'élan du compagnonnage pour se lancer dans un projet commun. Comme ils n'avaient que très peu de moyens à y injecter, ils ont construit un four à pain sur une remorque agricole et se sont lancés dans la boulangerie. Installés dans le sud de l'Ardèche, ils sont parvenus à réunir les cinq boulangers du secteur pour s'entendre sur une organisation équitable quant au planning des différents marchés de villages et ainsi ne pas entrer directement en concurrence. Ils travaillent par ailleurs sur un projet de collectif pluri-activité avec huit autres personnes.

- Samedi 08 mai

Nous nous retrouvons ce matin pour faire ensemble le bilan de ce deuxième regroupement. Depuis deux mois et demi, les événements s'enchaînent sans qu'aucune pause conséquente n'ait été aménagée dans le planning et encore une fois, la semaine a été dense. Cette intensité continue se traduit à la longue par une certaine usure et la météo très maussade dont nous a gratifiée le ciel ardéchois tout au long de la semaine déteint sérieusement sur notre moral. Comme le souligne Corinne, de Champs Libres, « tout le monde était parti sur un nuage et la chute est violente. Si vivre ensemble et travailler ensemble apportent

énormément, préserver l'équilibre du collectif nécessite une vigilance de tous les instants. » Marc continue en expliquant que nous vivons dans une société qui fuit les difficultés au lieu de les affronter alors que « pour se construire, il faut fournir des efforts, passer des obstacles, franchir des barrières. Gravier une montagne est aussi épuisant qu'oxygénant : ce qui n'est pas simple est souvent très porteur. » Il pointe ensuite le fait que nous vivons dans une société de l'immédiateté qui génère une impatience chronique. « Certaines choses se construisent dans la durée et ne peuvent souffrir l'impatience. Toute aventure collective est une entreprise de longue haleine et nécessite de prendre le temps : le temps de la contradiction, de la discussion et du compromis, le temps du recul, de l'introspection et de la remise en cause. »

Après un coup de ménage collectif, tout le monde reprend la route dans l'après-midi pour rejoindre les structures d'accueil. Pour ma part, afin de marquer la transition, j'ai décidé de rejoindre les Cévennes en vélo : il me faudra cinq heures, depuis les plaines de l'Ardèche, pour rallier la commune de St Andéol de Clerguemort. Mais le jeu en valait la chandelle : la route des crêtes qui serpente à plus de 1000 mètres d'altitude s'ouvre sur le paysage enchanteur des montagnes cévenoles, boisées des pieds à la tête, qui s'ouvrent au sud jusqu'à Alès.

## Bois 2 Mains

Ici, la pente est la norme et le plat n'existe pas : en suivant les instructions d'Hélène, je rejoins Poussiel, un hameau de onze habitants accroché au flanc de la montagne auquel mène une route étroite dévalant au milieu des bois. Quelques maisons en schiste, collées les unes aux autres pour se tenir chaud, semblent vouloir se protéger de la forêt qui les encercle. Les toits de lauze indiquent que nous sommes dans la zone centrale du Parc National des Cévennes. C'est ici, dans l'une des deux maisons au bas du hameau, qu'Hélène vit avec Camille, son compagnon, également salarié de Bois 2 Mains et maire de la commune de St Andéol.

Au milieu des parcours chaotiques de la plupart des gens que j'ai rencontrés jusqu'ici au cours du compagnonnage, celui d'Hélène fait figure d'exception. À 25 ans, cette jeune femme qui a toujours voulu travailler dans le bois a un BTS en gestion forestière et un autre en construction bois. Ne vous fiez pas à sa petite taille car Hélène est comme qui dirait un sacré bout de femme : à vouloir travailler dans un milieu masculin, elle s'est forgé un caractère à l'image de sa carrure. Large d'épaules, c'est une vraie manuelle touche-à-tout qui ne supporte pas de rester sur une chaise plus de quelques heures. Aussi à l'aise sur les toits que dans un moteur, elle se vante d'être plus bricoleuse que beaucoup des hommes qu'elle connaît. Ses joues rougies de soleil donnent à son visage rond un air vif que soulignent ses cheveux mi-long ouvertement non domestiqués. Une vraie boule d'énergie.

À mon arrivée, je trouve d'ailleurs Hélène en train de fendre des rondins de bois à grands coups de merlin. Devant elle, un mur de bûches recouvre les pierres du mur de la maison sur deux mètres de hauteur. « On n'a jamais eu autant de bois si tôt dans la saison : il sera bien sec pour l'hiver prochain. » Hélène m'explique qu'ici, le bois de chauffage est aussi essentiel que la

source à laquelle les gens tirent leur eau courante. Hélène et Camille louent une petite maison appartenant à Gisèle, leur voisine. Née à Poussiel il y a plus de 80 ans, cette dernière est revenue s'y installer à son départ en retraite. Derrière la porte en bois au rez-de-chaussée de sa ferme, on entend les bêlements de ses chèvres : « elles doivent sentir la fin de l'hiver. »

- Dimanche 09 mai

Bois 2 Mains est une société coopérative d'intérêt collectif (SCIC). Née dans les années 1990 de la professionnalisation d'une dynamique de chantiers collectifs portée par un groupe de bénévoles, l'entreprise compte aujourd'hui quatre salariés : Hélène et Antoine sur la construction Bois, Charlélie sur l'activité forêt, et Camille sur un tiers-temps administratif.

C'est au niveau de la route des crêtes, sous l'ancien relais de l'Espinas, pour lequel Bois 2 Mains a obtenu un bail emphytéotique, que l'entreprise a installé ses machines et son stock de bois. Mais son bureau est toujours coincé au rez-de-chaussée sans fenêtre d'une vieille bâtisse de la commune voisine, à quelques kilomètres d'ici. Les employés ont donc décidé de construire à l'Espinas des locaux qui servent à la fois de bureaux et de construction témoin pour les clients. Camille, Hélène et moi retrouvons aujourd'hui Charlélie, le bûcheron, pour avancer ce chantier.

Une ossature bois délimitant un espace 35 m<sup>2</sup> est montée sur un plancher qui prend lui-même appui sur une douzaine de plots en bois. Ce sont en fait des sections entières de tronc de douglas, tout juste écorcées et posées sur de larges dalles de schiste pour les isoler de l'humidité du sol. Pas de fondations, pas un gramme de béton ni aucune ferraille : uniquement des matériaux naturels provenant des alentours qui laissent le sol vierge de toute empreinte indélébile. Les panneaux d'OSB qui habillent l'extérieur des quatre murs contreventent l'ossature et une large bâche fait office de couverture en attendant les beaux

jours qui permettront d'isoler le toit. Notre mission de ce matin consiste à installer des planches horizontales sous les chevrons afin de former un T renversé sur lequel prendra appui la sous-face du plafond. Mais à peine commençons-nous à travailler qu'une lourde pluie nous contraint à remballer le matériel.

- Lundi 10 mai

Retour sur le chantier de l'Espinas où je fais la connaissance d'Antoine. Bien qu'il soit encore en formation et en contrat d'apprentissage avec Bois 2 Mains, Antoine, du haut de sa petite quarantaine d'années, est le doyen de l'équipe. Les cheveux mi-longs pris sous une casquette noire, c'est un gars très souriant et un grand blagueur avec qui j'ai vite pris plaisir à travailler. A ses côtés comme à ceux d'Hélène, je découvre le vocabulaire étrange du charpentier : on me parle de « sauterelle », d'« échantignolle » et d'« étrésillons », de « solive » et de « sablière », de « lisse basse », etc. J'ai l'impression de rencontrer une autre culture et d'en découvrir la langue. Et comme le geste se joint à la parole, je découvre également de nouveaux outils : le cordex, par exemple, est un rouleau de ficelle pris dans une coque que l'on remplit de poudre colorée et que l'on secoue pour en imbiber la ficelle. Celle-ci est ensuite déroulée, tendue puis pincée pour dessiner un trait droit de plusieurs mètres sur tous types de surface. Je découvre aussi l'agrafeuse à frapper, le cloueur pneumatique et tout un tas d'autres joujoux étranges pensés pour la construction bois. Encore une fois, je suis comme un enfant dans un parc d'attraction : tout autour de moi est nouveau et me donne envie d'en savoir plus.

- Mercredi 12 mai

Depuis hier, j'accompagne Charlélie pour découvrir l'activité forêt. S'il était possible de faire abstraction de sa carrure impressionnante, Charlélie paraîtrait tout juste sorti du lycée : des cheveux noirs coupés courts et un visage imberbe, il ne fait pas ses 26 ans. A peine plus vieux qu'Hélène, il a passé un master en écologie avant de se souvenir qu'il avait toujours voulu travailler sur le terrain : « petit déjà je disais à ma mère que je voulais travailler dans les bois ; mais tu sais ce que c'est, il faut faire des études pour être quelqu'un... » Son diplôme en poche, il s'est donc formé au bûcheronnage et travaille depuis un peu plus d'un an à Bois 2 Mains. « Cette région est sinistrée par le manque d'entretien des forêts : il y a une telle quantité de bois que le peu de gens qui y travaillent ne suffisent pas à les valoriser convenablement. » Les Cévennes sont un pays forestier : pendant des siècles les gens y ont cultivé des châtaigneraies et ont vécu quasi exclusivement de la châtaigne. Mais avec l'exode rural qui a suivi la Seconde Guerre Mondiale, les châtaigneraies ont été laissées à l'abandon. Aujourd'hui, la forêt compte encore une grande quantité de châtaigniers mais abrite également des chênes verts, venus du sud, des acacias et des pins douglas. On assiste par ailleurs à une timide reprise des activités de valorisation de la forêt cévenole avec un retour de la transformation de la châtaigne et le développement du secteur de la construction bois.

Aujourd'hui, je rejoins Charlélie sur un chantier de débardage. Il s'agit de rassembler au niveau du chemin forestier les arbres abattus et ébranchés pendant l'hiver et gisant éparpillés aux quatre coins de la parcelle. Les grumes sont enchaînées une à une et tractées par le treuil du tracteur sur une distance allant jusqu'à 60 mètres. Ce travail, très dangereux du fait des forces en jeu, nécessite une vigilance constante et beaucoup d'endurance. En voyant les dizaines d'allers-retours

que Charlélie effectue dans la pente irrégulière avec des kilos de chaînes sur les épaules, je comprends l'origine de sa carrure : un vrai travail de forçat.

En fin de journée, nous rejoignons le reste de l'équipe au bureau de St Fraizal de Ventalon pour la réunion hebdomadaire. Ainsi au complet, l'équipe de Bois 2 Mains étonne par la jeunesse de ses membres : trois d'entre eux ont moins de trente ans et le seul quadragénaire en est aussi l'apprenti. Hélène et Camille ont en fait repris Bois 2 Mains il n'y a de cela que deux ans après que la première équipe se soit délitée. « Comme l'outil de travail était déjà là, nous avons tenté notre chance » m'explique Hélène. Mais l'activité de Bois 2 Mains n'est pas stable et la courbe de ses revenus décrit d'impressionnantes dents de scies. Même si l'entreprise est connue localement, la Lozère est le département français dont la densité de peuplement est la moins importante : sur les crêtes cévenoles, les clients potentiels ne sont pas nombreux. Par ailleurs, la culture coopérative ancrée dans les gènes de l'entreprise ne semble pas compenser le manque d'expérience d'une équipe qui avance à tâtons : les résultats de Bois 2 Mains montrent que Charlélie génère à lui seul plus de recettes avec l'activité forêt qu'Hélène et Antoine sur la construction. L'équipe débat donc des mesures à adopter pour rééquilibrer la balance : sur des thèmes aussi cruciaux que le rôle assumé par chacun au sein de la structure, la politique salariale et la transmission des compétences, je suis frappé par le ton posé que chacun des membres s'applique à adopter et par la sérénité des échanges qui en découlent. Loin de la tension qui envenimait systématiquement les réunions à la Batailleuse, ces gens se parlent et s'écourent ; ils ne se coupent pas la parole et n'expriment ni mépris ni agressivité. Cette plongée au cœur des problématiques de gestion de l'entreprise me met parfaitement à l'aise et complète une agréable semaine d'approche.

- Lundi 17 mai

Hélène, Antoine et moi partons pour une semaine de chantier à Vébron, au pied du Causse Méjan. Ce chantier étant à plus d'une heure de route de Saint Andéol, nous passerons la semaine au gîte communal de Florac. Le trajet est l'occasion pour Antoine et moi de faire plus ample connaissance. Comme pour contraster encore une fois avec la linéarité du parcours d'Hélène, Antoine m'explique qu'après avoir travaillé pendant quatre ans en tant que projectionniste dans un cinéma, il s'est associé à son père dans une entreprise d'expertise en bâtiment. Puis après dix années passées à établir des diagnostics amiante, plomb, etc, il a décidé de se former à la construction bois. « Je n'ai jamais eu en tête que je ferais toute ma vie la même chose. J'ai besoin d'évolution, de changement, de liberté, de légèreté... On apprend tout au long de la vie, alors pourquoi s'en faire ? » dit-il en souriant.

Sur le trajet qui nous mène à Vébron, nous avons rendez-vous à Brizac, un hameau situé au Nord-Ouest de la route des crêtes, face au mont Lozère. En seulement quelques kilomètres, le paysage a complètement changé : les bois ont disparu au profit de grandes étendues de pâturages balayées par les vents et le granit a remplacé le schiste. La température hivernale et l'herbe brunie par la neige qui la recouvrait encore il y a quelques jours en disent long sur la rigueur du climat de ces hauts plateaux. Malheureusement, les 80 cm d'épaisseur de pierres que comptent les murs des maisons de ce pays les rendent purement et simplement inchauffables : l'inertie est telle que les calories sont absorbées en continu par les murs. C'est bien le problème de Monsieur Pagès qui nous accueille chez lui pour nous expliquer son projet de rénovation.

Le chantier qui nous attend à Vébron n'a lui rien à voir avec de la rénovation : il s'agit d'adosser une extension en ossature bois à un bâti en pierre. Du fait de sa petite surface, c'est un parfait chantier pédagogique car, partant de la dalle de béton coulée par le maçon, tout reste à faire. En une semaine, je vais

donc pouvoir découvrir en condensé toutes les étapes d'une construction à ossature bois. Dimensionnement, montage et assemblage des ossatures, installation des huisseries, pose du contreventement avec les panneaux OSB, du pare-pluie et du bardage extérieur ; puis toutes les étapes de la construction du toit, de l'installation des chevrons à la couverture en passant par la pose du pare-vapeur et l'isolation en mé<sup>1</sup>et panneaux de fibres de bois.

- Vendredi 21 mai

Les dix heures de chantier quotidiennes nous laissant peu d'énergie pour faire quoi que ce soit de nos soirées, je n'ai pas vu passer la semaine. Trop content d'apprendre chaque jour de nouvelles techniques, je me suis si peu économisé qu'Hélène s'est quelque peu inquiétée quant à ma capacité à tenir un tel rythme pendant le reste de mon immersion. Perché sur le toit, la ceinture de charpentier autour de la taille, je me suis vraiment senti dans mon élément. Il faut dire que contrairement au domaine agricole, celui du bois ne m'est pas inconnu. Scie, rabot et visseuse, mais aussi perception de l'espace, assemblages, plans, croquis explicatifs : si l'échelle est nouvelle et qu'il m'a fallu quelques jours pour convertir mon cerveau de millimètre en centimètre, les outils et la logique me sont familiers.

Par ailleurs, depuis mon arrivée à Bois 2 Mains et parallèlement aux chantiers, j'approfondis mes connaissances théoriques en matière de construction écologique à travers les ouvrages et revues qui peuplent la bibliothèque d'Hélène et Camille. Le sujet est vraiment passionnant et la diversité des propositions que j'y découvre me pousse à en savoir toujours plus. Entre théorie et pratique, je me gave donc littéralement de nouvelles connaissances sur le monde de l'éco-construction.

---

1] Matériau textile issu du recyclage des vêtements.

- Samedi 22 mai

A peine rentrés hier soir de la semaine de chantier, nous repartons pour Soudorgues, à l'Ouest d'Anduse, pour participer à un salon sur le thème « Eco-habiter, Co-habiter, Habiter ». Après plus d'une heure de route sous le soleil déjà chaud d'une matinée estivale, la camionnette suit la route qui serpente dans l'arrière-pays gardois. Ici, le chêne vert se partage les sols calcaires avec les pins parasols : nous sommes dans le sud et il règne déjà un doux parfum de vacances. A Soudorgues, petit village de 300 habitants installé sur les premiers contreforts du Massif Central, l'enthousiasme estival est souligné par une quantité impressionnante de décorations colorées qui créent une atmosphère carrément festive. Sous la route qui longe l'école municipale et le temple (cette région est historiquement protestante), un champ d'herbe verte légèrement pentu est mis à la disposition des exposants : des dizaines de stands plus ou moins élaborés grouillent déjà d'animation et une yourte est en cours de montage. Plus loin, une roulotte a été installée à l'ombre ; à côté d'elle, un âne broute avec un air débonnaire. De l'autre côté du champ, plusieurs barnums ainsi que des toilettes sèches ont été dressés par les organisateurs autour d'un magnifique four à pain collectif, récemment inauguré par le maire du village. Nous sommes si loin de la Porte de Versailles...

Le programme des projections de reportages est très complet : en fin de matinée, *Une maison en paille*<sup>1</sup> retrace les différentes étapes de la réalisation d'une maison isolée en bottes de paille et décrit le fonctionnement d'un chantier participatif. En début d'après-midi, *La naissance de Bartas*<sup>2</sup> nous fait partager les débuts de l'aventure de plusieurs couples qui souhaitent monter ensemble un projet de lotissement écologique. Ce reportage met à jour les coulisses d'un collectif en construction

---

1] Boris Claret, 2008.

2] Laurence Kirch, 2009.









et les difficultés inhérentes à la confrontation des points de vue. Un peu plus tard, *Un désenchantement*<sup>1</sup> décrit avec une approche plus artistique les problèmes à la fois écologiques et sociaux posés par le grignotage territorial des lotissements. Les images soulignent très efficacement la disparition dramatique des espaces dédiés à la vie collective, propices à la rencontre et à l'apprentissage du vivre ensemble. Enfin, sous forme de réponse, *Vivre en cohabitat*<sup>2</sup> nous emmène à la rencontre de plusieurs expériences d'habitats groupés dans les pays scandinaves.

Au moment des repas, le four tourne à plein régime et ce soir, les pizzas partent comme des petits pains. Au cours du dîner, nous faisons la connaissance de cinq jeunes gens qui, fraîchement sortis d'une grande école d'ingénieurs, ont décidé de monter ensemble un projet de structure autour de l'urbanisme et de la construction écologique. Ainsi est née l'association LAO, constituée d'un collectif de huit personnes aux compétences diverses et complémentaires : génie civil, gestion de l'eau, urbanisme, thermique, etc. Mathias m'explique qu'ils ont cependant rapidement perçu les limites pratiques de leur formation et ont ressenti le besoin d'aller au contact du terrain. Depuis deux ans, ils vont donc de chantier en chantier, dans des régions et des contextes différents, pour acquérir des compétences nouvelles ancrées dans la pratique. Comme ils s'intéressent à toutes les techniques de construction écologique, nous échangeons sur mes récentes découvertes en la matière et sur nos motivations futures : la rencontre de ce groupe est pour moi un véritable catalyseur.

---

1] Yann Sinic, 2010.

2] M. Letaert, 2007.

- Dimanche 23 mai

Après une nuit à la belle étoile, je suis réveillé par les premiers rayons du soleil. Bien qu'il soit encore tôt, la température est déjà très douce et la journée promet d'être plus chaude encore que celle d'hier. L'odeur de menthe sauvage qui embaume l'air et la mélodie des clochettes des brebis qui passent sur la route me font sourire : comment peut-on encore douter que le bonheur soit dans le pré ? Je rejoins Hélène et Camille pour partager un petit-déjeuner à la terrasse d'un café ombragée par de beaux marronniers. Une tartine de fromage de chèvre accompagnée de confiture de pêche de vigne locale dans une main, un exemplaire de Passerelle Eco décrivant le concept de la paillourte<sup>1</sup> dans l'autre, je me dis que la journée ne pouvait décidément pas mieux commencer.

Après une conférence sur la rénovation écologique, je me renseigne sur le principe de la phyto-épuration et apprend que la mairie de Soudorgues a aménagé une aire de traitement des eaux usées par les plantes pour l'ensemble de la commune. Les élus locaux, en partenariat avec l'association locale organisatrice du salon, mènent ici une politique ambitieuse de réduction de l'empreinte écologique de la commune. Au cours de la journée, je rencontre plusieurs des centaines de participants qui donnent à ce salon l'image d'une ruche débordante de vie et d'envie. Un tel bouillonnement d'initiatives donne du baume au cœur de chacun et crée une émulation favorable à l'éclosion de toutes les idées. Ainsi, la tête pleine de projets, je quitte Soudorgues avec l'agréable impression d'avoir confirmé une intuition.

---

1] Construction en paille reprenant la forme de la yourte.

- Lundi 24 mai

Je profite de ce lundi de Pentecôte pour déménager : après avoir passé la première semaine dans une petite chambre d'appoint installée dans la maisonnette en pierre voisine de la maison de Camille et Hélène, je reprends mon vélo pour aller m'installer dans une yourte mise à ma disposition au gîte du Lauzas, un peu plus bas dans la vallée. Le Lauzas, composé d'une énorme maison en schiste et de plusieurs petites annexes, a été construit il y a plusieurs siècles sur un éperon rocheux qui surplombe le ruisseau courant au fond de la vallée. Pierrette et Éric, que j'avais croisés un peu plus tôt, m'y accueillent à bras ouverts. Éric, avec son accent marseillais et son air tranquille, est un bricoleur invétéré, passionné de métal. A en juger par le jardin que je longe pour rejoindre la yourte, c'est également un jardinier attentionné. Cet homme-à-tout-faire travaille pour la mairie en tant qu'agent d'entretien et assiste sa femme Pierrette, biologiste de formation et passionnée d'architecture traditionnelle, dans l'entretien du gîte.

Un peu plus tard, je fais la connaissance de Lionel à qui Pierrette et Éric louent une maisonnette en échange d'un coup de main au gîte de temps à autres. Dans la cuisine que nous partageons, aménagée sous une voûte en pierre, il m'explique qu'il est arrivé dans la région en septembre dernier pour la saison des châtaignes et qu'il a eu un mal fou à trouver un logement sur la commune. « Je peux te dire que l'hiver a été rude. » me dit-il. Pierrette et Éric lui ont prêté une des terrasses laissées en friche sous le gîte pour son jardin. Du haut des vingt cinq ans que je lui donne, Lionel est un vrai ascète : il ne possède quasiment rien et s'est initié à la botanique pour pouvoir se nourrir un maximum de ce qu'il trouve dans la nature, ce en toutes saisons. Il se passionne également pour la vannerie, qu'il apprend à partir d'un bouquin emprunté à la bibliothèque... Avec ses cheveux châtain en bataille, ses yeux bleus et sa chemise à carreaux, il me fait clairement penser au personnage de Christopher MacCandless dans *Into the wild*. Ce côté radical, par ailleurs assez intimidant, attise ma curiosité.

- Mardi 25 mai

Après une première nuit dans la yourte non isolée au cours de laquelle j'ai pu mesurer l'amplitude de température entre la nuit et le jour, je rejoins pour la première fois le chantier de l'Espinas en vélo. En quelques kilomètres de distance, je grimpe d'un demi-kilomètre d'altitude : cette région n'est malheureusement vraiment pas adaptée aux transports doux... Comme le moindre déplacement prend ici des airs de montagnes russes, le paradoxe qui lie la tranquillité à l'isolement et à la voiture est particulièrement criant. Aussi les gens qui, comme Hélène et Camille, font le choix de vivre dans des endroits aussi reculés doivent-ils nécessairement s'organiser entre eux pour optimiser les approvisionnements. Dans cet objectif, ils ont d'ailleurs mis en place un groupement d'achat avec plusieurs de leurs voisins pour se lier à une AMAP locale et à une boulangerie. De plus, la rénovation du relais de l'Espinas, dont Bois 2 Mains a la charge en échange du bail emphytéotique accordé par la mairie, devrait à terme permettre d'y installer un relais alimentaire et un café associatif. Je me souviens que de leur côté, les membres de l'association LAO faisaient de la proximité d'une gare l'une des conditions prioritaires quant au choix du lieu où ils s'installeraient.

Aujourd'hui, je retrouve Hélène et Antoine pour poursuivre le chantier du bureau : après avoir installé la sous-face entre les chevrons du toit, nous remplissons les caissons avec la sciure de bois que Camille a achetée pour trois sous dans une menuiserie voisine. Après les avoir correctement tassés, nous les recouvrons d'un film pare-pluie et commençons la couverture du toit en bardeaux sciés. En bois des pieds à la tête, cette construction est à l'image des montagnes dont la silhouette sombre se découpe sur le ciel bleu : elle sent la résine et respire le bon sens. Le cadre dans lequel on mène ce chantier est si exceptionnel que le seul fait de relever la tête me donne l'impression grisante de travailler sur le toit du monde. En pensant aux millions de personnes qui passent cette journée devant un écran d'ordinateur, coincés

entre le plastique de leur bureau et la vitre de l'immeuble, je me dis que pour rien au monde je n'échangerais le marteau que j'ai dans les mains contre leur clavier.

- Jeudi 27 mai

Ce soir, je trouve Lionel dans son jardin. Cela fait des semaines qu'il le prépare à la main, ameublissant la terre à la bêche avant de la passer au tamis pour en retirer toutes les racines et cailloux indésirables... Il m'explique qu'il a vécu pendant trois ans dans la région de Marseille où il a travaillé en tant qu'ouvrier agricole. « J'avais aussi mon propre jardin de 100 m<sup>2</sup> et je vendais mes légumes à un restaurant du quartier. » Il a également travaillé pour Kokopelli et a un peu touché à l'apiculture. À ma demande, il me raconte qu'il est parti de chez lui à 16 ans et qu'il s'est formé à la charpente de marine en travaillant dans une entreprise de la Ciotat. Mais comprenant que son travail consistait à assouvir les caprices de ceux qui ne savent pas quoi faire de l'argent qu'ils accumulent, il est parti pour Paris où il a fait un passage dans un conservatoire de musique avant de repartir à Angers pour entrer dans une école réputée formant aux métiers de la marionnette.

Après avoir assemblé tous les éléments du puzzle, je lui demande comment il a pu faire tout ça en si peu de temps ; il me répond qu'il est en fait beaucoup plus vieux qu'il n'y paraît et qu'il fêtera bientôt ses trente ans. Les discussions que j'aurai régulièrement avec Lionel pendant une quinzaine de jours seront toutes aussi passionnantes les unes que les autres. Rencontrer quelqu'un dont le parcours est à ce point différent du mien, que ce soit dans la forme et dans le contenu, sera une fertile source de découvertes et de questionnements.

- Vendredi 28 mai

Après le chantier, Hélène et moi nous rendons dans une commune voisine où des étudiants parisiens en géographie, qui sont passés dans la semaine à Bois 2 Mains, font une restitution de leur semaine d'études dans les Cévennes. Les problématiques abordées sont très fidèles à ce qu'Hélène et Camille ont pu m'exposer jusqu'ici. Ainsi les étudiants expliquent la concurrence que les activités touristiques livrent malgré elles aux agriculteurs : la pression immobilière induite par le tourisme empêche en effet l'installation de nouvelles activités agricoles. Et si le tourisme est le premier secteur économique de la région, il fait vivre des gens qui bien souvent, contrairement aux agriculteurs, n'habitent la région que quelques mois dans l'année. Par ailleurs, la question du tourisme rejoint celle de la gestion de la ressource en eau, considérablement réduite en période estivale dans les Cévennes, au moment même où la demande est la plus forte.

Est également abordé le conflit qui oppose fréquemment les responsables des collectivités à ceux du Parc National des Cévennes. En effet, les communes estiment que la politique très conservatrice menée par le parc ne tient pas suffisamment compte du fait que ces montagnes ne sont pas seulement un parc de loisirs pour citadins en manque d'air pur mais bien un territoire sur lequel des gens vivent à l'année. Hélène m'expliquait par exemple qu'en ce qui concerne la rénovation du relais de l'Espinassas, situé en zone centrale du parc, celui-ci oblige Bois 2 Mains à reconstruire un toit en lauze, alors qu'un toit en bardeaux de bois est tout aussi esthétique et beaucoup moins contraignant. De même, le bureau en bois auquel nous consacrons nos journées n'a pu être accepté qu'en tant que construction provisoire et devra théoriquement être démonté au bout de trois ans... A force de considérer le patrimoine comme un musée, les gestionnaires du parc semblent n'avoir plus aucune prise avec la réalité et tentent de figer le paysage en dépit du bon sens et de la mesure.

Sur la route du retour, Hélène et moi nous arrêtons à St Fraizal où Cinéco, le cinéma itinérant dont j'avais déjà profité à Florac, propose une projection des Contes de l'âge d'or. Ici, on n'a ni le choix du film, ni d'écran géant, ni de strapontins rembourrés : la maison des associations met à disposition de la douzaine de personnes présentes quelques sièges de camping en toile que chacun dispose où il veut et la machine projette le film à même le mur blanc de la salle. Cinéco passe ainsi toutes les trois semaines à St Fraizal et fait halte chaque soir dans une commune différente. Ici, on vient autant au cinéma pour voir le film que pour retrouver les gens et profiter ensemble d'un beau moment de convivialité. Du consommateur à l'usager : le chemin de la sobriété heureuse...

- Samedi 29 mai

Pour la fête des voisins, l'équipe municipale de St Andéol invite aujourd'hui tous ses administrés à participer à un déjeuner champêtre sur l'esplanade du temple. Tout le village se retrouve donc vers midi à l'ombre des châtaigniers pour profiter de l'apéritif offert par la mairie. Je fais la connaissance de Marc, un artiste d'une quarantaine d'années, arrivé récemment sur la commune pour se consacrer à la sculpture sur bois. C'est ensuite avec beaucoup de plaisir que je retrouve Pierre-Philippe, un fabricant de yourte chez qui j'avais passé une semaine au printemps 2008. Pierre-Philippe vit à St Andéol depuis une dizaine d'années avec Nathalie, qui travaille à l'école de St Fraizal, et leurs deux enfants. Dans le grand terrain boisé qu'il a acquis juste sous le temple, il a créé un véritable village de yourtes afin de faciliter l'installation des jeunes arrivants sur la commune. Camille, l'actuel maire de la commune, fait partie de ces dizaines de jeunes qui ont habité dans l'une des six yourtes installées aux quatre coins de son terrain. Yann,

apprenti de Pierre-Philippe depuis deux ans, est également là : il est à présent à son compte et se lance dans une activité de location de yourtes à destination des festivals.

Les enfants courent partout. Avec ses boucles blondes et sa chemise rouge, je reconnais Charles, le fils de Nathalie et Pierre-Philippe. Je me souviens de lui, qui à deux ans à peine, court déjà après les chèvres sur les terrasses du terrain de ses parents. L'image de cet enfant « nature », bien loin de celle des poussettes que les parents poussent sur les trottoirs des villes, m'avait beaucoup marqué il y a deux ans ; je m'étais alors demandé : « quelle plus belle enfance peut-on souhaiter à un être humain ? ».

Au moment du repas, je retrouve Jean-Philippe, membre de l'équipe des maçons spécialistes de la pierre sèche qui travaillent sur la rénovation du relais de l'Espinassas : un homme tout en longueur dont les bras fins ne laissent pas deviner le métier. Après avoir déserté la ville, il a appris la maçonnerie sur le tas et s'est construit un bout de maison entre les pins d'un versant voisin. Nous sommes rejoints par Romain, un passionné de grimpe d'arbres. Lui a créé avec des amis une association de sensibilisation à l'environnement qui organise des événements dans les arbres : repas, concerts, bars perchés, etc. Les Cévennes seraient-elles, comme le plateau de Mille Vaches, un foyer de maquisards, un territoire de résistance ?

Ambiance chaleureuse de fête de village : c'est la première fois que tous ces gens se retrouvent depuis la fin de l'hiver. Ici, tout le monde se connaît ; et pour cause, la commune de St Andéol, qui compte une demi-douzaine de hameaux éparpillés sur plusieurs versants, compte moins d'une centaine d'habitants. Les gens, accueillants et ouverts, sont en fait si peu nombreux dans ce pays que le fait d'y croiser quelqu'un est à chaque fois l'occasion d'échanger. Encore une fois, nous sommes ici à l'opposé de l'abondance : vivre ainsi dans une petite communauté nécessite de composer avec les gens qui y vivent et d'apprendre à apprécier chacun tel qu'il est.

En fin d'après-midi, j'enfourche mon vélo pour prendre la route du mont Lozère. J'ai prévu de bivouaquer ce soir sur le flanc de la montagne pour en atteindre le sommet demain. Ce soir, après un bout de pain, un morceau de fromage et une carotte en guise de dîner, je m'adosse à un rocher encore chaud du soleil de la journée, face au paysage magnifique qui s'offre à moi : au premier plan, les contreforts du Mont Lozère, pelés par le vent, plongent dans une vallée boisée. Plus loin, les crêtes des Cévennes s'ouvrent à l'est sur les plaines ardéchoises et au loin, je devine le solitaire Mont Ventoux, dont la silhouette se découpe sur un ciel déjà sombre. A ce moment, je repense à un passage de la belle verte : « Elle est belle ta vie, mon vieux ! Elle est belle ! »

- Lundi 31 mai

En fin d'après midi, la réunion hebdomadaire de Bois 2 Mains a lieu chez Hélène et Camille ; Antoine étant retourné à Valence pour deux semaines de formation, nous y retrouvons Charlélie. Après une mise au point sur les préparatifs des portes ouvertes prévues début juillet, une discussion sur la politique salariale met à jour le fossé qui sépare la vision entrepreneuriale d'Hélène de celle de Charlélie. En effet, celui-ci estime que l'égalité des salaires n'est possible qu'à partir du moment où l'activité est rentable : « Je refuse de partager la misère. » lâchet-il d'un ton catégorique. De son côté, Hélène estime que dans une entreprise coopérative, les activités les plus rentables doivent épauler les autres afin de leur permettre de dépasser les périodes difficiles. Ce que décrit Hélène n'est autre que le fonctionnement adopté par les *Tifs et Tondus* : à la ferme de la Corbionne, la forte rentabilité de la boulangerie permet à l'ensemble des activités de la ferme de se maintenir. Sans l'argent rapporté par Fred, le projet n'aurait jamais pu voir le jour et la ferme compterait aujourd'hui parmi les milliers d'autres qui ont été abandonnées au profit de l'agriculture intensive.

Le fait est que Charlélie n'a aucune confiance en Hélène quant à la gestion de l'activité construction : il estime que si celle-ci est en difficulté, c'est que « tout n'est pas mis en œuvre pour que ça marche. » Cette défiance a engendré de mois en mois la scission de Bois 2 Mains en deux entreprises quasiment séparées : Charlélie gère l'activité forêt pour assurer son salaire sans se préoccuper de ce qui se passe de l'autre côté de la barrière qu'il a élevée entre lui et le reste de l'équipe. Par ailleurs, le ton catégorique sur lequel il explique son point de vue ne laisse aucune place à la discussion : voyant qu'Hélène se résigne, Camille botte en touche : « l'important est de trouver un consensus pour que Bois 2 Mains continue avec tous ses membres. » Après plus de deux heures de débats à sens unique, l'équipe s'accorde sur le fait que ce problème devra être soumis à la discussion lors du prochain comité de suivi, dans une quinzaine de jours.

Le fait est que le désaccord mis à jour lors de cette réunion remet en question le projet même de Bois 2 Mains et la philosophie qu'il cultive. Aussi je me rends compte que si la communication entre les membres de l'équipe m'était apparue si légère il y a trois semaines, c'était bel et bien parce qu'ils ne se disaient pas tout.

- Jeudi 03 juin

Ce matin, Charlélie passe me prendre à 7h30 au Lauzas pour commencer la journée avant qu'il ne fasse trop chaud. Si malgré l'odeur d'essence qui imprègne la voiture de Charlélie, un doute persiste quant à sa profession, il suffit de jeter un coup d'œil à l'arrière des sièges pour en avoir confirmation : au milieu d'une demi-douzaine de bidons de vingt litres en plastique orange et de casques à oreilles de la même couleur, coincées entre une boîte à outils et des morceaux de combinaisons graisseux, trois tronçonneuses de tailles différentes montrent les dents. Il faut dire qu'hormis le cadre dans lequel il travaille, le bûcheron

d'aujourd'hui n'œuvre pas vraiment « au naturel » : perché sur un tracteur ou armé d'une tronçonneuse, il profite moins du grand air que des vapeurs d'essence et des gaz d'échappements.

La fabrication des piquets en châtaignier est l'activité la plus rentable et la plus stable de Bois 2 Mains. Il s'agit de fendre des billons de deux mètres de long à l'aide d'une fendeuse hydraulique et de passer ensuite chacun des pieux obtenus dans une appointeuse, hydraulique aussi. Bien que la fendeuse se charge de faire éclater le bois, la manutention des billons n'en reste pas moins une épreuve de force ; et en voyant avec quelle facilité Charlélie les soulève, je comprends mieux pourquoi ses bras ressemblent tant aux troncs qu'il trimballe.

Quelques heures et 500 piquets plus tard, nous déjeunons à l'ombre des arbres et échangeons autour de la réunion d'hier. Charlélie me confie qu'il a été élevé par un père artisan et que pour lui, une activité qui n'est pas rentable n'a aucune raison de se maintenir. Je lui réponds que l'industrialisation à outrance et la mondialisation de l'économie ne permettent malheureusement plus à des petites structures répondant à des activités de première nécessité telles que l'agriculture ou l'artisanat de garder la tête hors de l'eau. Comment se fait-il qu'un agriculteur ne puisse plus vivre aujourd'hui décemment de son travail ? De la même manière, comment se fait-il qu'une entreprise comme Bois 2 Mains, dont les salariés ne comptent pas leurs heures, doive à ce point se serrer la ceinture ? C'est parce que les lois économiques qui dirigent le monde sont injustes que l'on a aujourd'hui besoin de solidarité au sein des entreprises, que l'on a besoin de mettre en commun des moyens pour lutter contre les ravages du capitalisme. Et Charlélie de me répondre : « J'aime pas ça, la communauté... » Dans ce cas, me dis-je sans oser formuler la question, « pourquoi as-tu choisi de travailler dans une entreprise comme Bois 2 Mains ? » En guise de réponse, une discussion téléphonique avec Camille à la fin du mois de juillet m'apprendra que Charlélie quittera Bois 2 Mains en novembre prochain.

- Mardi 08 juin

Après plus d'une heure de montagnes russes, je dévale sur mon vélo les derniers lacets de la route qui mène au Salson, un lieu de vie monté par les parents d'Anaïs dont cette dernière, ancienne compagne REPAS, m'a parlé lors du deuxième regroupement. Sandrine et Jean-Claude, tous deux âgés d'une bonne quarantaine d'années, m'y accueillent après le petit-déjeuner et me racontent leur histoire. Après leurs études, lui a travaillé pendant sept ans en tant qu'ingénieur en bâtiment chez Bouygues Construction et elle comme secrétaire de direction. Puis pendant deux ans, ils sont partis en Afrique dans le cadre de missions humanitaires. Au premier choc de la misère face à l'opulence des sociétés occidentales, succède pour eux une seconde claque : ils me décrivent les signes d'un néocolonialisme nauséabond, la corruption et la cruelle désillusion qu'ils tirent de leur bilan : « les Africains nous ont bien plus appris que nous ne leur avons apporté. »

Écœurés, ils sont revenus en France, avec au cœur la ferme intention de s'investir dans un projet à forte valeur humaine. Ainsi est né le Salson, un lieu de vie où ils accueillent en ce moment neuf adolescents, sur qui toutes les difficultés d'une vie semblent déjà s'être abattues. Jean-Claude me décrit chiffres à l'appui la situation dramatique des jeunes qui attendent d'être placés : « il y a si peu de familles d'accueil que des centaines de gamins sont livrés à eux-mêmes dans des chambres d'hôtel. » Sandrine m'explique qu'ils reçoivent chaque jour au moins une demande et qu'afin d'augmenter la capacité d'accueil du Salson, ils commencent à constituer un réseau d'accueil « d'appui » qui permettrait aux jeunes de changer d'air de temps à autres, de travailler avec des artisans, de faire de nouvelles rencontres, etc. Jean-Claude et Sandrine travaillent par ailleurs avec leurs deux enfants, Anaïs et Jordan ; chose étonnante qui demande selon Sandrine de définir clairement le rôle de chacun et ses limites. Eux qui voulaient travailler la matière humaine, ils m'expliquent qu'ils sont servis : « on a trouvé ce pour quoi on était fait. »

Avant le repas, je demande à Jacques, le professeur d'anglais, l'autorisation de me joindre aux trois adolescents qui suivent son cours. Jacques, instituteur à la retraite, est un professeur d'anglais itinérant : il enseigne la langue de Shakespeare à domicile dans toute la région. Il est par ailleurs maître de chorale dans plusieurs communes. C'est à ce titre que je le retrouverai le soir même à la maison des associations de St Fraizal, pour la répétition de la chorale à laquelle Hélène m'aura convié. Si le monde est petit, il l'est plus encore dans les Cévennes ; mais small n'est-il pas beautiful ?

- Jeudi 10 juin

En attendant que Charlélie et son tracteur arrivent pour sortir le camion-plateau du virage glaiseux dans lequel nous l'avons embourbé, Hélène et moi faisons le bilan des cinq semaines qui viennent de s'écouler. J'ai tant découvert de choses et rencontré tant de gens depuis mon arrivée dans les Cévennes que j'ai du mal à croire que tout ça ait pu se passer en l'espace d'un mois. Malgré la fatigue imputable à mon acharnement cycliste, j'ai pris énormément de plaisir à découvrir un territoire dans la diversité de ses paysages, mais aussi de ses activités et de ceux qui les font vivre. Je fais part à Hélène de la distance que j'ai l'impression d'avoir parcourue depuis le dernier regroupement et de mon intention de continuer dans le vaste domaine de la construction écologique. Bien que la force du collectif de Bois 2 Mains soit proportionnelle à son jeune âge et au nombre restreint de personnes qu'il compte, j'ai eu la chance de partager l'histoire de la structure à un moment charnière. J'ai pu observer les mécanismes et comprendre les enjeux de cette mutation et par là découvrir une situation encore différente de celles que j'avais pu rencontrer au sein des structures rencontrées précédemment.

Le rendez-vous est fixé dimanche soir au GAEC Champs Libres, au pied du plateau de Mille Vaches, pour le début du troisième et dernier regroupement du compagnonnage. Après avoir rallié la gare de Génolhac, située à une quinzaine de kilomètres de St Andéol, j'installe mon vélo à bord du Cévenol, le train TER qui relie Marseille à Clermont-Ferrand à travers le Massif Central. Une affiche à bord du train informe le public qu'un grand rassemblement de soutien au Cévenol est prévu courant juillet : la ligne est en effet menacée de fermeture du fait de la concurrence de la ligne de TGV qui relie Lyon à Marseille. Dans la civilisation de la vitesse, le temps de la contemplation n'a plus sa place... Car à bord du Cévenol, c'est bien de contemplation dont il s'agit : après la plaine nîmoise plantée de cerisiers et d'éoliennes, le train serpente au fond des vallées cévenoles avant d'atteindre les hauts plateaux de la Lozère, dont il enjambe les lacs sombres. C'est là-haut, au milieu des acacias et de la bruyère, que les rails rencontrent la rivière Allier pour l'accompagner à travers ses gorges sauvages jusqu'à la région clermontoise. De Marseille à Clermont-Ferrand, plus de 7 heures de trajet somptueux forcent le respect : des dizaines de ponts et de tunnels étalés sur plusieurs centaines de kilomètres à travers le Massif Central... Quel gâchis.

## Troisième regroupement

Laëtitia et moi arrivons à Trarieux en fin d'après-midi. La lumière jaune dont le soleil déclinant inonde les arbres nous donne l'impression que l'astre redouble d'intensité avant de tirer sa référence. Revenue de Normandie dans la nuit, elle semble avoir autant de mal que moi à atterrir. Sur la route, elle m'expliquait que Léo, son compagnon, est parti ce week-end en Bretagne pour signer avec plusieurs amis l'acte d'achat d'un terrain sur lequel ils comptent s'installer prochainement. Le groupe comptant trois charpentiers, ils projettent de bâtir une maison collective en expérimentant des techniques de constructions écologiques. A l'entrée de la ferme, nous longeons un grand champ à l'entrée duquel les véhicules des autres groupes de compagnons sont garés : il s'agit à présent d'installer les tentes en évitant les bouses dont les vaches ont nonchalamment criblé leur pâture.

Après le dîner dans un abri à foin reconverti en café associatif, le comité de pilotage nous explique que les deux premiers jours de la semaine se dérouleront comme lors du précédent regroupement. Comme il y a de fortes chances pour que la météo ne nous permette plus de sortir mardi, le départ de la balade, initialement prévu demain après-midi, est avancé au matin.

- Lundi 14 juin

Après notre première nuit sous tente et un petit-déjeuner costaud, nous nous répartissons le pique-nique et prenons la route. Alors qu'elle commence à peine, je crois que je suis déjà fatigué de cette semaine ; comme si le fait de savoir la fin de l'aventure si proche m'invitait déjà à m'endormir pour récupérer de l'intensité des quatre derniers mois. Alors que les

restitutions s'enchaînent, je peux sentir la même lassitude chez de nombreux compagnons. Et malgré l'intérêt des témoignages de chacun, j'ai la désagréable impression d'avoir déjà vécu ces moments : sans vraiment savoir pourquoi, je me rends compte que je ne suis pas là.

Clément me réveille en faisant part au groupe des questions qui sont ressorties de son expérience. Ayant passé quasiment un mois entier à travailler sous la pluie sur le toit d'une énorme maison qu'Ambiance Bois rénove à 40 km de Faux pour un couple de médecins, il doute : « est-ce que ça a un sens de faire 80 km par jour pour aller bosser sur le chantier d'une résidence secondaire ? Ne serait-il pas intéressant de travailler avec les propriétaires le temps de les rendre autonomes sur leur chantier ? De les former plutôt que de tout faire à leur place ? » Par ailleurs, il nous fait part de ses interrogations quant à la place de l'affectif dans les rapports d'un collectif : « pour moi, le lien affectif est très important. Mais quel équilibre entre l'affectif et le projet dans une dynamique collective ? »

Un peu plus loin, chacun des quatre membres du groupe-action de Lachaud nous présente le bilan qu'il tire de leur expérience. Influencés par l'esprit du GAEC, ils ont décidé d'organiser ensemble un événement festif autour de l'idée d'échange de savoirs et de savoir-faire. Durant un week-end entier, ils ont invité des artisans de la région à animer des ateliers de découverte : poterie, vannerie, tissage, sculpture, cuisine, apiculture, mais aussi balades botaniques, ornithologiques, etc. L'idée de gratuité était également au programme avec des espaces de troc et de don. Et pour donner à l'évènement un côté festif, ils ont fait venir un groupe local qui s'est chargé de mettre l'ambiance à la suite du dîner collectif de samedi. L'évènement a connu un franc succès et le groupe nous confie leur soulagement : « Contrairement à un chantier, le résultat du projet ne dépendait pas que de nous et il était impossible de prédire comment ça se passerait. Il a fallu attendre le jour J

pour évacuer la pression des quatre semaines de préparation et se dire que nous avons réuni toutes les conditions pour que ça se passe bien. »

Peu après le pique-nique, les nuages noirs venus de l'ouest que nous surveillions du coin de l'œil pendant la matinée passent à l'attaque : nous ne reverrons plus le soleil avant la fin de la semaine. Peu séduits par l'idée de nous arrêter sous la pluie, nous trouvons refuge chez un couple d'amis de Corinne. Nous entrons dans une ancienne grange en pierre par une lourde porte en bois. A l'intérieur, un homme d'une petite quarantaine d'années s'affaire dans ce qui semble être un grand atelier. Sa compagne nous guide jusqu'à l'étage où plusieurs grands plans de travail sont occupés par divers objets sur le point d'être emballés : lampes, chaises, objets de déco, etc. Nous sommes chez un couple de designers qui s'est lancé dans l'édition de ses propres objets à destination du marché international. Isolé dans un hameau creusois, ils ont fait le pari de la tranquillité. Malheureusement, la crise économique a récemment eu raison de leur enthousiasme et ils ont décidé de revendre la grange qu'ils ont retapée pour se rapprocher de la ville.

Au milieu des abat-jours en papier plissé, Louise nous décrit le plaisir qu'elle a pris à découvrir la ferme de la Corbionne et du sens que revêt pour elle le fait d'établir le moins de barrières possibles entre la vie d'un collectif et son travail. « Chez les *Tifs et Tondus*, les choses s'imbriquent les unes dans les autres et forment un tout cohérent. » Elle nous confie ensuite son intérêt pour tout ce qui a trait à la transformation des produits agricoles : fromagerie, conserves, boulangerie, etc. Mais chez elle, l'intensité de cet intérêt est au moins égal à celle de la peur qu'elle éprouve à l'idée de se rendre prisonnière d'une activité, de « ne plus être libre ». Cette peur de l'engagement pointe dans beaucoup des restitutions. Ainsi Manon estime ne pas être prête à faire un choix : elle envisage plutôt de poursuivre la dynamique initiée par le compagnonnage, de continuer à découvrir, à picorer à droite à gauche pour être bien sûre de

ce qui l'anime avant de renoncer au reste. Le fait est qu'après quatre mois passés à découvrir la multiplicité des expériences des autres, nous sommes sur le point de nous retrouver face à nous-mêmes, avec la lourde tâche d'envisager la direction que nous souhaitons prendre. Paradoxalement, il semble que nous ayons pris goût au lâcher-prise auquel nous a invité ce parcours : le compagnonnage nous a habitués au luxe de nous laisser porter et il est encore difficile d'admettre qu'il est temps de tracer notre propre voie.

- Mardi 15 juin

Au moment du retour des membres du comité de pilotage sur nos restitutions, Marc répond à cette peur de l'engagement qui a transparu tout au long des restitutions de compagnons : « peur de s'engager, peur de s'enfermer, peur de faire des choix : je pense que la liberté est moins dans le fait de rester sans attache que dans l'espace d'action ouvert par le fait d'entreprendre à plusieurs. Le risque est grand, dans la peur de l'engagement, de se complaire dans la facilité en regardant les autres accomplir des choses sans jamais les vivre que de l'extérieur. Évidemment, une vie ne suffit pas à tout vivre : pour ne pas être perpétuellement victime de la frustration, il faut donc faire l'apprentissage du renoncement. » Et Corinne d'ajouter : « Et cela ne veut pas dire que le fait de s'engager nous ficelle quelque part et nous oblige à renoncer au reste. Il est d'une part fondamental de rester ouvert sur l'extérieur tout en menant sa propre expérience. C'est l'idée même du réseau REPAS : on a toujours plus à partager lorsque l'on vit sa propre aventure. D'autre part, les parcours des gens que vous avez rencontrés vous ont appris que quel que soit le degré d'engagement, nous sommes toujours libres de changer de voie et de passer à autre chose. Être libre, c'est s'engager à fond dans ce que l'on choisit de faire. » Un peu plus loin, Hélène renchérit : « Et faire un choix, c'est se donner un point d'appui pour avancer et cesser de tourner en rond. »

Le compagnonnage aurait-il fait de nous des enfants gâtés ? Vraisemblablement pas. En revanche, il est clair que la frilosité dont nous faisons preuve en face de l'idée d'engagement est révélatrice d'un paradoxe : l'engagement personnel et citoyen qui nous a conduit ici, nous amène, tous autant que nous sommes, à être d'autant plus exigeants quant au projet de vie dans lequel nous souhaitons nous investir. La nécessité de nous maintenir en cohérence avec les valeurs que nous défendons accroît la densité de notre « cahier des charges ». Or, Pascal, du Battement d'Ailes, nous met en garde : « il faut être vigilant à ne pas s'enfermer dans des projections qui font que l'on ne trouve jamais chaussure à son pied. »

La légèreté : voilà ce qui nous fait principalement défaut, en cette fin de compagnonnage. Mais comment être à la fois léger et exigeant, engagé et détaché, comment se faire plaisir en fournissant un effort ? L'enjeu est ici de trouver un équilibre entre l'arrogance de la revendication et l'humilité des moyens mis en œuvre pour l'incarner. Les pieds sur terre, la tête dans les étoiles...

- Mercredi 16 juin

Le moral des troupes est sérieusement entamé par une météo chaque jour plus exécrable. La pluie, qui s'abat en continu sur la région depuis plus d'un mois, a fait baisser le mercure au point que nous soyons contraints à ressortir pulls et bonnets tout au long de la journée. Par ailleurs, la plupart des compagnons et membres du comité de pilotage logeant sous tente, on commence à craindre une pénurie de vêtements secs. C'est dans ce contexte, après une nuit humide, que les groupes thématiques travail, économie et citoyenneté sont aujourd'hui invités à finaliser leurs travaux en vue de la restitution de demain. Face à la démobilisation générale, Marc se sent dans l'obligation de nous rappeler les enjeux de ce travail : « D'abord,

si la dimension collective est prégnante tout au long du compagnonnage, d'autres dimensions ont du mal à ressortir : le travail, on s'en méfie, l'économie, c'est sale, la citoyenneté, c'est flou, etc... Ces dimensions sont pourtant fondamentales au sein des structures du réseau REPAS et méritent de faire l'objet d'un véritable travail de réflexion. Par ailleurs, il y a tout au long du compagnonnage, et des regroupements en particulier, beaucoup de temps d'écoute et de parole. Il reste peu de place pour la créativité, pourtant si importante : ce travail est l'occasion de quitter nos chaises et d'expérimenter de nouvelles formes d'expression. Enfin, au même titre que les restitutions de groupe-action lors du deuxième regroupement, ce travail est une réalisation collective qui garantit une certaine forme d'équilibre en réponse aux restitutions individuelles de la première partie de la semaine. » Message reçu.

- Jeudi 17 juin

Après une laborieuse journée de préparation, chacun des trois groupes livre donc aujourd'hui sa restitution. Le groupe économie ouvre le bal au moment du repas de midi : le public, composé des autres compagnons et du comité de pilotage, est divisé en trois groupes. Avec les autres «sans rien», je suis conduit au rez-de-chaussée du vieux bâtiment désaffecté qui borde la cour où nous nous réunissons. Au centre de la pièce, à même le sol poussiéreux, une pile d'assiettes, un verre d'eau, un bout de chou rouge et une poignée de carottes : je comprends à présent pourquoi le groupe économie a tant insisté pour mener sa restitution au moment du repas. Par l'ouverture sans fenêtre qui donne sur l'extérieur, nous apercevons un autre groupe : ses membres sont installés à une table entièrement dressée, pleine à craquer de plats colorés, au milieu de laquelle trône un bouquet de fleurs. L'un d'eux lève la main et hèle l'un des membres du groupe économie : « serait-il possible d'avoir un peu de vin ? » Ce à quoi il lui est répondu : « Mais bien sûr.

Tout de suite, monsieur. » Si nous sommes les «sans rien», nous supposons qu'eux sont les «avec tout». Face à l'injustice criante dont nous sommes victimes, nous décidons à l'unanimité de ne pas nous laisser faire et sortons pour protester. Mais à peine sortis, nous sommes reconduits dans nos locaux par les organisateurs. Laurent a cependant profité de la pagaille pour « récupérer » une carafe de vin : « pour se consoler de la brutalité de ce monde... » La répression ne se fait pas attendre : le temps de porter ostensiblement un toast à l'économie et d'avalier le contenu de nos verres, la moitié de nos maigres réserves nous est confisquée par les organisateurs. Nous commençons à comprendre que ces derniers ne plaisaient pas : il n'y aura pas de repas pour les sans rien ; et bien qu'il ne s'agisse que d'un repas, aucun de nous ne peut réprimer la montée de la colère. L'injustice profonde de la situation nous pousse à la rébellion : comme nous n'avons plus rien à perdre et qu'aucune mer, aucune montagne, ni aucune armée ne nous sépare des réserves de la cuisine, nous nous allions au second groupe pour en forcer l'accès. Les organisateurs sont rapidement débordés et le jeu prend fin en ayant atteint son but : celui de faire ressentir à chacun des membres des trois groupes l'injustice dont l'économie financiarisée et mondialisée est l'instrument majeur. Ainsi Pascal, du groupe des nantis, nous explique en toute bonne foi que pendant tout le déroulement du jeu, ils n'ont pas eu à se poser de questions : comme ils ne manquaient de rien, ils ont profité du repas et n'ont pas cherché à savoir comment se débrouillaient les autres...

Le groupe travail dont je fais partie prend le relais : après avoir souhaité à tous les participants la « bienvenue dans le monde du travail », nous divisons également le public en quatre groupes et les envoyons dans des endroits différents. Le premier, le plus nombreux, a pour consigne de fabriquer des cubes en papier, ce, sous la direction de la patronne, mademoiselle Louise. Au fur et à mesure de leur fabrication, les cubes sont livrés au second groupe, qui a lui pour consigne d'utiliser les cubes : il est libre de construire ce qu'il souhaite avec. La seule

consigne donnée au troisième groupe est d'utiliser du papier. Enfin, le quatrième groupe n'a aucune consigne : ce sont les exclus du monde du travail. Chacun des groupes est suivi par un organisateur qui observe les choix du groupe sans les influencer d'aucune manière : il ne peut que leur rappeler les consignes qui sont les leurs.

A la fin du jeu, tous les participants sont invités à former une ligne en mélangeant les groupes. A chacune des neuf questions qui vont leur être soumises, chacun avancera d'un pas pour répondre oui et restera à sa place pour exprimer un non. « Avez-vous bien vécu les contraintes de votre travail ? Estimez-vous avoir convenablement exploité la marge de manœuvre qui vous y était donnée ? La place que vous avez occupée au sein de votre groupe vous a-t-elle convenue ? Votre travail vous a-t-il permis de créer des relations ? Vous êtes-vous sentis utiles dans votre travail ? Avez-vous perçu dans quel ensemble il s'inscrivait ? Êtes-vous satisfait du rôle que vous avez tenu dans cet ensemble ? Avez-vous trouvé un sens à votre travail ? Avez-vous pris plaisir à travailler ? » Après neuf questions, nous obtenons une sorte de graphique humain qui illustre la satisfaction de chacun des participants quant à l'accomplissement de son travail. Afin de tirer des conclusions de cette expérience, nous demandons enfin aux membres de chacun des groupes de lever la main chacun leur tour. Les résultats obtenus sont aussi intéressants qu'inattendus :

D'abord, les trois quarts du groupe en charge de la production des cubes sont en première ligne. Ils nous expliquent que le plaisir de travailler ensemble et la bonne humeur du groupe ont largement contrebalancé la monotonie du travail à la chaîne. Ils ont beaucoup ri ensemble et ont découvert avec le temps que Mademoiselle Louise, la patronne, était quelqu'un de très ouvert sous ses airs sévères. Ils sont même tombés d'accord avec elle pour faire prochainement passer le statut de l'entreprise de SARL<sup>1</sup> à SCOP<sup>2</sup>. Deux des huit membres que comptait le

1] Société A Responsabilité Limitée

2] Société Coopérative (Ouvrière) de Production

groupe au départ sont cependant restés sur la ligne de départ : ils n'ont pas accepté de « travailler comme des machines » et ont démissionné au cours du jeu.

Ensuite, tous les membres du deuxième groupe sont également restés en arrière : ils n'ont réussi ni à investir leur espace de liberté, ni à travailler ensemble, ni à donner de sens à leur construction. Les membres du troisième groupe quant à eux sont plus partagés : certains se sont plus investis que d'autres dans leur travail de création.

Enfin, les deux membres du groupe des exclus qui se sont spontanément joints au troisième groupe au cours du jeu, se retrouvent au premier rang du graphique ; tandis que le troisième, « chômeur longue durée » (d'après lui) qui a passé son temps sur le canapé, a choisi de ne pas entrer dans la composition du graphique.

En fin d'après-midi, les membres du groupe citoyenneté restituent leur travail sous une forme théâtrale qui, malgré la pertinence des questions soulevées, est moins riche en surprise que les deux premières restitutions. Les formes participatives ont en effet laissé la porte ouverte aux interprétations et ont permis à l'ensemble du groupe de vivre une expérience et de ressentir les choses afin d'alimenter une réflexion collective. Dans l'ensemble donc, la force avec laquelle ces restitutions nous ont permis de nous questionner durant l'après-midi et le plaisir que chacun a pris à y participer convainquent tous les compagnons de la légitimité de cet exercice et donnent tout son sens au travail fourni.

- Vendredi 18 juin

Après le grand bal traditionnel d'hier soir, le troisième regroupement s'achève ce matin et le compagnonnage 2010 avec lui : nous voici arrivés au bout du chemin. Comme lors des bilans des précédents regroupements, chacun des compagnons

et des membres du comité de pilotage est invité à synthétiser sa pensée en deux points. Je vous livre ici une synthèse des points abordés.

Le compagnonnage nous a d'abord permis, en quelques mois, de faire un nombre vertigineux de **rencontres**. Compagnons, membres du comité de pilotage, membres des structures qui nous ont accueillis, et toutes les personnes que nous avons eu la chance de croiser aux quatre coins du pays : se confronter en si peu de temps à une telle diversité de personnes et de parcours a fait du compagnonnage une formidable aventure humaine. De son côté, Corinne souligne la qualité intergénérationnelle de ces rencontres et nous avoue : « c'est la première fois que je me sens vieille. » Pour ma part, il est évident que le compagnonnage m'a permis de faire des rencontres pour le moins improbables dans le cadre de mon cursus et de prendre un recul aussi considérable que profitable sur mon environnement étudiant.

Chacun de nous a ensuite pu se confronter au **collectif**. Tout au long de l'expérience, nous avons appris à nous confier les uns aux autres, à faire preuve d'écoute et de tolérance et à accepter de nous remettre en cause ; à nous découvrir également les uns les autres autrement que par la parole. Au travers des groupes-action d'abord, au sein desquels nous avons expérimenté l'autogestion entre compagnons, découvert la richesse du faire ensemble et la complexité du facteur humain. Vivre et travailler ensemble nous a permis de réaliser l'importance de la communication et de tester des fonctionnements différents pour apprécier les avantages et les inconvénients de chacun. L'immersion dans les structures nous a amenés à rencontrer une palette d'équipes, au contact desquelles nous avons pris conscience que tenter l'aventure collective revient à s'aventurer sur un chemin de crête : les perspectives sont aussi vastes que l'équilibre y est précaire, ce quelle que soit l'expérience du groupe et celle de chacun de ses membres.

Par ailleurs, au sein du groupe-action comme au sein des structures rencontrées, nous nous sommes forgés une certaine culture de l'**autogestion** et des enjeux relatifs au travail en collectif. Les expériences menées au sein du réseau REPAS cultivent une haute opinion de l'individu et placent le facteur humain au centre de toute activité. Comme en société, chacun a les mêmes droits et les mêmes devoirs et respecter une personne passe autant par l'abandon de la hiérarchie et l'égalité salariale que par la responsabilisation et la mise en pratique de l'idée selon laquelle chacun est en mesure de prendre part aux décisions. Considérer que quelqu'un n'est pas assez qualifié pour prendre des décisions importantes revient à considérer qu'il n'est pas en mesure d'évoluer et d'apprendre. C'est cette idée, profondément discriminante, qui est à la base du mur de l'injustice sociale construit par les puissants pour préserver leur pré carré. En réponse à cela, l'autogestion confère à chaque salarié une égale responsabilité et encourage chacun à apprendre des autres et à transmettre à son tour ses acquis pour expérimenter ensemble.

Au cours du compagnonnage, nous avons en outre compris la valeur du **réseau**. Pour Marc, « lorsqu'une multitude de choses se passent et se mettent en réseau, c'est le début d'un autre monde ». Comme dans un collectif au sein duquel les membres s'épaulent et se relayent, la mise en réseau permet aux structures de se soutenir et de se nourrir les unes les autres. Clément décrit ainsi le réseau comme un élément organique, dont chaque branche, renforcée par l'ensemble des autres, peut faire preuve d'audace et explorer de nouvelles voies. A force de s'éloigner, certaines branches deviennent autonomes, d'autres périssent, d'autres encore se dédoublent ; et de nouvelles branches apparaissent en permanence. Dans le temps et l'espace, le réseau expérimente, évolue, s'adapte, grandit. Alimenter un réseau, c'est refuser l'idée d'autarcie en faveur de celle d'interdépendance. C'est assumer l'idée qu'une expérience ne peut se suffire à elle-même et qu'elle ne prend sens que dans les liens qu'elle tisse avec son environnement. « Les uns

produisent de la nourriture, les autres des vêtements, d'autres encore écrivent un journal, etc » illustre Corinne. Par ailleurs, comment donner sens à la solidarité sans interdépendance ? Comment faire société sans réseau ?

Durant les quatre derniers mois, des gorges de l'Ardèche au plateau de Mille Vaches, en passant par les vallons du Perche, les hauteurs du Jura et les montagnes cévenoles, notre parcours au sein du réseau REPAS nous a guidés à travers une grande diversité de **territoires** ruraux. Outre le plaisir que nous avons eu à parcourir les paysages magnifiques de ces régions, nous avons découvert de véritables foyers d'initiatives à l'origine d'impressionnantes dynamiques locales. Loin des grands pôles urbains soumis aux impératifs rythmiques et financiers d'une économie mondialisée, ceux qui souhaitent explorer de nouvelles manières de vivre ensemble, en lien avec la terre et les saisons, trouvent là-bas des terrains d'expérimentation favorables. En effet, en plus des dynamiques locales qu'elles alimentent, les activités de chacune des structures du réseau sont étroitement liées aux ressources du territoire dans lequel elles sont implantées : la transformation du bois en forêt, le maraîchage en plaine, l'élevage en altitude, l'éducation à l'environnement dans la nature, etc.

C'est également à un questionnement sur la nature du travail que le compagnonnage nous a invités. Agriculture, boulangerie, élevage, travail du bois, construction, mais aussi fabrication de vêtements en laine de mouton, valorisation d'objets d'occasion, etc : que d'**activités manuelles** ! Que de filières envisagées en dernier recours par les conseillers d'orientation... A l'image du jeu proposé par le groupe travail, ce compagnonnage a été une formidable occasion de mettre nos préjugés au placard et de questionner le sens du travail manuel. C'est par le geste que l'on appréhende la matière, le temps et l'espace, par le geste que l'on transmet les savoir-faire, par le geste encore que l'on apprend à connaître son corps et à le renforcer. Immergés dans

des activités associant le corps et l'esprit, nous avons compris le sens évident dont elles sont porteuses et mesuré l'illusion tragique d'une société qui les méprise.

Le corollaire du mépris pour le travail manuel est le mépris pour les **activités de production**. Étienne, l'un des boulangers de la Tartine, nous invite à regarder derrière nous : « le temps de travail nécessaire à couvrir les besoins vitaux a été réduit très récemment grâce aux énergies fossiles. Mille autres choses ont depuis été créées. » N'oublions pas qu'il y a encore deux cents ans, la quasi totalité des habitants de la planète vivait du travail de la terre, et qu'il est probable que le courant qui nous a emporté loin des champs s'inverse prochainement. Oui, le travail de production est fatiguant et souvent répétitif. Mais vous en connaissez beaucoup, vous, des métiers non répétitifs ? Non : un métier dans lequel on ne fait jamais la même chose est un luxe dérivé de l'imaginaire consumériste. Johanna insiste : « Il faut savoir se faire mal. » Par ailleurs, le compagnonnage nous a permis de constater que les activités de production qui travaillent avec le vivant (agriculture et bois) sont calquées sur le rythme des saisons et varient selon les périodes de l'année.

Enfin, le compagnonnage nous a conduits à une réflexion de fond sur la **cohérence** et sur la mise en pratique des valeurs défendues par l'économie alternative et solidaire. Premièrement, sur le rapport entre action locale et pensée globale, Corinne estime que « la vision mondialisée fausse la donne dans la mesure où on a l'impression que pour que quelque chose soit valable, il faut qu'il ait d'emblée une échelle importante. Prendre le pouvoir sur sa vie, c'est prendre une part du pouvoir global : là où je suis, je suis sûre que quelque chose se passe : pour les autres, je ne suis sûre de rien. » De son côté, Marc fait référence à un principe du MRJC : « le pire serait de ne rien faire de peur de faire trop peu. » Cohérence entre global et local, mais aussi entre le loisir et le travail, la tête et les mains, l'individu et le collectif : cette recherche est une constante au sein des entreprises du réseau dans la mesure où elle garantit le sens

de leur existence. Pour appuyer cette idée, Marc nous décrit l'importance du trio énergie / sens / plaisir : « le plaisir donne sens à l'action et le sens de l'action donne l'énergie nécessaire à son accomplissement. »

« A quoi veux-tu te confronter ? » était la première question qui nous a été posée lors du premier regroupement. Au final, le foisonnement vécu au cours de notre parcours au sein du réseau REPAS a de quoi donner le tournis. Pour mettre en image le rythme imprimé délibérément par le comité de pilotage, Marc parle même de « cocotte minute » : mis sous pression, nous avons laissé nos préjugés au vestiaire et nous sommes jetés à découvert dans la tourmente. Du fait des remises en causes vertigineuses et des questionnements toujours plus nombreux occasionnés par cette expérience, il ressort aussi du bilan collectif une certaine impression de flottement et de lassitude. Laëtitia souligne que « notre capacité d'adaptation a été mise à rude épreuve » ; le fait est que tous autant que nous sommes, nous avons l'impression de sortir d'une machine à laver, comme neufs mais fripés par l'essorage... besoin sinon de repassage, au moins de repos, avant de passer à la phase suivante.

Car la fatigue en cette fin de semaine est à la hauteur de l'obstacle que nous avons l'impression d'avoir franchi : si le compagnonnage est une formidable entreprise de déconstruction, il pose aussi toutes les bases nécessaires à la reconstruction. « Avant, les idées, je les avais dans la tête, maintenant, je les porte dans les tripes, jusqu'aux mains et aux pieds, les mains qui nous relient aux autres et les pieds à la terre. » nous confie Roseline avec des gestes émus. A l'opposé de la peur qui détruit les liens entre les gens, le compagnonnage nous a donné confiance en nous et en l'autre. Et pour beaucoup d'entre nous, cette confiance est la clef d'une sérénité nouvelle qui nous permet d'aborder l'avenir en sachant que nous pouvons choisir le monde dans lequel nous souhaitons vivre.

Conclusion

Age of Empires est un jeu vidéo de « stratégie » qui met entre les mains du joueur le sort d'une civilisation. L'objectif : prélever le maximum de ressources naturelles disponibles sur la carte pour se développer plus rapidement que les civilisations adverses. Au début de la partie, le joueur ne commande qu'une poignée de fragiles chasseurs-cueilleurs à qui il commande de récolter la nourriture dont la population a besoin pour grandir. Puis les nouveaux villageois exploitent les forêts et les mines pour que des constructions sortent de terre : des habitations, une forge pour développer des outils, un marché pour commercer avec les civilisations voisines, une armurerie pour créer des unités de combat et développer des techniques militaires, un temple pour former des prêtres-convertisseurs, des fortifications, etc. Grâce aux savoirs acquis et aux richesses accumulées, la civilisation passe de l'âge de pierre à l'âge de bronze, puis à l'âge de fer. Le passage à l'âge suivant, qui donne accès à de nouvelles techniques toujours plus puissantes et efficaces, demande également toujours plus de ressources ; les villageois s'aventurent donc encore plus loin dans la carte pour trouver de nouvelles forêts, de nouvelles mines, de nouveaux gisements de poissons, etc. Mais la carte n'est pas infinie : arrive le moment où les civilisations s'attaquent aux ultimes ressources. Alors, tandis que les armées s'affrontent, les villageois stoppent le travail : le dernier arbre vient d'être abattu et la dernière mine épuisée. Inutiles, immobiles à l'endroit de leur dernière tâche, les villageois restent prostrés au cœur d'un paysage parsemé de cadavres et de souches d'arbres... Game over.

Dominer la nature, la matière, la vie et la mort, dominer l'esprit, dominer le passé et l'avenir, dominer l'autre, dominer le monde : le désir de domination est à la base de la civilisation du développement. Et la quête de pouvoir amène directement à celle de la richesse car celui qui aspire à dominer le monde doit déployer de lourds moyens, pour surpasser ceux des autres et maintenir son avance. Ainsi la domination, pour s'exercer, nécessite-t-elle l'accumulation des richesses, qui en retour appelle le pouvoir pour se protéger de potentiels envieux... Qu'est-ce qui empêche les dirigeants des pays développés de stopper la machine si ce n'est la peur de perdre le leadership ? Peur de l'autre, de l'étranger, peur de l'inconnu, peur du vide, peur du manque. Or, la peur engendre la méfiance et la haine et guide les désirs vers un pouvoir toujours plus destructeur des hommes et de la planète.

Comment donner sens à la sobriété au-delà de la réponse qu'elle représente quant à la problématique écologique ? Telle est la question sur laquelle s'ouvrait ce mémoire. Partant de la sobriété en tant que nécessité dans une société de la démesure, en croisant des regards multiples - philosophiques, ethnologiques, économiques, politiques, sociologiques, etc - je me suis efforcé de décrire en quoi la sobriété est non seulement souhaitable, mais aussi profondément désirable. Si ce mémoire ne traite pas directement du design, il n'en questionne pas moins les piliers que sont le rapport aux choses, à la consommation, à la technique, au désir, au sens, et explore de nouveaux modes de vie et usages qui illustrent ces interrogations. Ce cheminement, qui tient à la fois de la quête personnelle et de l'exercice pédagogique, est bâti comme une forteresse argumentaire. C'est un pavé, délibérément dense, lancé dans une mare trop calme ; s'il parle de sagesse, il est tout sauf sage et dessine les contours d'une position très marquée, avec parfois quelque accent moralisateur, que j'assume pleinement. La première moitié du mémoire se déroule au cœur du système qui rend la sobriété intolérable. Elle déconstruit minutieusement les mécanismes de ce modèle et pose la question de la sobriété en tant qu'antidote à la démesure. L'objectif de ce

labourage est d'ouvrir de profonds sillons dans le bitume de la société de croissance et de consommation afin de préparer le terrain pour la seconde moitié du mémoire.

Peut-être les graines récoltées durant mon parcours au sein du réseau REPAS auront-elles ainsi une chance de germer ?

A l'inverse de la partie précédente, la question de la sobriété n'est jamais abordée de front dans le récit de ce parcours. Curieusement, pas à un seul moment du compagnonnage il n'a été question de sobriété. Pourtant, la quasi-totalité des personnes que j'y ai croisées inscrit ses projets dans des démarches qu'on pourrait qualifier de simplicité, voire de pauvreté volontaire. Elles vivent de très peu, mais en vivent bien et heureuses. Pour autant, cette sobriété est rarement évoquée en tant que telle et moins encore revendiquée. Et pour cause : elle est absolument secondaire. Celui qui emprunte le chemin de l'ascèse ne le fait que parce qu'il considère que cette voie est celle de la liberté et donc du sens pour celui qui désire vivre libre. Ainsi la désirabilité de la sobriété ne semble résider que dans son dépassement : n'est désirable que la sobriété que l'on ne perçoit plus, tant elle s'efface derrière les causes qui la justifient. Durant ce parcours, j'ai compris que se demander en quoi la sobriété pouvait être désirable revient à prendre le problème à l'envers. Dans la mesure où la sobriété est un outil, un moyen, un chemin, il ne peut y avoir de sobriété que désirante, désireuse d'autre chose et non désirable pour elle-même. Parce qu'ils choisissent d'exister en relation étroite avec la terre et les gens ; parce qu'ils vivent au rythme des saisons et des cycles naturels, dans un environnement sain et vivant ; parce qu'ils entretiennent des liens de coopération et de solidarité ; parce qu'ils prennent le temps de la vie collective et qu'ils apprennent à faire les choses par eux-mêmes ; et surtout parce qu'ils ont décidé qu'ils étaient capables de faire tout ça, pour toutes ces raisons, les indigènes contemporains pratiquent une sobriété empreinte de désir. Chacun d'entre eux fait ces choix en tant qu'être vivant, bien sûr, et en tant qu'individu libre et unique

membre du groupe humain, mais surtout en tant que parent et ami, en tant que citoyen, en tant que créateur, porteur de projet, en tant que producteur et consommateur.

Les deux parties de ce mémoire décrivent de manière complémentaire – de la théorie à la pratique – une approche radicale de l'idée de sobriété. La radicalité consistant à considérer les fondements, les origines, l'essence des choses pour agir sur elles de manière plus directe, les effets d'une telle démarche sont ambivalents. D'abord, nous avons vu que notre capacité à envisager de manière positive un mode de vie sobre dépend entièrement de notre vision symbolique du monde et de la place que l'on souhaite y tenir en tant qu'être humain. Aussi était-il essentiel d'examiner ces postures depuis la racine afin d'identifier les points de tensions symboliques au niveau desquels la sobriété passe du non-sens au bon sens. Dans un monde à la dérive, en attente de nouveaux repères, les visions radicales nous invitent à lever les yeux vers l'horizon ; elles ouvrent des perspectives décalées et esquissent les contours d'imaginaires nouveaux. La radicalité est belle et inspirante, forte comme une photo dont on aurait poussé les contrastes.

D'un autre côté, la radicalité induit un effet de réduction non négligeable dans la mesure où partir de la racine revient à s'abstraire partiellement de la complexité de l'existant pour émettre une proposition nouvelle. Ainsi accentuer les contrastes revient nécessairement à perdre en nuances si l'on considère une photographie, un projet. Et c'est là toute la force du réseau REPAS : en permettant à plusieurs initiatives radicales de se croiser et de mettre en commun leurs expériences, il contribue à mettre en lumière une nouvelle complexité, une nouvelle palette de nuances dont l'intervalle est défini par des valeurs communes. Le compagnonnage m'a permis de découvrir qu'au sein même du monde que l'on peut chercher à sauver, d'autres mondes sont en construction. Et paradoxalement, les indigènes que j'ai rencontrés sont des gens impatientes : découragés par l'inertie d'un monde trop complexe sur lequel ils n'ont plus prise, ils ont décidé de ne

plus attendre le changement de l'intérieur. Estimant qu'avec le temps, il est devenu moins utopique de réinventer le monde à leur échelle que de continuer à attendre un virage global. Un autre revers de la radicalité est l'altérité : pour mettre en forme leurs idées et expérimenter de nouvelles manières d'être au monde, ces « pauvres radieux » explorent failles et friches, tous les espaces de liberté où la terre est encore à portée de main et suffisamment fertile pour qu'y germent des initiatives courageuses et pourquoi pas visionnaires.

Ce qui fait la force des projets alternatifs fait aussi leur faiblesse : on ne croit à leur existence qu'en prenant le temps de la rencontre, le temps d'une parenthèse, plus ou moins rapidement refermée. Mais qui aujourd'hui prend le temps de faire un pas de côté ? Si la voie de la décroissance conviviale est aujourd'hui considérée comme radicale, c'est que prenant le contrepied direct du système socio-économique existant, elle est cantonnée dans la marge, lieu où cristallisent à la fois peurs et désirs, fantasmes et projections de toutes sortes. Si l'objectif est aujourd'hui de rendre désirable l'idée de sobriété heureuse au plus grand nombre, s'agit-il de la « dé-radicaliser » pour la faire rentrer dans la norme, ou bien d'inviter la société entière à se mettre en marge d'elle-même afin de repartir du bon pied ? Dans les deux cas, il s'agit de créer des ponts, des passages, des liens ; et c'est bien ainsi que j'entends pratiquer le design.

## Bibliographie

## Essais :

- ANDRÉ Christophe. *Les états d'âme, un apprentissage de la sérénité*. Odile Jacob, 2009.
- ARIÉS Paul. *Le mésusage*. Parangon/Vs, 2007.
- BARSACQ Stéphane. *François d'Assise, La joie parfaite*. Points, 2008.
- BARTHES Roland. *Mythologies*. Seuil, 1957.
- CAILLOIS Roger. *L'homme et le sacré*. Gallimard, Folio, 1939.
- Comité invisible. *L'insurrection qui vient*. La Fabrique, 2007.
- DELMAS-MARTY Mireille, MORIN Edgar, PASSET René, PETRELLA Ricardo & VIVERET Patrick. *Un nouvel imaginaire politique*. Fayard, Collection Transversales, 2006.
- DESCOLA Philippe. *Par delà Nature et Culture*. Gallimard, 2005.
- DE SMEDT Marc. *Eloge du bon sens*. Albin Michel, 1993.
- DUFOUR Dany-Robert. *Le divin Marché*. Denoël, 2007.
- DUPUY Jean-Pierre. *Pour un catastrophisme éclairé*. Seuil, 2004.
- GANDHI. *La voie de la non-violence*. Gallimard, Folio, 2004. (extrait de *Tous les hommes sont frères*)
- GODELIER Maurice. *L'énigme du don*. Fayard, 1996.
- HOUZIAUX Alain. *Peut-on changer ?*. L'Atelier, 2004.
- HULOT Nicolas. *Le syndrome du Titanic*. Calmann-Levy, 2004.
- JACQUARD Albert. *Mon utopie*. Stock, 2006.
- JONAS Hans. *Le principe responsabilité*. Cerf, 1990.
- LAMBIN Eric. *Une écologie du bonheur*. Pommier, 2009.
- LE CLÉZIO J.M.G. *Hai*. Albert Skira, 1971.
- LOREAU Dominique. *L'art de la simplicité*. Robert Laffont, 2005.
- LULEK Michel. *Scions travaillait autrement*. Repas, 2003.
- MORIN Edgar. *Amour poésie sagesse*. Seuil, 1997.
- PACCALET Yves. *L'humanité disparaîtra, bon débarras*. Arthaud, 2006.
- PELT Jean-Marie & STEFFAN Franck. *La solidarité chez les plantes, les animaux, les humains*. Livre de Poche, 2006.
- RAHNEMA Majid et ROBERT Jean. *La puissance des pauvres*. Actes Sud, 2008.
- RAHNEMA Majid. *Quand la misère chasse la pauvreté*. Actes Sud, 2004.
- REDFIELD James. *La prophétie des Andes*. Livre Poche, 2003.

- RICARD Mathieu et REVEL Jean-François. *Le moine et le philosophe*. Nil, 1997.
- SALOMÉ Jacques. *Le courage d'être soi*. Relié, 1999.
- SARTRE Jean-Paul. *L'existentialisme est un humanisme*. Gallimard, Folio, 1996.
- SCHUMACHER E.F. *Small is beautiful*. Contretemps / Le Seuil, 1978.
- SÉNÈQUE. *La constance du sage*. Gallimard, Folio, 1962 (extrait de *Stoïciens II*).
- THOREAU Henri David. *Je vivrai seul dans les bois*. Gallimard, Folio, 1922. (extrait de *Walden ou la vie dans les bois*)

## Extraits de journaux et revues :

- BASSET Lytta. «S'ouvrir à la compassion». *Psychologie* n°291, décembre 2009.
- FALGUIÈRES Patricia. « Les raisons du catalogue » in *Les cahiers du MNAM*, n°56/57, été-automne 1996, p.8.
- GOLDSMITH Teddy. "Le bonheur d'une société stable" in *L'écologiste* n°27, hiver 2009.
- HODGKINSON Tom. «Surtout, agissons moins !» in *L'écologiste* n°27, automne 2008.
- LARRÈRE Catherine et Raphaël. «Le contrat domestique» in *Le Courrier de l'environnement* n°30, avril 1997.
- NICOLINO Fabrice. « Un certain jour de juin 1989 » in *L'écologiste* n°30, hiver 2009, extrait d'un entretien paru dans le numéro 65 de *Politis*.
- RABHI Pierre. «L'éloge de la pauvreté» in *Alliance* n°20, printemps 2009.
- STIEGLER Bernard. "Le désir asphyxié, ou comment l'industrie culturelle détruit l'individu" in *Le Monde diplomatique* : juin 2004.

## Documents vidéos :

ARTHUS-BERTRAND Yann. *Home*. 2009.  
BERTRAND Perrine et GRILL Yan. *L'ortie, fée de la résistance*. 2008.  
BILLY Yves et PROST Richard. *Vers un crash alimentaire*. 2008.  
BOUTANG Pierre-André. *Lévi-Strauss par lui-même*. 2008.  
BURTINSKY Edward. *Paysages Manufacturés*. 2006.  
CLARET Boris. *Une maison en paille*. 2008.  
DECOURT Jean-Claude. *Simplicité volontaire et décroissance*. 2007.  
GEYRHALTER Nicolaus. *Notre pain quotidien*. 2005.  
KIRCH Laurence. *La naissance de Bartas*. 2009.  
LETAERT M. *Vivre en cohabitat*. 2007.  
NOUHALAT Laure et GUÉRET Eric. *Déchets : le cauchemar du nucléaire*. 2009.  
PENN Sean. *Into the wild*. 2007.  
RESNAIS Alain, DOILLON Jacques, GÉBÉ, et ROUCH Jean. *L'An 01. 1973*.  
SINIC Yann. *Un désenchantement*. 2010.  
WAGENHOFER Erwin. *We feed the world*. 2007.

## Merci à

Jacques-François pour sa patiente exigence  
Marc et tous les membres du réseau REPAS  
Gisèle, Charlotte, Marie, pour leur aide précieuse  
Ludivine et toute ma famille pour leur soutien sans faille

La civilisation du développement est comme un arbre qui aurait déployé toute son énergie vers le ciel : pour avoir plus de lumière et voir toujours plus loin, il s'est élevé plus vite et plus haut que tous les autres. Mais à vouloir ainsi dominer, l'arbre fou a négligé ses racines et rompu l'équilibre essentiel entre ciel et terre. Il est aujourd'hui si grand qu'il ne voit ni n'entend plus la souffrance des autres, toujours plus nombreux à périr dans son ombre. Et alors que le vent se lève, il se sent trembler : ses racines atrophiées n'ont plus la force de le soutenir. Pour nous qui sommes enivrés par l'altitude et aveuglés par la lumière, il est temps de mettre pied à terre et de nous donner la main, pour répondre ensemble au mythe du développement par une sobriété désirable et désireuse.

Dessins : Jean-François Batellier

